

DIANA & Michel PASCAL



LA BÊTE DES TÉNÈBRES

Un thriller médiéval fantastique

ÉDITIONS
BOUTIQUE

DJANA & Michel PASCAL

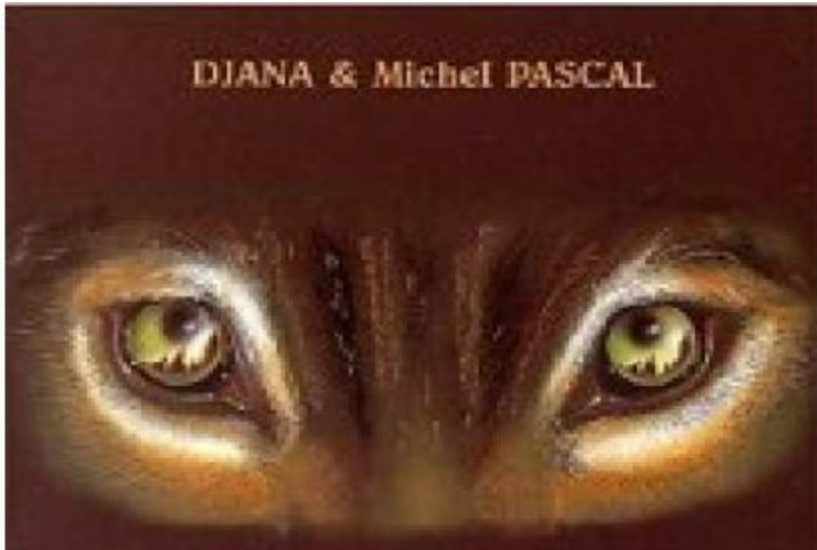


LA BÊTE DES TÉNÈBRES

Un thriller médiéval fantastique

ÉDITIONS DE
ROCHER

DIANA & Michel PASCAL



LA BÊTE DES TÉNÈBRES

Un thriller médiéval fantastique

PREMIER
ROMAN

1 - Le monstre

Le monstre attendait patiemment. Perché au sommet d'une crête montagneuse, il buvait chaque goutte de crépuscule. Tout autour de lui, des vagues de montagnes dentelées, poussées par des vents écorchés, couraient se jeter dans la mer. Un soleil liquide y versait le jus de ses derniers quartiers orangés. Ses yeux globuleux eurent envie d'en pleurer. De minuscules larmes roulèrent sur sa peau hérissée de poils drus. Et la nuit se leva, pleine de lune. Dans la splendeur des éclats laiteux, tout lui apparut nacré. À ses pieds, les masures dormaient, au fond de la vallée, blotties les unes contre les autres. Les massifs de roches calcaires se prenaient pour des dunes poudrées d'argent. Les toits des maisons étincelaient comme des coquillages phosphorescents. Le chemin sinueux montant au village serpentait comme une voie lactée égarée sur la terre.

Aucun habitant, pas même la cigale fraîchement parfumée au romarin, ne pouvait savoir qu'à partir de ces instants, son destin allait basculer dans les affres d'une histoire vraie que les esprits les plus tordus n'auraient pu imaginer. Soudain, la peau du monstre frémit. Un souffle glacé parcourut son échine. Il se redressa, bien droit, dans l'axe d'un clocher enfoui au fond d'une vallée. Le silence de la nuit fut tranché d'un coup sec. Le ressort du maillet prit son élan pour aller se fracasser contre la cloche de l'église.

Le monstre se racla la gorge. Des torrents de glaires lui remontèrent des entrailles. Ses narines, larges comme des crevasses, avalèrent par rasades des bouffées marines. Ses globes oculaires se dilatèrent. Les vaisseaux sanguins éclatèrent dans le blanc du lait. On sentit en lui la montée d'une irrésistible jouissance.

Au premier coup de minuit, un hurlement, d'une sauvagerie inouïe, jaillit de sa gueule grande ouverte. Conque et brames tordus fracassèrent leurs résonances dans l'enclave de toute la vallée. Douze fois. Un nuage traîné par les vents s'arrêta devant la lune. Un nuage si grand qu'on le prit pour la nuit noire. Aussitôt, on ne vit plus rien. Plus de village, plus de montagne rocheuse. L'horizon disparut de la carte. Et le silence tomba sur la terre, comme un couperet. On n'entendit plus le moindre souffle d'âme. Pendant de longs grains de sablier, les ténèbres enveloppèrent les hameaux dans une pénombre à couper au couteau. La bête à tête monstrueuse s'élança dans les ténèbres. Ses pattes hérissées d'éperons en fer dévalèrent la montagne à bride abattue. L'haleine sèche, le souffle court, elle prit la direction du village. En quelques enjambées, la bête surgit derrière l'église, à l'orée des premières maisonnées. Son corps difforme, doué d'une incroyable souplesse, se fit reptile. Elle rampa contre l'alignement des masures, se glissant entre les plis de la nuit. Dans sa ligne de mire, elle aperçut une maison entourée d'un minuscule potager. Pas de doute, c'était la bonne. Un sourire éclaira sa gueule ténébreuse. Sa carcasse se traîna jusqu'à

l'entrée du jardinet. D'un simple coup de griffe, ses pattes cisaillèrent la clôture. Un trou béant s'ouvrit. En moins d'un grain de sablier, la bête passa son buste entre les mailles de fer, se releva et bondit sur ses jarrets. Agile comme un félin, elle grimpa sur l'arbre accolé à la lucarne du grenier. Puis sa patte armée de griffes poussa violemment le volet. Elle passa son corps à travers l'ouverture, retomba de tout son poids sur le sol de terre battue.

Dans la pièce, une petite fille dormait, les mains posées sur ses paupières. Elle se réveilla en sursaut, face au monstre.

2- Les ténèbres de la sécheresse

On eut crut que la fin du monde était venue. Les cloches sonnaient, toutes seules, de hameau en village, lançant leurs prières au vent. En vain. Depuis des semaines, tout baignait dans les ténèbres. Jour et nuit se fondaient dans la même pâleur lunaire. On y voyait à peine. De toute façon, il n'y avait plus rien à voir. Le ciel et la terre n'existaient plus. Les nuages avaient durci, formant la chape d'une pierre tombale. Le sol semblait recouvert d'une croûte de sel, dure comme de la glace. Le vent poussait des nuées de poussière acre. Ces masses poudreuses flottaient à la surface. Les paysages étaient devenus irréels. Plus rien n'avait de forme. Au milieu d'un champ, des carcasses d'arbres, perclus de rhumatismes, imploraient les cieux. À moins qu'il ne s'agisse de cadavres d'animaux, aux griffes suppliantes, figées en l'air, après un ultime effort pour marcher?

Des silhouettes titubantes se hasardaient dans le contre-jour laiteux. Ces chiens errants tentaient de se tenir droit, sur leurs dernières pattes. Les oiseaux ne volaient plus. Ils marchaient. Les yeux perdus, au hasard des routes. En quelques semaines, leurs ramages s'étaient dégarnis. Aucune plume ne pouvait plus les porter vers l'azur. Alors, certains décidaient d'en finir, et se jetaient du haut des précipices, pour se donner la sensation de voler, une dernière fois. Au pied des rochers, crabes, rampants, insectes crochus les attendaient, gueules grandes ouvertes, puis rentraient sous terre, avec leur maigre butin, la mine défaite. Pour eux aussi, la mort viendrait. Des os de fleurs jonchaient les sentiers. Plus personne ne viendrait les ramasser. Des roues de charrette tournaient sur elles-mêmes, attendant des chevaux qui ne reviendraient plus. À force de ne plus moudre, les ailes de moulin devenaient ivres, pirouettant sur elles-mêmes, dans le vide. Plus rien ne tournait rond.

Toutes notions semblaient évanouies. L'éternité régnait de toute sa solitude décharnée.

C'était l'été de l'an 1033, du moins le croyaient les calendriers. Les hommes n'en étaient plus sûrs. Les saisons avaient tourné la roue du malheur. Une fois pour toutes.

Nous étions dans les Cévennes, du moins le prétendaient les cartes. Tout ce que la nature comptait de beau avait disparu. Arbres fruitiers, fleurs odorantes, champs de thym, lauriers enchanteurs, graines de lavande, de la plus petite à la plus grande espèce vivante, toutes s'étaient sacrifiées, les unes après les autres.

Rivières sèches comme des racines, lacs souterrains devenus gisants mortuaires, lits de fleuves abandonnés aux marées de caillasses. La sécheresse était venue tout grignoter par en dessous. Hommes, bêtes et paysages se faisaient une raison : ils allaient mourir pour rien. Pour quelques gouttes d'eau. Plus rien ne sortait des fontaines. Et dans les villages, la fontaine, c'était l'église. Trônant au centre de la grande place, s'élançant son gosier en étain comme un clocher, offrant son bassin comme calice aux âmes les plus démunies et aux mulets, sans distinction de mors. En cet été cévenol de l'an 1033, les hommes avaient perdu la foi. L'eau ne coulait plus. Plus aucune goutte de vie ne sortait des prières. Les chaînes lourdes de rouille n'arrivaient plus à remonter leurs seaux. Au fond des sources, des flots de cailloux gisaient. Des mers mortes vivaient sous les villages. Le doute de la désolation s'était installé, faisant des ravages au plus profond des consciences.

Des lierres de vermine grimpaient à toutes jambes sur les bassins. En quelques jours, chaque fontaine devenait une sorte de cratère, au milieu des grandes places vides et des éclaboussures de joie abandonnées. Il n'y avait pas eu d'éruption volcanique. La Foi n'avait pas disparu par enchantement. Mais jour après jour, la marée de poussière était venue, à la pointe des flots, gagnant du terrain, envahissant les ruelles, grignotant les âmes, les unes après les autres.

Pour certains, elle arrivait tout droit d'une malédiction jetée à la région. Pour d'autres, elle provenait de pays lointains, où l'on prétendait que les vents chauds en poussaient les nuages maudits. Cette cendre ocre venait de nulle part. À force de ne plus boire, la terre cévenole avait tout simplement repris sa couleur ancestrale, égrenant ses infimes particules dans le sablier de la mort.

Au bout de son pinceau, Dieu n'avait plus qu'une teinte. Même au ciel, les nuanciers de couleurs finissaient par sécher. On pouvait parcourir tous les villages, cela ne servait à rien. Tous se ressemblaient. Plus aucun n'avait de nom. Blotti dans la vallée du Grand Aigual, Arbusac semblait encore tenir au sien. Son clocher fatigué par les assauts du vent semblait prendre appui sur l'horizon, tant il surplombait le ciel. À ses pieds s'étendaient des lits de rivières abandonnés, découvrant leurs draps de pierre blanche, comme le font les vallées. Depuis des semaines, plus aucun mulet n'avait réussi à grimper l'unique chemin escarpé menant au bourg. Arbusac, comme tous les villages, se coupait peu à peu du monde des vivants. Sa vie s'ensevelissait, jour après nuit. La sécheresse avait gangrené la terre, les gosiers et les âmes.

La même teinte ocre enduisait chaque maisonnée. Les couleurs vives de chaque volet pâlissaient d'instant en crépuscule. Les flamboyantes pierres murales avaient pris mille ans, en quelques jours. Pour tout dire, on ne distinguait plus les volets des pierres. Dans la grande rue, les maisons ne formaient plus qu'un seul mur.

Arbusac, comme tous les autres villages, s'était rayé lui-même des cartographies : portes soigneusement fermées, lucarnes cimentées pour éviter que la poudreuse ventée ne s'infilte dans les mesures. Des écuellles vides roulaient à terre. Des os de chiens ou d'humains jonchaient l'unique chemin menant à l'église.

3- Les âmes évanouies

La bête entra dans l'église déserte. La grande porte était restée ouverte. Plus aucune âme n'y vivait. Il faisait encore nuit. Pas l'ombre d'un éclat de jour ne viendrait percer les vitraux. La bête jubilait. Elle pouvait prendre tout son temps. Personne ne pourrait la surprendre. En ces temps de sécheresse, même le jour ne trouvait plus la force de se lever.

Ses griffes saisirent un cierge, posé sur un banc. Elle frotta deux pierres. Une flamme jaillit entre ses mains. La lueur la guida vers ce qu'elle cherchait. Elle se dirigea d'abord vers l'autel, se faufila entre les bancs, rampa le long du sol.

À chaque ondulation, elle prenait soin de ne pas faire le moindre bruit. Aucune de ses griffes ne devait rayer le sol craquelé. Sa poitrine semblait morte. Aucun râle ne remontait à la surface de sa carcasse. Un pas trop appuyé, un souffle trop épais, tout lui serait fatal. Le monstre connaissait sa fragilité. Ses proies fuiraient encore plus vite qu'elle. Tout en rampant, ses yeux globuleux ne lâchaient jamais le plafond de l'église. Une seule chose l'effrayait. Le filet.

La bête savait que les hommes chercheraient à la capturer en lui jetant une cotte de mailles acérée. Il lui fallait sans cesse ne pas quitter les voûtes des yeux, de peur qu'un filet lesté ne s'abatte sur son dos. S'il tombait, son corps si souple saurait s'échapper. Mais sans précaution, tout pouvait arriver. La mort viendrait d'en haut. Elle crèverait comme une simple araignée, prise au piège.

En rampant, elle fit le tour complet de l'autel. Rien. Pas le moindre effluve de proie. Sur la table de célébration, un calice vide. Lui aussi attendait le retour de la pluie. La bête sentit monter en elle une sorte d'excitation. Plus on la fuyait, plus la jouissance d'effrayer l'enivrait. Vite, il fallait faire vite. Trouver ces maudites proies, avant qu'elle ne devienne folle. Pour de bon.

Le destin vint la visiter. Un bruit sec. Elle se releva d'un bond. La porte du placard à hosties venait de grincer. Un infime grincement. La bête savait reconnaître les signes. Les ressorts de cette porte ne pouvaient se mettre à tourner tout seuls, dans le vide. L'opération du Saint-Esprit n'existait pas dans les églises. Les charnières de liège avaient dû fonctionner juste avant son arrivée. Le placard venait de servir.

Depuis des semaines, plus personne ne venait à la messe. Depuis belle lurette, toutes les hosties avaient été dévorées.

Un sourire lui retroussa les babines. Ses crocs se mirent à briller dans la lueur du cierge. Feignant de regarder sous l'autel, son corps anguleux se rapprocha du placard. Ses griffes y plongèrent. Double fond. Les proies étaient passées par le placard. Une à une, elles avaient réussi à se faufiler. D'un coup de patte, elle enfonça le double fond de l'armoire. Elle découvrit un trou béant. Sa taille permettait d'y glisser une flopée d'êtres humains, à condition qu'ils plient leurs corps en morceaux. Elle repartit satisfaite. Tout un village la craignait, à s'en sauver comme des rats, par un trou de souris.

4- La rumeur souterraine

Les habitants d'Arbusac ressortirent du souterrain, les uns après les autres. Chemises en lambeaux, guêtres trouées, chausses arrachées. Visages fardés de rides, crevasses sous les yeux tracées au burin. Hommes, femmes, enfants venaient de passer d'interminables minutes sous terre. En se glissant, à tour de rôle, par le placard à hostie, ils étaient restés terrés dans une galerie creusée sous le village.

Dès les premières pâleurs de l'aube, l'alerte avait été donnée. Un enfant du hameau voisin était accouru, hurlant aux portes des masures qu'une bande de pillards arrivait de Montpellier pour détrousser familles, villages, hameaux, de leurs derniers vivres. La plupart des habitants s'étaient aussitôt regroupés dans l'église, sous la garde du père Vialat, curé de la paroisse. Il les avait fait passer un à un, comme une chienne protège ses petits, dans l'encoignure du placard à hostie. Le trou de souris avait gobé sa petite population.

D'autres avaient préférés se terrer chez eux, coincés dans le double fond d'un coffre-lit, debout dans un conduit de cheminée. Chacun usait des stratagèmes les plus inventifs pour se sauver. La seule règle résidait dans sa capacité à retenir le moindre souffle, le plus infime bruit.

Dès que le pillard entra dans la maisonnée, tout devait respirer la fuite. Certains n'hésitaient pas à détruire une partie de leur mesure, pour signifier que d'autres étaient déjà passés. Des petits futés conservaient jalousement dans leur jardin un amoncellement d'armoires massacrées, de buffets désossés. Au signal du village, ils les disposaient au milieu de leur mesure, en se cachant dessous. Une fois le malandrin entré, impossible pour lui d'imaginer que sous l'enchevêtrement des décombres vivait une famille bien décidée à épargner sa vie. Après les incursions, il n'était pas rare de retrouver des villageois morts d'étouffement, sous leur propre mobilier. Ou encore, bêtement abandonnés au fond de leur puits par un voisin décapité, n'ayant pu remonter la chaîne à temps.

En cet été 1033, la grande majorité des habitants d'Arbusac, dissimulés dans la galerie souterraine menant de l'église à la sortie du village, craignaient bien plus qu'une simple bande de pillards. Sans se l'avouer, tous avaient supplié le père Vialat de leur accorder sa protection.

La rumeur du monstre rôdant autour du village commençait à faire des ravages dans les consciences. Tous s'accordaient sur un point : on ne l'avait pas encore vu de près. Le monstre n'était apparu qu'à une petite fille du village, dans une maisonnée à la sortie d'Arbusac. Son seul témoignage rapporté à sa mère avait fait naître les on-dit. En quelques jours de rumeur, tous les habitants étaient capables de le décrire, avec une certitude exempte de tout reproche.

Celle qu'on surnomma la Bête des ténèbres s'apparentait à une sorte de renard obèse. Des crocs de loup, affûtés comme des lames, pendaient de sa gueule difforme. De la salive putride jaillissait dès que ses mâchoires s'entrouvraient. Sa masse musculaire si développée lui permettait de se tenir droit sur ses pattes arrière avant de se jeter sur ses proies, comme un cheval se cabrant avant l'assaut.

D'autres attestaient tout l'inverse. Point de stature verticale. Il s'agissait d'un corps reptilien, au cou énorme, dilaté sans doute par nombre de proies avalées. Le bout de cette forme rampante se terminait en deux pattes distinctes, lui permettant de se déplacer comme une créature humaine.

Mais ces avis étaient tous contredits par une conception, propre aux pensées hérétiques, qu'il valait mieux s'échanger sous le manteau. Le monstre pouvait prendre différentes formes pour une bonne et simple raison : il était capable de voler l'apparence de ses victimes, une fois avalées. Ainsi, en dévorant des mulets, la bête se tenait sur quatre pattes. Après avoir déchiqueté un chien, les crocs avalés ressortaient de son gosier. En massacrant des rapaces, son corps s'allongeait de deux ailes, capables de le faire voler les nuits de pleine lune. En gobant les vers, les serpents, la créature devenait reptilienne.

L'Église refusant cette explication, par peur de voir se développer les hérésies, préférait la version officielle : personne ne l'avait vue de ses yeux, à ce jour. La bête n'avait tué aucun villageois d'Arbusac. Tout cela n'était que rumeur fondée sur des on-dit invérifiables.

Une chose se révélait certaine, le monstre effrayait. Il avait fait évacuer tout le village dans la galerie souterraine d'Arbusac, à cause d'une simple pleine lune et d'une vague bande chevauchant les crêtes. Le curé avait dû cédersous la pression d'une majorité de ses paroissiens, au risque d'en perdre le contrôle.

Craignant que la rumeur ne finisse par alarmer les autorités cléricales de Montpellier, dont dépendait Arbusac, le père Vialat décida de les avertir.

5- L'enfant conteur

Dans le compte rendu de son enquête, le collègue clérical de Montpellier établit que la source des faits remontait à l'an 1005, soit exactement vingt-huit ans avant les premières apparitions du monstre. Dans la nuit de la Saint-Falgueras, veille de la Saint-Jean, une silhouette se glissa dans la pénombre, le long de l'église d'Arbusac. Entre les plis des ténèbres, on l'eût crue bossue. La silhouette, bien campée sur ses jarrets, la carcasse pétrie dans une solide pâte, regarda autour d'elle, comme une bête scrutant son territoire. Quand ses mains délièrent les sangles attachées à sa ceinture, une bourriche glissa doucement de son dos. Aucune malformation physique ne déformait en réalité cette silhouette arrivée dans la nuit. En guise de bosse, elle ne portait qu'une panier tressée dans l'osier de la contrée. Sous sa tête encapuchonnée, ses yeux scrutèrent une dernière fois les alentours.

D'un regard, elle fut rassurée. Aucune âme ne vivait, à cette heure perdue dans la nuit. Rien ni personne ne viendrait l'importuner. Depuis de longs sabliers, le clocher avait sonné sa douzaine de coups. Le crépuscule, reparti sur la pointe des pieds, venait d'emporter les derniers ronflements, grincements d'os à bailler et de plumes d'oiseaux. L'aube n'était pas encore levée. La plus petite crête de chant se donnait encore deux heures avant d'aller réveiller le soleil derrière les massifs. Plus rien ne semblait respirer. Nous étions entre deux marées. Dans cet intervalle où le souffle du temps cesse de battre. Seul vivait le monde des présences.

La silhouette avait dû attendre l'instant fatal pour se glisser dans ce pli de la nuit. Un éclat lunaire vint s'échouer sur sa bourriche, illuminant une étoffe de linge frais, dans la régalisse nocturne. Elle déposa son fardeau avec grand soin sur les marches de l'église. Devant elle, l'ombre immense des portes de Dieu semblait monter jusqu'aux cieux. Quelques regards statufiés, incrustés dans le bois sculpté, semblèrent s'allumer. La silhouette leur adressa un furtif signe de croix, puis se glissa dans la pénombre, et disparut dans l'éternité suspendue.

En ouvrant les portes de la maison de Dieu, le père Vialat sut immédiatement ce que le ciel lui réservait. Il se signa, puis saisit délicatement le linge entre ses immenses mains de charpentier. Craignant les premiers rayons du soleil, il rentra précipitamment dans son église, serrant tout contre lui une petite boule de vie.

Dans les villages reculés, les moines se devaient de faire charité, en offrant pain et gîte aux enfants déposés aux pieds du bon Dieu. Entre servante et curé, les chérubins poussaient dans une sorte de famille reconstituée, jusqu'à l'âge dit du « savoir trouver sa couche et son gîte ».

Jeune prêtre à peine sorti du collège théologal de Montpellier, le père Vialat venait de se voir confier les âmes d'Arbusac. Sa voix rugueuse, déjà puissante pour son jeune âge, ses qualités d'orateur, son allure de massif montagneux aux traits taillés à coups de serpe dans les crêtes calcaires en avaient fait l'homme tout désigné pour les villages reculés. Les autorités, se méfiant du paganisme, n'y envoyaient que des consciences triées sur le volet.

À qui croisait sa stature dans les petites rues du village, le respect de Dieu s'imposait. La profondeur de son regard évoquait les gorges du Verdon. On y voyait passer des nuits blanches à contempler la flamme d'une lueur infime, posée sur la tête d'une bougie. Le calme se dégageant de son être attestait des neuvaines répétées sans relâche, jusqu'à en devenir une prière vivante. Le fleuve de la foi coulait en lui. Dès qu'il célébrait la messe, un chant heureux jaillissait de sa bouche aux lèvres fines. Deux fossettes traçaient les contours d'un sourire. La paix intérieure résonnait sous les voûtes de son âme, sonnant la conque d'une vie rêvée à toute volée. Contrairement à de nombreuses dynasties de prêtres *, Pierre Vialat avait choisi lui-même d'entrer dans les ordres, comme on sort de la mort pour entrer dans la vie.

Il baptisa l'enfant recueilli du nom de Jean Falgueras. À jamais cet être allait marquer sa vie, au risque de la faire basculer. Dans tout le village, la rumeur répandit très vite sa vérité. L'enfant recueilli jouissait d'une existence modèle, dans l'ombre du Seigneur tout-puissant.

Dès ses premiers mois, Jean participa aux offices sans le savoir. Lors de son premier Noël, on le couronna enfant-roi. Il prit la place de Jésus dans une crèche tressée de branches de châtaignier, entre un mulet ahuri et une vache entrée à coups de trique jusqu'au chœur. Il est des êtres dont l'apparence atteste une ressemblance avec les animaux ou les végétaux. La petite carcasse de Jean semblait descendre d'un arbre. Même petit, on sentait la force vive de la sève entrer dans son être. En quelques printemps, sa toise s'éleva très vite, se prenant pour un tronc de chêne.

Ses petits bras potelés poussèrent comme deux poutres ouvrant au ciel leur joie de vivre. Une touffe de cheveux, drus comme les blés, fleurit en quatre saisons sur son crâne d'œuf poli. Des graines de châtaigne se logèrent à la place des mirettes.

La paroisse d'Arbusac ne possédant pas le sou pour offrir une servante à son curé, le petit Jean fut élevé par la grâce du père Vialat.

Veillant chaque nuit sur la prunelle de ses yeux, déposant sur son front des baisers parfumés de vanille, pétrissant de longues miches de pain, avant de marcher cinq lieues pour aller les faire cuire au four du hameau le plus proche, repoussant chaque jour les limites de la fatigue, abolissant chaque nuit les frontières de l'épuisement, le père Vialat fit l'admiration de tout le village.

Pendant des années, l'enfant poussa parmi les chants parfumés aux encens, les prières offertes aux cigales, les pierres fraîches, les repas pris sur les grandes tables de bois sculpté dans le silence recueilli. Invité à respecter la sérénité comme un met délicieux, Jean développa très vite son don d'observation. Le prêtre n'hésitait jamais à l'emmener marcher le long des crêtes, en faisant silence jusqu'à la source de son être.

En ces temps, on se méfiait de tout. À commencer par les étrangers, venus des contrées voisines. La vindicte populaire souhaitait que les êtres puissent se reproduire entre eux, dans le même village, descendus de la même souche. La nature ne l'entendait pas ainsi.

Comme les affluents aiment former des rivières infinies dans un même fleuve, elle se plaisait à mêler les sangs de tous ses peuples, au risque de déplaire au qu'en-dira-t-on. Ne pas être né au village paraissait suspect pour ses habitants.

Un enfant déposé à la sauvette sur les marches d'une église ne pouvait s'attendre qu'à une existence rejetée. Les origines du petit Jean firent l'objet d'une insoluble controverse, où chacun se heurta au mystère de la vie, fruit de tant déhanches. VenanVildes contrées vikings, comme en attestaient sa chevelure blonde et sa toise, trop haute pour son âge? Nul ne pouvait l'affirmer. La forme anguleuse de ses mains contait plutôt un lien avec les peuples sarrasins. Son front haut découpé dans un châtaignier témoignait d'une filiation avec les peuplades venues des bois. Une sève celte coulait-elle dans ses veines tant son esprit paraissait fulgurant? Là résidait bien le mystère de Jean. Doué d'une mémoire infailible, capable de réciter par cœur des vers entiers appris auprès de voyageurs de fortune, l'enfant stupéfiait par le sens inné de sa construction d'esprit. L'éducation religieuse du père Vialat lui avait développé l'esprit, l'avait structuré comme un arbre.

Rien qu'à le regarder jouer, on devinait une conscience bâtie comme une véritable construction géométrique. Il excellait dans l'art de sculpter de petites maisons dans des troncs de châtaigniers, réussissait à faire tenir en équilibre de petits ponts au-dessus de flaques d'eau. Mais dès qu'il arrivait dans la rue principale, les enfants disparaissaient par les ruelles adjacentes, le laissant jouer tout seul avec ses flaques saumâtres et ses ponceaux de branches sculptées. Alors Jean décida de rester dans la petite parcelle que le père Vialat lui avait aménagée, en bordure de l'église. En quelques mois, il construisit une sorte d'Arbusac en miniature. On y voyait l'église, avec son clocher taillé dans une branche de saule, pour mieux tenir au vent, la grande rue bordée de mesures impeccablement alignées, le chemin escarpé menant au village, avec son aqueduc de chêne soigneusement arrimé dans le sable par deux sangles de chanvre. Jean dépassait de la tête et du jarret les enfants d'Arbusac. Par un crépuscule d'été, les rejetons décidèrent de lui jouer un tour. Comme une bande de pillards, ils firent le tour de l'église et attaquèrent par surprise son village d'Arbusac. Trois gaillards bien bâtis se jetèrent sur lui, pendant que d'autres écrasaient de

leurs pieds rageurs maisons, ponts et clocher. En quelques instants, la vie de Jean fut éparpillée dans le sable. Solidement bâillonné, la tête enfouie dans une cagoule blanche, on lui fit traverser le village. Quand certains badauds questionnaient les enfants, tous répondaient qu'il s'agissait d'un jeu. Jean fut emmené ainsi jusqu'au Roc blanc. On l'abandonna à un piquet, planté au sommet de la crête offerte aux vents. Usant de sa force, de ses dents, de la sève brûlant dans ses veines, il réussit à se défaire des liens. À la tombée de la nuit, il redescendit au village, en poussant des cris. Un attroupement se forma autour de lui. Chacun demanda d'où il venait, comment il allait. Tous les enfants jurèrent leurs grands dieux avoir vu leur copain-bâtard partir seul vers le Roc blanc. En guise de réponse, Jean ne dit pas un mot de la punition endurée, mais affirma avoir vaincu une effroyable bête sur les crêtes d'Arbusac. La forme des yeux, du front, correspondait trait pour trait à celle des ours pyrénéens maintes fois aperçus dans la région. Craignant les orages fréquents en Haute-Garonne, il arrivait que ces espèces traversent les contrées, en évitant soigneusement les hommes. La description qu'il en fit attesta une parfaite connaissance des animaux. Plusieurs villageois en conclurent que le petit Jean disait vrai. Devant les visages fascinés, il raconta ses exploits face à la bête. Un grognement avait attiré son attention. Puis, très vite l'animal s'était approché de lui. Gardant son sang-froid, il avait eu la présence d'esprit de saisir une branche d'arbre mort. À l'aide d'une pierre à feu restée au fond de sa poche, il avait allumé le bois et s'en était servi comme d'une torche. Traçant en l'air des mouvements circulaires, il avait fini par effrayer la bête. Tous l'acclamèrent et Jean put vivre tranquillement chez lui, dans la petite loge paroissiale en bois adossée à l'église.

Épuisé, il put enfin se restaurer d'une purée de châtaigne mitonnée par le père Vialat. Entre deux bouchées, il lui raconta son histoire. L'homme d'église ne put s'empêcher de sourire. À la dernière saison, un montreur d'ours, d'origine gitane, était venu avec son animal pour une exhibition sur la place du village.

Il était fréquent que, chaque année, de nombreux troubadours fassent halte au village, hébergés par le père Vialat. À cause de terribles bourrasques de vent, le Gitan n'avait pas exhibé sa bête.

Il l'avait gardée en cage dans la crypte de l'église, avant de repartir discrètement au chant du coq. De tous les enfants, Jean avait été le seul à approcher l'animal. L'imagination et son don d'observation avaient peut-être fait le reste.

Pour le curé, peu importait que Jean dise vrai. L'essentiel était qu'il ait instauré le respect entre lui et les autres. Pour avoir vaincu un ours, tous les enfants l'estimèrent, et à compter de cet instant, plus aucune remontrance désobligeante ne fut établie sur ses origines bâtardes.

À la fin du dîner, Jean fondit en larmes dans les bras du père Vialat. Entre deux pleurs, il décida d'avouer au curé un secret qui le rongait depuis longtemps.

Un homme d'une vingtaine d'années était venu le trouver sur sa parcelle adossée à l'église : il lui avait confié, la main sur le cœur, être un parent proche. Sa mère, tantôt ménestrel, tantôt bohémienne, vanu-pieds, descendait d'une lignée de luthiers. La contrée de Montpellier attirant souvent les diseuses d'aubade, elle était venue jusqu'à Arbusac.

Comme bon nombre de mères prises par la famine, les disettes répétées, elle avait dû remettre son enfant à une âme pieuse, qui l'avait ensuite elle-même remise au Seigneur.

Même si le père Vialat se plaisait à donner gîte et coucher dans sa crypte, il assura à Jean ne pas avoir de souvenir particulier au sujet d'une bohémienne. Il en passait tant dans la contrée ! Ému par cette histoire, le curé le serra dans ses bras. L'enfant s'endormit contre l'épaule de son père spirituel.

Le fait qu'il descendît d'une famille experte en instruments de musique ravit l'homme d'église. Les jours suivants, Jean se mit à raconter la maîtrise parfaite du bois poli, la patience du travail accompli au service des cordes choyées durant des semaines entières, mimant d'un simple geste de la main le mouvement du pinceau pour vernir l'archet, traçant de ses doigts l'écartement parfait entre les cordes, déployant son corps pour montrer la posture parfaite pour saisir l'instrument: il sembla au curé que son Jean pouvait faire apparaître une viole sur une table de réfectoire. Il lui avait suffi de rencontrer un homme lui contant sa prétendue lignée de luthiers pour pouvoir en parler durant de longs sabliers. Époustouflé par la précision des mots, la justesse des postures, la sincérité de la voix, le prêtre en conclut que Jean possédait le don de conteur, comme d'autres possédaient celui de joueur de viole ou d'orfèvre en poésie.

Il suffisait que Jean vous regarde pour que ses yeux châtaigne s'ouvrent en grand, comme des lucarnes. On y voyait passer des drapés de ciel moelleux, des sources d'eau fraîche dévalant les collines cévenoles, charriant toutes sortes d'histoires ramassées au hasard des vagabondages. Sa voix soufflait comme le vent. Un chant tourbillonnant vous emportait. La tramontane entraînait dans votre être. Jean vous emmenait au gré de son esprit. Ses bras larges comme des poutres sculptaient l'horizon entre ses doigts. En trois vers, il vous allongeait dans un champ de blé, par un soir de solstice, ou vous plongeait dans les profondeurs océanes de la Gascogne, au milieu des poissons multicolores et des raies carnassières. Quand il partait marcher dans les massifs rocheux, il en redescendait les bras chargés d'histoires bucoliques.

Selon lui, des quantités d'ours vivaient sur les chemins de crête. En écoutant Jean, on finissait par les apercevoir. Leurs museaux surgissaient sans qu'on s'en aperçût, entre les torches d'une veillée. De mémoire de villageois, on n'en avait jamais vu de si gros. Leurs pattes se plaisaient à enduire de miel le sourire des enfants. Quelques éclats de rires, des yeux écarquillés, puis les ours repartaient dans la pénombre.

À force de conter, l'aisance déploya les ailes de son imagination. Le talent de Jean partait en voyage, pour en ramener des cargaisons de légendes épicées.

«Face à la terre d'Espagne, il existerait une contrée où le soleil mûrirait des raisins doux et en les pressant le jus serait si bon qu'il vous enivrerait, comme un vin pétillant. »

Entre deux éclats de rire, ses pensées, plus rapides que toutes les montures, vous transportaient à dos de rêve, aux confins des contrées les plus lointaines.

«... Et sur cette terre... on trouverait des noix grosses comme deux poings. Des noix que l'on dit gorgées de lait. Un lait sucré et crémeux comme nos vaches ne savent point en faire... ! » Routes de la soie, terres lippues, océans désertiques, mers montagneuses n'eurent bientôt plus aucun secret pour le fleuve de son imaginaire.

Où puisait-il sa source? Dans l'eau des cascades? En plongeant sa tête dans les effluves de thym? En se laissant vaciller entre les derviches des cigales ?

Peu importait, ses récits captivaient par le souci du détail. Car la chose la plus étonnante chez cet enfant, c'était la véracité de ses propos. Plus il imaginait, plus il disait vrai. Chaque fois qu'un voyageur faisait escale au village, ses dires recoupaient en tout point ceux de Jean.

Ainsi, lors d'une veillée, Jean avait su captiver jusqu'à l'aube des familles entières en leur contant les mystères des contrées désertiques. Son récit évoquait avec la plus grande précision d'étranges chevaux marchant en file.

Quelques jours plus tard, un pèlerin revenu des contrées sarrasines confirma en tout point le récit de Jean. Il existait bien, là-bas, des habitants se déplaçant sur ces montures à deux bosses portant un long cou poilu. Jean s'était plu à décrire les jours écrasés de soleil, les nuits fraîches comme des oranges. Le même pèlerin certifiait avoir senti son échine se glacer dès le jour tombé.

Bien avant l'âge de raison, Jean s'envola du nid clérical. Réputé dans toute la contrée, on le demanda de veillée en nuitée de mariage. Sa verve enchanteresse, ses rires jetés aux quatre vents semaient des graines de joie au hasard chez ceux qui l'écoutaient. Tous lui offrirent bien plus qu'une couche et un gîte, de précieuses poignées d'écus.

Fort comme un arbre, doué d'une intarissable éloquence, il était requis par chacun, au hasard des logis à bâtir soit pour ses aptitudes physiques soit pour son talent de conteur.

Soulevant des poutres à bout de bras, terrassant de soi-disant ours égarés dans les massifs, élevant des toits de mesure à même le ciel, chevauchant des plaines désertiques aux somptueux palais couverts de nacre, portant sur son tronc des jarres d'eau pour en faire du limon, sa nature résistait à tous les efforts demandés.

À la grande joie du père Vialat, il devint bien plus que l'enfant adoré du village : il pétrit de ses mains de nombreuses mesures d'Arbusac. Tous lui devaient un morceau de toit, un muret de jardinet, un éclat de rire, une étoffe de rêve. À Arbusac, on disait que Jean vivait mieux que les riches. Rien ni personne ne l'obligeait à gagner son écu.

Quand la nécessité le demandait, il répondait à une fête, un mariage, une mesure à bâtir, pour conter durant une nuit entière ou pétrir le limon. La bourse bien garnie lui suffisait amplement pour nourrir sa panse et son esprit. Pour lui, bien vivre consistait à ne pas avoir trop besoin de travailler.

Pierre par pierre, histoire après conte, il se bâtit ainsi sa petite mesure à l'orée du village, en y coulant des jours heureux. Devenir le centre du cercle, être la flamme d'une veillée, emmener les consciences au-delà du fantastique donnait une sorte de pouvoir sur autrui. On respectait le conteur. Certains très réputés se réservaient une saison à l'avance. Une forme de statut social les auréolait. Ils ne possédaient rien d'apparent, mais avaient le pouvoir de tenir dans leurs mains l'esprit de ceux qui les écoutaient. De même que la nature se plaisait à modifier le cours de ses rivières, les conteurs pouvaient agir sur l'opinion de tous, du plus faible au plus malin.

Captiver un auditoire provoquait chez tout conteur une jouissance extrême. Une irrésistible ivresse, dont très vite il ne pouvait plus se passer.

Dès qu'il put parler avec aisance, Jean goûta aux délices maléfiques de cette sensation exquise. Un premier mensonge, invérifiable, puis un second, un troisième, comme des kyrielles de verres d'hydromel engloutis à la suite, bus jusqu'à la lie. Pour renouveler le plaisir et enivrer l'assistance, Jean décida qu'il ne reculerait devant rien.

Comme tous les grands conteurs, il excella très vite dans l'art des ruses les plus tortueuses. Mentir, extrapoler, bonimenter, inventer sans pouvoir être recoupé dans ses dires répondait à quelque règle bâtissant les arcanes de son esprit. Il suffisait de les comprendre, de les maîtriser, pour raviver la jouissance.

La construction de chaque histoire recelait donc une mathématique parfaite propre à la compréhension humaine. Le conteur bâtissait son récit sur la pierre d'un premier fait ou d'une description insignifiante. En attisant la curiosité comme une braise, il forçait le spectateur à se concentrer dessus. En racontant sa soi-disant descendance de luthier, Jean avait pendant de longs instants détaillé le travail du bois sculpté sur les pourtours d'une viole, vaguement aperçue sur la charrette d'un voyageur traversant Arbusac.

Comme peu de gens se hasardaient à observer les contours de cet instrument, les premiers auditeurs s'étaient laissé transporter par les extrapolations du jeune conteur. À l'écouter, on apprenait quantité de choses insoupçonnées. Pour lustrer l'instrument, les maîtres luthiers utilisaient certains coquillages dont la nacre une fois pilée recelait un vernis particulier. Son onctuosité donnait à l'instrument une parure chatoyante, lui assurant sa brillance pendant des années. On pouvait d'ailleurs reconnaître aisément la provenance d'un instrument à la couleur de son vernis. Si celui-ci présentait des traces de nacre, il ne provenait immanquablement pas de contrées riches en coquillage. Les plus belles violes du royaume venaient de Gascogne, des contrées bretonnes, ou normandes.

Quelques années plus tard un troubadour de passage au village avait corroboré les dires de Jean. Effectivement, il se pouvait que certaines violes soient décorées avec des enduits que lui-même ne connaissait pas. Après avoir écouté Jean, lui-même se souvint que ces onguents étaient sans doute conçus à partir de coquillages. Après tout, les maîtres luthiers eux aussi possédaient leurs secrets. Le père Vialat en avait conclu que les précisions de Jean devaient être exactes. L'art du conteur consistait donc à détourner l'esprit de celui qui l'écoutait, en attardant sa curiosité pendant de longs sabliers sur d'infimes détails, impossibles à vérifier. La conclusion d'un récit devait se faire par une surprise totale, un fait troublant, plongeant l'auditeur dans une perplexité absolue, sans s'y attarder. Détourner l'attention en déclenchant l'hilarité, manipuler les esprits en jouant sur l'effroi, les larmes, les peurs collectives, rester vague pour mieux rebondir sur les récits authentiques des voyageurs étaient les leurres de ces êtres infiniment plus alambiques qu'ils ne le paraissaient.

À Arbusac, personne n'aurait pu imaginer que Jean perde subitement son don.

6- Les explorateurs du Bout de la mer

Avec les années, les récits de Jean prirent un envol encore plus fluide, allant se jeter comme les vagues de montagnes dans la mer d'un imaginaire azuré. Même en cet été 1033, courbé sous une chaleur accablante, en plein soleil à décorner les bœufs, adossé au mur de l'église, Jean réussissait à attirer les badauds. À croire qu'il s'en lançait un défi. Pour attirer la foule, un simple stratagème de conteur lui suffisait : poser tout haut une question que le village se posait tout bas.

«Moi, je suis comme vous, en proie à la même interrogation qui vous taillade la conscience la nuit, le jour... Qu'y a-t-il au bout de la terre ? »

À Arbusac, comme dans tous les villages du royaume, chacun rêvait secrètement de savoir ce qui se mijotait derrière la terre. Chaque âme y avait pensé dans les méandres de sa raison. Chaque esprit possédait sa théorie, soigneusement établie. Chaque rêve y avait songé, des nuits durant, en plein océan, scrutant en vain l'horizon suprême de la mort.

Tout le monde y pensait, mais l'Église ne souhaitait pas s'appesantir sur le sujet.

Lorsqu'une réunion se tenait sur la place d'Arbusac, jouxtant la maison de Dieu, le père Vialat préférait ne pas se mêler aux conversations.

Pour lui, le mystère ne devait point être discuté. Depuis la nuit des temps, le Seigneur avait apporté des réponses. Les Évangiles en témoignaient.

« Qu'y a-t-il au bout de la terre ? »

Se délectant de sa question, Jean ne résista pas au plaisir de la reposer une seconde fois, histoire de ramener à lui le troupeau des badauds. Comme sur un marché, plus les brebis s'agglutinaient autour de leur berger, plus d'autres les suivaient. Une chape de silence tomba sur la mêlée des mines effarées, des trognes à peine réveillées, des yeux d'enfants mouillés de larmes émerveillées. Tous se regardèrent, sans oser parler. Jean venait de poser la controverse ultime, celle qui brûlait les lèvres de tous. Avant de répondre, il prit tout son temps, puis scruta les visages en arc de cercle autour de lui, un à un. Immédiatement, il repéra la veuve Goguenard et sa petite Marie.

La femme repoussait par ses manies de vieille fille, son regard pincé, ses lèvres sèches. L'enfant attirait. Ses yeux comme deux lacs de cristal offerts au soleil intriguaient par tant de pureté. Autour d'eux s'agglutinaient les villageois. Cheveux gras jamais peignés, dents déchaussées, yeux pochés au vieux vin rosé, trognes cuites dans l'hydromel, mines déconfités à la gelée de figue rouge, borgne fortuné, lucarnes d'enfants, tous portaient au fond de leurs yeux la même interrogation : « Qu'y avait-t-il au bout de la terre... ? » Jean allait le dire. Le silence resta suspendu à ses lèvres.

À cet instant, les ailes des cigales immobilisèrent leurs battements de moulin à vent. L'orange d'un soleil juteux coula d'un coup sec ses douces teintes d'été par-delà les massifs dénudés. L'astre sorti de son trou rayonnait sur la petite place d'Arbusac. Même le jour accepta de se lever de bon pied pour écouter la réponse que les voyageurs avaient faite à Jean.

Jean promena son regard entre les gouttes de silence. Il allait pouvoir parler sans crainte. Sa voix puissante s'engouffra dans un filet de souffle : « Au bout de la terre... il y aurait le paradis, et ce paradis se trouverait au bout du bout de la terre... »

Comme une épée tombée du ciel, la voix de Jean se planta au beau milieu de la place d'Arbusac, en plein cœur des consciences. Tous les villageois formant le cercle autour de Jean se figèrent en un grain de sablier. On crut voir leurs visages se statufier. Les yeux écarquillés, les bouches enfarinées, les gosiers ouverts comme dans un rêve éveillé, chacun succomba à sa manière.

- Mais comment est-ce possible ? Depuis des lunes, on nous dit qu'au bout de la terre, il n'y aurait qu'un précipice.

- Il suffirait donc d'y descendre ?

- Mais pour y aller, il nous faudrait des sangles tressées de milliers de cordages, plus solides les uns que les autres... ?

- Et si jamais, l'un de nous basculait dans le vide, pris de vertige, il mourrait à quelques pieds du paradis... ?

- Tout cela s'avérerait trop risqué. Jamais Dieu ne tolérerait une telle expédition massacrant ses brebis pour tomber dans la gueule du paradis. L'index posé sur ses lèvres, en guise de silence, Jean murmura :

- Mes amis, Notre-Seigneur tout-puissant a pensé à tout.

D'un petit pas, un borgne portant une cigale empaillée sur son chapeau tressé de chanvre s'avança face à Jean. Sa silhouette fine se détacha de l'assemblée, perçant le cercle de la petite foule. Une flèche égarée lors d'un tournoi seigneurial avait changé le destin de cet homme. La cavité de son œil poché, muré par une croûte enduite de boue séchée donnait à cet être une allure cyclopéenne.

Tous les villageois le respectaient. On le disait possédant de somptueux bas de laines, cachés on ne savait où. Mais sa vraie richesse résidait dans son érudition réputée. Sachant compter, lire l'agencement des étoiles lors des pleines lunes, l'homme jouissait d'un prestige s'étendant au-delà du hameau. Son timbre pétri d'autorité et de calme claqua comme un coup de fouet à la face de Jean. « Jean, nous savons tous que tu es un merveilleux conteur. Tant de fois tu nous as fait rêver, mais prétendre que la terre n'est point pétrie comme nous le savons ne peut que relever de la forfanterie. Sans le moindre battement de sourcil, sans même qu'un rictus effleure ses lèvres, Jean le regarda droit dans l'œil et répondit sur un ton glacial :

- Mes amis, moi ne je ne prétends rien... »

Puis il se détourna du borgne, l'abandonnant au milieu du cercle, et porta tout le poids de son attention sur les villageois, les fixant au plus profond de chacun d'eux.

«... Oui, la terre est ronde, et je vais en apporter la preuve, devant vous.

- C'est impossible ! s'exclama le borgne

- Garde-toi de tes jugements à l'emporte-pièce. Ton érudition est incontestable, mais tes certitudes vont te perdre dans une poignée d'instant. Mes amis, regardez bien, le ridicule va empourprer son visage devant nous tous ! »

Le borgne voulut répondre, mais personne ne lui laissa le soin de parler. Une joyeuse mêlée de cris lui tomba dessus. On lui demanda de fermer son clapet pour laisser Jean démontrer que la terre était belle et bien rondouillarde. Sentant que tous se suspendaient à ses prochaines paroles, Jean étira les instants, dans une lente respiration.

Trognés cuits, cheveux gras, dents déchaussées, yeux pochés au vieux vin rosé, mines déconfites à la gelée de figue rouge, lucarnes d'enfants, veuve Goguenard et sa petite Marie n'osèrent même plus respirer.

«Comme me l'a affirmé le voyageur venu chez moi cette nuit, et contrairement à ce que notre raison a tenté de démontrer, vainement, la terre serait bien ronde. C'est Jean de Mandeville * qui vient lui-même de le déclarer au Roi. La terre serait ronde et des milliers de peuples différents du nôtre y vivraient. »

Le borgne en eut le souffle coupé. Il se passa la main dans sa chevelure finement lissée avec de la graisse de cerf.

« Ça a même été rapporté au pape. » Tous se signèrent.

«... Et il suffirait de quelques embarcations traversant l'océan pour débarquer sur les rives de ce Paradis. Si cette affirmation a été rapportée au pape, nous ne pouvons que la croire. »

Un frisson de stupeur gagna une à une les échines formant l'arc de cercle autour de Jean. Invoquer le nom du Saint-Père relevait de la plus haute autorité sur la terre. Des cheveux gras eurent envie de pousser tout droit, des dents déchaussées se mirent à trembler sur elles-mêmes. Des trognés cuits faillirent éclater sous la pression. Des bedaines farcies de châtaignes se dégonflèrent comme des

soufflets. Des bisquines couvertes de coquillages nacrés de bois sortirent des lucarnes d'enfants.

Le borgne fortuné crut recouvrer la vue, à s'en étouffer de ridicule. Discrètement, il fit un pas en arrière, rentrant dans le cercle, baissant à terre son œil unique, pour ne plus croiser les regards. Ses veines gonflées de ridicule s'empourprèrent comme Jean le lui avait promis. Seule la petite Marie Goguenard ne semblait pas surprise. Sa mère le savait, la petite avait toujours prétendu que la terre était ronde. Aujourd'hui, l'explorateur de Sa Majesté venait lui donner raison.

Sentant que l'étonnement risquait de se transformer en malaise général sur la petite place d'Arbusac, Jean reprit de la vigueur. Les paroles à peine murmurées se mirent à jaillir comme une source fraîche allant se jeter dans l'Hérault. Ses deux bras tracèrent une étendue. Sa voix pure sortit, comme le chant d'un oiseau au printemps, découvrant la beauté des paysages cévenols. Devant elle, les massifs refleurissaient.

« Mes amis, il y aurait au bout du bout de la terre, encore plus loin que toutes les oasis du désert, il y aurait le paradis. Et plusieurs hommes y seraient allés... »

Un immense cri sourd s'éleva des poitrines.

« ... et en seraient revenus ! »

Le cri retomba de toutes ses forces. Les cigales faillirent se casser la margoulette dans le puits asséché. Plus un seul insecte n'osait venir voler sur la place. Les rayons de soleil dessinaient des volutes de poussière, se prenant pour des nuages. On y voyait aisément les grains du temps, suspendus dans l'espace. Chacun brillait, translucide.

Rien qu'en ouvrant la bouche, Jean avait arrêté le temps.

Le maillet du clocher sonna son coup, puis alla se recoucher pour entendre la suite. Même dans les vallées environnantes, on ne percevait plus les sons de la nature. Le bruissement des branches, les coulées de vers, les gousses de romarin. Il est des instants où même la vie préfère ne plus parler. Ce jour d'été, à Arbusac, en fut un.

Malgré les innombrables différences de corpulence, peau, cheveux, dents, yeux, tous les habitants se ressemblaient, comme enduits d'une même stupeur.

Le même regard, luisant, dans lequel passaient des étoiles, en plein jour. La même pose du corps, légèrement penché vers Jean, comme pour célébrer ses dires. La même envie de se taire, écoutant la parole la plus sacrée qu'aucun prêtre aurait pu prononcer du haut de sa chaire. La tête de Jean se tenait juste au sommet de sa carcasse, fortement charpentée.

«Ce seraient des Irlandais. Un certain Brendan, saint Brendan, qui en l'an 460, tout comme vous, aurait eu envie de voyager, de tout quitter pour aller au paradis. Alors, un matin, ce moine s'est embarqué de sa terre irlandaise, avec ses disciples, pour remonter la piste de ses ancêtres celtes, de tous ces druides, ces bardes qui bien des saisons fanées avant la nôtre lui avaient dit : va au bout de la terre et tu trouveras le paradis. »

Derrière Jean se trouvait une pierre. De petite taille, mais possédant une arête assez large pour supporter qu'un homme monte dessus. Emporté par son récit, Jean grimpa. Mais aucun visage ne s'en aperçut.

Le récit était trop beau. Le timbre de sa voix coulait comme du miel, descendant les massifs. Dans ses yeux, les paysages les plus fruités apparaissaient, comme autant de terrasses sculptées à flanc de colline. Des océans plus vrais que nature entraient entre les deux bras ouverts de Jean. Son corps souple comme un roseau trouva stature bien droite sur la pierre, face au clocher. La tête de Jean, couronnée de soleil, parlait au ciel. Même le père Vialat en eut le souffle coupé.

Il avait beau avoir élevé Jean, cette histoire le transportait au-delà de la raison. Avec des mots simples, ciselés, polis par l'expérience, Jean l'emmenait vers les rives d'un monde sacré, à en pleurer.

«Brendan hissa la voile, à bord de son curragh, sa nef de bois taillée dans le merisier, recouverte de peaux de bêtes, avec deux yeux de cerf plantés dans l'avant du bateau. Son mât était tendu vers les cieux comme une fine pointe de clocher, et des draps de lin épais, soigneusement repliés, reposaient dans la cale. »

Son visage se tourna vers les massifs du sud. Un vent léger, remonté par hasard de la mer, se hasarda entre ses cheveux. Ses boucles blondes se mirent à voler, au gré des courants.

«D'abord, il remonta vers l'Irlande, où l'on dit que des sources de feu jaillissent du haut des montagnes... »

Le tracé de ses mains pétrissait des massifs, plus haut que les rocs cévenols.

«... en retombant sur les villages... comme la lave d'huile bouillante qu'on déverse du haut des remparts...»

À cet instant, les habitants sentirent le sol se dérober sous leurs souliers, tant l'histoire de Jean les transportait. Des nuées de poussière ocre volaient autour de leurs pieds, comme soulevées par un tapis volant.

«... Puis il passa au large du cap de l'Enfer, aborda l'île aux milliers d'oiseaux. Des milliers d'oiseaux blancs aux plumes d'anges, avec des pierres précieuses incrustées dans les yeux. »

Soudain, son regard se fixa, avec la plus grande concentration, sur le clocher d'Arbusac, et tous semblèrent voir des centaines d'oiseaux s'élancer du toit de l'église.

Puis, la pupille de ses yeux parut se renverser.

«... Dans ses récits, par deux fois, Brendan raconte qu'il rencontra un énorme monstre marin, à la peau si dure qu'il le prit pour une île, et célébra sur son dos le saint sacrifice. »

Le borgne eut envie de pleurer, se demandant quel insecte avait bien pu le piquer pour avoir tellement tenu tête à Jean. Recueilli par le père Vialat, il ne pouvait couler en lui que la sève du Seigneur Tout-Puissant. On crut voir une larme à son œil croûte pour l'éternité.

La petite Marie Goguenard ne put retenir sa joie :

«Je savais bien qu'il y avait des baleines au bout de la terre.»

L'entendant, Jean la prit à témoin, plongeant au fond de ses yeux pour l'entraîner vers les abysses du récit.

«Marie, couvre-toi, la nuit en mer, le pont est gelé. »

Il fit mine de lui tendre un vêtement de grande taille.

« Enveloppe-toi dans mon grand manteau à manches. Relève ta capuche, comme ça, dans l'obscurité, les pirates n'oseront peut-être pas approcher, ils nous prendront pour des moines. »
L'enfant, émerveillée, pencha légèrement son corps, comme pour plonger sa tête au fond de la capuche.
« Marie, tient le coup ! Dans la houle des rouleaux déchaînés, les pirates n'osent plus s'aventurer. On les voit au loin s'enfuir à toutes jambes, entre les paquets d'écume, comme des poules mouillées. »

Et les vagues se mirent à rouler de toutes leurs forces sur la place d'Arbusac, au milieu des éclats de rire de tous les habitants. Jean les chavirait au plus profond de leurs consciences. Jamais rêve éveillé ne leur avait paru si majestueux.

« Ça y est nous arrivons au large des côtes, plus de pirates. À nous la haute mer, à nous l'éternité. »

La voix de Jean venait de retomber comme une voile. Pas question de faiblir. Elle se mit à claquer au vent lar-quant les amarres de la raison. "Une rafale, engouffrée sur la place, souleva un nuage de poussière. La masse ocre fit disparaître la silhouette de Jean. Ses bras, dessinés en ombres chinoises sur le mur de l'église, semblèrent payer à travers l'océan déchaîné. Cheveux lâchés au vent, hirsute, manches de chemises flottantes poussées par les centièmes rugissants, l'homme traversait l'océan, debout sur une pierre blanche, au milieu de la place d'Arbusac.

« Cramponne-toi Marie ! Prends cette corde et attache-toi à la bastingue. Les vagues n'attendent que d'ouvrir leur grande gueule pour t'avaler d'un trait dans l'écume de leur bière laiteuse. »

La petite Marie Goguenard ne bougeait pas d'un pouce, mais on sentait la force des éléments entrer dans son être.

« Droit devant, une vague plus haute que les nuages. Marie, laisse le mât du curragh retomber au fond des abîmes, laisse-toi porter, nous allons remonter jusqu'aux cieux.

Le regard de la petite fille, comme celui de tous les habitants d'Arbusac, fendit les vagues invisibles que Jean soulevait à bouts de mot. À en attraper le roulis.

«Marie, couche-toi à l'arrière du bateau, tu sentiras moins les creux. Tiens, mange un petit quelque chose. Au fond de la cale avant, il reste une cruche d'eau mêlée à de l'anis et des quignons de pain enroulés dans un drap frais. Avale une rasade de sirop de gingembre. Je sais ça sent l'haleine de grand-mère, mais si tu ne veux pas rendre au fond de la cale, avale-moi ce breuvage amer. »

Soudain, toutes les têtes du village se tournèrent sur leur gauche. Borgne fortuné, panses farcies, bedaines tombantes, rognés cuits au rosé, yeux pochés, veuve Goguenard et fille Marie, tous faillirent chavirer.

«À bâbord, vous voyez ce griffon au bec tranchant qui affronte un dragon, sorti des entrailles de la mer... »

La voix de Jean se plaisait à découper au coutelas toutes es syllabes de ses mots. Des torrents d'écume, de salive ravalée remontaient à la surface de sa bouche, comme tuméfiée par les veines de son cou violacé. De toute façon, on ne le voyait même plus. Le corps courbé dans son nuage dépoussiéré, perdu au beau milieu de l'océan, il ne pouvait rien lui arriver. S'il tombait par-dessus bord, tout le monde viendrait le repêcher.

«... Et ces créatures qui jaillissent autour de nous, en forme de delphes... On dirait qu'elles nous sourient, on dirait des delphinidés. »

Marie avait déjà aperçu ces créatures majestueuses, fendant les océans sur les parchemins apportés par des voyageurs. Dans ses rêves, l'enfant s'était vue traverser les mers, sur le dos de ces poissons en forme de sirènes, dont la face arborait un sourire d'ange marin. Plus Jean accélérail, plus la foule le suivait. Transportée par son récit, sa voix, ses bras, ses yeux, elle l'aurait suivi jusqu'au bout du monde, pour aller voir le paradis.

«... Là-bas, une nuée de papillons, nous devons être proches des îles... Si tu veux les attraper, Marie, sors ton filet.»

En plein élan, il s'arrêta. Un grain de silence resta suspendu en l'air, comme la foule à ses lèvres. Ses bras retombèrent comme des soufflets. Puis il reprit son souffle d'un trait, pendant que le nuage commençait à s'estomper, chassé par le vent.

« Tenez, là, au bout du bateau, la queue d'une baleine. On se croirait dans le golfe de Gascogne, là où elles vivent par milliers. Mais non Marie, avec ton filet à papillon t'attraperas jamais de baleine, d'autant qu'elle vient de passer sous le curragh ! Cramponnez-vous, nous allons nous soulever ! et nous renverser ! Où sommes-nous ? »

Emporté par son élan, Jean tomba de sa pierre. On découvrit sa tête, sous le nuage de poussière. Avec souplesse, il se mit à ramper sur le sol. Ses mains saisirent une poignée de terre ocre. Tous les visages se figèrent. Jean venait d'arriver au paradis. On touchait à la fin de son récit. On allait enfin savoir.

« Et après des nuits sans voir le jour, des couchers de soleil éblouissants plongés dans des bains pigmentés de crépuscules ténébreux, saint Brendan et son équipage accostèrent enfin la Terre promise. »

Jean se releva, s'avança d'un pas dans la foule, fendant les visages stupéfaits sur son passage.

« Oyez mes frères, moi, Brendan, proclame que par-delà la terre, par-delà le monde, là où le silence est maître, là où la solitude règne dans le sein du Seigneur, il existe un domaine bienheureux. Mes frères, je viens d'aborder le paradis. »

Des larmes se mirent à rouler sur son visage. Translucides, rondes comme des gouttes d'eau. Jean en saisit une, qu'il posa sur la paume de sa main grande ouverte.

« Dans ses récits, Brendan raconte qu'il existerait une contrée, qui se situerait juste en face de l'océan, face à la terre d'Espagne, où le soleil mûrirait des raisins doux... »

Jean brisa la goutte de larme entre ses doigts.

« ... et qu'en les pressant, le jus serait si bon qu'il nous enivrerait d'un vin pétillant. »

Puis, il passa tout près de chaque visage, échangeant des regards complices, plongeant ses yeux au fond de chacun, glissant un sourire dans le cou d'une femme, une tape amicale sur l'épaule d'un homme, une caresse douce comme de la soie sur la joue d'un enfant, déclenchant une allée de rires sur son passage.

Hommes, femmes, enfants, cheveux gras, dents déchaussées, borgne fortuné, panses farcies, bedaines pendantes, trognes confites, gueules confites, tous rirent aux éclats. Jean, imperturbable, enchaînait ses cascades de mots finement ciselés dans l'une des plus belles poésies qu'on eût jamais entendue de mémoire de cigales cévenoles.

«... On y trouverait des arbres avec des poils, des poils si longs qu'on dirait des cheveux gras... Des oiseaux avec des plumes multicolores. Des oiseaux bariolés qui ne volent pas, qui préfèrent rester sur leurs branches, comme des bigotes, à répéter tout haut ce que l'homme leur dit. Tu leur dirais oyez, ils te répondraient oyez ! »

Puis il se rassit sur le rebord de sa pierre, sous l'arche du soleil déployée pour la matinée.

«Là-bas on trouverait des hommes à la peau rougeâtre, avec même des dessous de pieds tout rougeâtres, et des plumes d'oiseaux cerclées sur leurs têtes ayant prétendument appartenu à leurs ancêtres... L'air serait si doux qu'on dirait de la soie. Dis-moi Marie, ça te dirait de t'enrouler dans de la soie, de baigner tes petits pieds rances dans de l'eau douce... ? »

Marie suivait Jean les yeux fermés, les mains posées sur ses paupières. Le paradis était trop beau. Il ne fallait pas que le rêve s'éveille. Comme les autres, il l'avait embarquée. Mais chez cette enfant, on devinait que le voyage dépassait la rive de l'entendement. Le visage lisse comme du marbre, le corps semblant flotter dans l'espace, on devinait l'étendue d'un monde dans lequel tombait sa conscience. Un monde secret, auquel nul n'avait accès.

«D'après mes voyageurs, dans les rivières coulerait du lait. Un lait fondant au goût de miel, car des sources de miel jailliraient du haut des montagnes pour aller se jeter dans les plus belles rivières que la terre ait jamais portées...»

Le chant des cigales reprit sa sérénade. Même les insectes comprenaient la langue de Jean. Des effluves de thym semblaient descendre des massifs montagneux, pour venir se mêler aux parfums capiteux envahissant la place d'Arbusac.

«... Les fleurs sentiraient si bon qu'on se croirait dans un jardin de curé, toute l'année. Parce qu'au paradis, il n'y aurait plus de pluie pour tout noyer, plus d'été pour tout assécher. Les branches des arbres ressembleraient à des bras chargés de corbeilles de fruits, où il n'y aurait qu'une main à tendre pour se servir... et les étoiles seraient si proches qu'en tendant une bonne échelle de dix pieds on pourrait y monter, pour aller faire un petit tour dessus et en ramener de la poussière d'étoile... »

Puis des larmes se mirent à rouler dans la voix de Jean. Des larmes pudiques, n'osant pas pleurer.

Comme Jean, la Clotilde avait poussé sur les marches d'une église, celle de Jonzac. Ce hameau, peuplé d'une trentaine d'âmes cévenoles, prenait sa source au pied du grand Aigual, non loin d'Arbusac. Un court vol d'oiseau séparait les deux villages. On avait cueilli son lange le jour de la Sainte-Clotilde. Elle en porta le nom. Élevée par les bénédictins de Jonzac, sa jeunesse passa son temps à jardiner, irriguer les pousses, couper les tomates, pétrir les repas de la petite communauté. Si Jean descendait d'un arbre, tout en Clotilde évoquait le fruit.

Apprenant la nouvelle, les hommes des hameaux environnants décidèrent d'aller la cueillir, en vain. En arrivant à Jonzac, tous succombaient à l'ivresse, tant sa beauté enivrait d'effluves.

D'abord, la peau de son corps intriguait. Une teinte légèrement hâlée de pain d'épice lui donnait la saveur du miel. En quelques instants, les hommes venus de toute la contrée se mettaient à tourner dans tous les sens, comme

des abeilles butinant dans le vide. Sa bouche en forme de fruit charnu ravivait une irrésistible soif. Par centaines, des baisers descendus des villages voisins voulurent boire à sa source. En vain. Les traits de Clotilde attestaient une provenance sarrasine. Dans son regard, on voyait passer des biches. Une douceur extrême émanait de son être. Sa longue chevelure brune aux senteurs de jasmin racontait les terres désertiques où l'eau ne se goûte qu'à prix d'or. Élevée dans le silence, Clotilde parlait peu. Sa douceur en faisait la femme que tous voulaient épouser. Chacun y alla de son couplet. Un manant lui jura de travailler toute sa vie pour l'emmener jusqu'à Paris. Un seigneur venu de Montpellier lui offrait un titre de princesse, si elle acceptait de repartir à son bras. Un troubadour promit de lui décrocher la lune.

Pour la conquérir, Jean arriva sur le dos d'un mulet. Il l'invita simplement à monter dessus, pour aller visiter Arbusac.

En chemin, il couvrit ses épaules d'un voile de chanvre rapiécé.

En arrivant dans la grande rue de son village, il déclama à tout-va ramener une princesse venue des contrées lippues. Prétendument arrachée à un sultan, qui lui-même s'apprêtait à la vendre à des tribus, la belle ne put s'empêcher de rire au ciel de la joie, tant Jean la rendait heureuse. Tous les villageois s'extasièrent devant sa beauté naturelle.

Le jour de leurs noces, bon nombre de femmes la jalousèrent, tant son charme fit des ravages. En dansant avec le Jean, des étincelles sortirent de ses mirettes. Ses feux follets tantôt châtaigne, tantôt émeraude, finirent par mettre le feu dans les chausses des hommes mariés. Trois saisons plus tard, une petite boule d'amour sortit des eaux. Le père Vialat la baptisa Thibault. Tous leur prédirent l'existence enviée des gens auxquels il n'arrive jamais rien.

Mais très vite, la roue de la destinée décida du contraire. Elle se mit comme une folle à tourner dans le sens inverse.

Au cours de l'été 1033, les mauvaises saisons s'abattirent sur les épaules de la contrée.

La beauté de Clotilde ne pu résister aux jeûnes répétés. Les femmes du village ne lui en voulurent plus. La biche commença à marcher sur un pied, tant l'autre lui pesait.

Tous ceux qui l'avaient approchée racontaient la maigreur de son corps, ses mains gercées, son fruit subitement fané. On eût dit que des chapelets de glandes lui poussaient dessus, que ses jambes noircissaient. De toute façon, plus personne ne pouvait la voir de près. Elle en avait décidé ainsi. Du moins, c'est ce que prétendit Jean.

Clotilde décida de vivre cloîtrée au fin fond de sa mesure. Plus aucun villageois ne pourrait la revoir. Jean disait que sa femme ne ressortirait qu'une fois la pluie revenue. Quand on lui demandait à quoi elle passait ses journées, il rétorquait que sa femme priait. Personne ne le croyait. On ne croyait plus en rien.

Clotilde contracta le mal des ardents. Cette maladie incurable rongait des contrées entières, transformant des familles en boiteux, massacrant des corps entiers, des bras, des jambes pour en faire des membres difformes. Depuis quelques années, les villages commençaient à se peupler de ces êtres immondes. Les cours des miracles allaient naître ainsi. Lors de la dernière disette, un minuscule ergot de seigle fit basculer la vie de Clotilde. Tout avait commencé par une simple errance dans l'écurie du presbytère. Ce jour-là, la foudre du malheur allait lui tomber dessus, sans faire le moindre bruit.

Depuis trois semaines, la paille pourrissait. Le mulet appartenant au curé Vialat s'était envolé au paradis, dans l'estomac de chaque villageois. Le prêtre avait sacrifié son unique bien, pour la sauvegarde de ses paroissiens. Un morceau d'hostie à quatre pattes pour chacun.

En ce matin de l'an 1033, les yeux de Clotilde Falgueras se mirent à vaciller.

Une pépite d'or errait, au milieu de la paille décomposée. Plus qu'une pépite, un miracle. Une graine oubliée. Ne tenant plus sa raison, son corps se jeta dessus. Comme une bête à genoux, elle rampa, pour être certaine qu'un coup de vent ne soulève la miette et ne l'entraîne dehors, au hasard d'un chemin. Encerclant leur proie, ses ongles noirs saisirent d'un coup sec la précieuse graine. Sa main gauche tremblait, rien qu'à porter la coupe du salut à ses lèvres sèches. Elle ferma les yeux. Puis tout bascula.

Le croquant du seigle dur comme de la pierre, le moelleux à l'intérieur, et puis la salive mastiquant une fois, deux fois, vingt fois, des dizaines de fois le même germe, à toute vitesse, jusqu'à en faire une pâte à tartiner, onctueuse, au fond du palais. En mastiquant, ses jambes semblèrent s'enfoncer dans le sol. Un vent ivre entra dans sa tête. Des rafales se fracassèrent contre les voiles de ses tympans. Le goût du feu lui parcourut les papilles. Elle cracha à terre. Une glaire brûlante alla rouler sur la paille. Clotilde comprit tout. Le mal des ardents venait d'entrer dans son être.

À la première bouchée, la graine libéra sa gousse empoisonnée. Le suc putride se répandit dans son être. Aussitôt une boule de foudre se forma au fond de ses boyaux. Une marée de reflux brûlant remonta à toute allure dans son œsophage. Rien n'arrêterait le galop des chevaux. L'acide racla tout sur son passage, les chairs à vif, les parois des tripoux, emportant sa vie en lambeaux. Tordue en deux sur la paille, Clotilde hurla comme une bête en plein accouchement, dans l'écurie du presbytère. Elle perdit ses eaux. Tout son être vomit. Une fois entré dans un corps, l'ergot de seigle, gros comme un fœtus, refusait de sortir. Elle réussit à se traîner hors de l'écurie, à quatre pattes, rentra chez elle, se faufila entre les maisonnées d'Arbusac. En poussant la porte de sa mesure, elle s'évanouit dans les bras de son Jean.

La nuit suivante, la fièvre la réveilla en sursaut. Une fièvre lancée au galop, que rien ne pouvait arrêter. Puis l'immense fatigue. L'esprit épuisé, n'arrivant plus à se lever devant le Jean et son Thibault. Deux jours plus tard, les jambes devinrent lourdes comme des moignons de plomb. Clotilde cru porter une armure de métal à sa jambe droite.

Une seule pensée l'obséda : refuser. Se dresser de toutes ses forces contre cette gangrène, baptisée le mal des ardents, tant les cloques sur la peau semblaient vous brûler, formant des gousses de feu, piquées à vif, par un tison brûlant. Tant l'aspect de la chair finissait par découvrir son aspect mortuaire, en quelques jours. Thibault pourrait toujours s'accrocher sur ses flancs. La jambe de sa maman tiendrait le coup. À force de massages, les mains si puissantes de son Jean parviendraient à faire revivre le membre. La sève des veines ne pouvait s'arrêter en chemin, devant le barrage d'une minuscule graine pourrie.

En cette année 1033, la nature se plaisait à refléter ses maladies dans la condition humaine.

Il arrivait que la sécheresse entre dans les chairs d'un être, jusqu'à lui sucer chaque goutte de son sang.

En quelques nuits, la jambe de la Clotilde raconta le supplice annoncé. Peu à peu, ses chairs s'enduirent d'une pâleur mortuaire.

Les veines se tarirent, des plus petits ruisseaux aux grandes rivières. Les afflux juteux devinrent des filets d'eau saumâtre. La jambe prit des allures de terre abandonnée.

Durant l'une de ces terribles nuits de sécheresse, Clotilde, allongée sur son coffre-lit, s'en remit au ciel, à travers la fine lucarne creusée entre deux pierres. Ses yeux plongèrent dans l'étendue réglisse, constellée. Couché contre elle, Jean ronflait au pays du malheur. Elle le vit marcher, tête baissée, nippé de guêtres, pieds nus, foulant la poussière d'un sentier désertique, ramassant des poignées d'espoir flétris comme des racines mortes. Au bout du chemin, l'horizon basculait dans le vide, à perte de vue. La mort, c'était donc cela, rien qu'une immensité béante, dont on ne revenait pas.

Dans l'éclat lunaire nimbant la pièce, elle aperçut la tête d'une épingle à cheveux, celle de son Thibault, blottie sur ses flancs. En quelques jours, sa charpente si fortement bâtie pour ses huit ans avait pris l'aspect d'un corbeau flétri. La bouille rondouillarde était devenue boule de feutrine, pliée en deux par la souffrance, comme attachée au bout d'un corps en forme de tige.

Clotilde ferma les yeux, et ses lèvres balbutièrent toutes seules.

Des prières désespérées s'élancèrent dans le ciel, sur le dos de ses larmes inavouées. Tout en scrutant le ciel, elle pria pour son moineau de chiffon. Elle le revit plein de vie, se roulant sur la terre ridée, attrapant au vol l'un de ses crachats. Avec la faim, le chérubin avait dû se dire qu'un restant de graine devait bien se trouver dans la salive de maman. Et rien ne prouvait que celle-ci était infectée. Alors Thibault se jeta dessus. Les oiseaux se nourrissent bien de becquées, attrapées au vol de leurs parents. En quelques jours, la carcasse de l'enfant descendant de l'arbre paternel s'assécha comme le squelette des corbeaux accrochés aux branches.

À la fin de la prière, une sorte de gémissement envahit la pénombre. Clotilde regarda autour d'elle, pas le moindre oiseau n'était entré, ni même d'insecte battant des ailes. Depuis des semaines, aucun être volant n'osait encore survivre.

Rien n'avait bougé. Jean ronflait derrière ses cils épais. Thibault, plongé dans un sommeil de plomb, n'arrivait plus à soulever son échine.

Sous ses yeux fermés, on devinait l'éternité. Et pourtant, elle n'avait pas rêvé, un grincement avait attiré son attention. En scrutant la terre battue, ridée, elle découvrit que sa jambe était tombée. Avec la gangrène, les chairs se détachaient d'elles-mêmes, sans rien dire, sans même faire souffrir les êtres qu'elles tuaient à petit feu.

Comme tous les soirs, Jean rentra chez lui, portant sur son épaule une large branche de châtaignier. Amasser du bois en pleine sécheresse finit par intriguer les villageois. En quelques jours, les interrogations attisèrent la rumeur. Elle se répandit comme une tramée de poudre dans tout le village. Jean vivait dans la première maison, juste à l'entrée d'Arbusac. Comme tous les habitants, il ne sortait que rarement de sa mesure. Personne n'osait plus mettre le pied dehors.

La peur d'être capturé, puis revendu contre quelques sacs de farine sévissait dans toutes les Cévennes. On échangeait de la chair contre de la vie. À Arbusac, on préférerait mourir entre ses quatre murs, plutôt que finir comme de l'engrais à serf. Ou pire, affronter le monstre, par une nuit de pleine lune.

En quelques jours, l'air sucré d'Arbusac prit un goût amer. La joie de vivre déboulant dans la grande rue s'en alla par les ruelles. Les éclats de rire des enfants n'osèrent plus s'aventurer autour de l'église. On apprit à ne plus contempler les couchers de soleil. Les veillées de Jean prirent leurs quartiers d'hiver, préférant hiberner sous la couche en attendant des jours meilleurs. Les peuplades lippues surgissant entre deux lueurs, les ours aux pattes d'ogres venus des massifs pyrénéens, les princesses vendues aux sultans, les explorateurs et leurs navires lancés à l'assaut des vagues, tous repartirent chez eux à dos de chameaux tirés par des rames.

À force de vivre terrés chez eux, comme des bêtes, les hommes finirent par ressembler à leurs masures. Celle de Jean était modeste ; au rez-de-chaussée, un cellier servait de salle principale. De petite dimension, cette unique pièce permettait de loger deux mulets, une femme, un ou deux enfants, un homme, une oie, trois chèvres, à condition que tous acceptent de dormir les uns contre les autres.

Ce soir-là, Jean ferma à double tour les volets de son unique lucarne. Chaque goutte de fraîcheur valait son pesant de vie.

Au centre de cette petite pièce, on distinguait le halo d'une bougie, posée sur la boue battue. À force de ne plus boire, les plis avaient durci, creusant des fissures. En approchant la flamme tout près des plis, on découvrait leurs crêtes dentelées. Malheur aux pieds qui butaient par mégarde, trébucher sur l'un d'eux pouvait s'avérer fatal. Jean se déplaçait lentement, en pesant chacun de ses pas, sur sa mer de glace. Comme tous les autres villageois, il ne risquait pas de se cogner contre un meuble. Avant de vider les habitants de ses villages, la nature se plaisait à faire le ménage de tout mobilier. Les mois précédant chaque disette voyaient les villageois descendre de leurs bourgs, pour aller vendre sur les marchés meubles, armoires, souvenirs, planches de vies passées. Chaque miette d'écu ainsi récoltée valait son grain de farine.

Coincé contre le mur du fond, un coffre-lit long comme le dos d'un mulet se prenait pour une chambre. C'est dessus qu'il fallait dormir, manger, pleurer, attendre la pluie de l'espoir.

En plongeant la flamme de la bougie au fond de cette huche, on découvrait le trésor de Jean.

Des moignons d'arbres, des morceaux de branches, jalousement conservés, dont un soigneusement enveloppé dans des draps. Depuis la dernière lune, il passait son temps à les sculpter.

Contiguë à ce coffrage, une planche tentait de tenir en équilibre, portée à bout de bras par quatre pieds de vigne. Trois assiettes creusées à même le bois signifiaient que trois êtres humains vivaient ou avaient vécu sous le même toit brinquebalant de cette mesure. Dès que le vent s'engouffrait sous la porte, la vigne basculait, emportant la table sur son dos. La soupe aux légumes s'enduisait de terre battue, faisant voler les graines de lavande parsemant le breuvage. À ce que racontaient les rumeurs venues de la faculté de Montpellier, les «lavandinettes», comme on les appelait, donnaient une mine réjouissante. Leurs vertus irriguaient le sang, à peine croquées. Par temps de disette, même le breuvage le plus infâme, sur lequel flottaient des croûtons de caillasses, vous réchauffait le cœur.

À l'étage vivait un comble vide. Sa taille immense, proportionnellement à la pièce principale, ne servait à rien.

Ce grenier à foin attendait en vain sa récolte de châtaigne. Deux poutres tentaient de maintenir sa toiture, à bout de bras, formant une équerre vaille que vaille. Dès que le vent s'engouffrait dans la maison, leurs bois se mettaient à trembler de toutes leurs échardes. Le toit tissé dans toutes sortes d'empaillements, d'écorces d'arbres séchées, tendues par du fil à boyau, ressemblait à un splendide chapeau de pluie. Les rafales s'amusaient à le soulever, puis à le laisser retomber sur les reins de la maison, menaçant de s'écrouler.

Les toits de pierre étant l'apanage des maisons fortunées. Les petits villages comme Arbusac n'en possédaient pas. Tous s'en contentaient, prétendant que leurs maisons chantaient.

Les nuits de tempête, les rafales s'engouffraient dans les plus petites fissures, trous de souris, interstices entre deux joints de boyau. Elles poussaient des plaintes à glacer les troupeaux environnants. Bêtes et hommes finissaient par vouloir se boucher les oreilles, pour ne pas devenir fous.

Jean et sa maison ne faisaient qu'un. Chacun était bâti comme l'autre. En partant du sol, ses deux pieds prenaient leurs fondations dans une glaise mêlée de courage et de bons sentiments. Bien plantées sur leurs jarrets, ses hanches pouvaient s'élancer vers son tronc. Sa silhouette dessinait une sorte de maison-arbre. Ses bras, comme deux poutres, se tenaient prêts pour porter sa famille à bout de bras. Pas vraiment plus haut que sa mesure, la force de la nature était entrée dans son être. Sa tête, au-dessus de son corps, faisait penser à son grenier, tant elle prenait une grande importance. Rien qu'à la regarder, on la sentait prête à accueillir des récoltes entières, des crépuscules étoiles, des fleurs en bouquets tressés de chanvre à offrir à sa femme.

Depuis des mois, les moissons pouvaient bien revenir bredouilles, les nuits prendre leur pâleur mortuaire, les soupes calcaires patauger dans leur mélasse d'herbes folles, rien ni personne ne ferait flancher Jean.

Devant tout le village, il avait annoncé que sa force de caractère bien trempée endiguerait toutes mauvaises pensées.

Même s'il ne pouvait plus conter, même si la mort dans l'âme il avait dû se séparer de ses légendes, jamais il ne succomberait à la tristesse. Pour lui, elle constituait bien le huitième péché, comme l'Église l'enseignait.

À la sortie de la messe, il était même venu trouver le père Vialat, pour le lui dire, les yeux dans l'âme. Rien ne le ferait changer, ni la sécheresse, ni ce prétendu monstre nourri au grain des rumeurs pour simples d'esprits. Comme celle de nombreux villageois, la foi de Jean s'était laissé emporter par la roue du destin. Jean ne se reconnaissait plus dans ces textes sacrés. La morale des hommes y avait glissé sa patte pour n'y réécrire que des évangélisations de pacotille. Entre lui et son père spirituel, le cordon de la foi avait rompu ses amarres. Pour l'un, l'Église ne répondait plus aux attentes des hommes. Elle restait au ras des pâquerettes, à regarder les hommes s'éloigner dans les prés.

Pour l'autre, le petit enfant élevé par ses mains ne reconnaissait plus rien.

Marie Goguenard et sa mère ne se ressemblaient pas.

La petite, âgée d'une huitaine d'années, tenait du garçon manqué. Une mèche de cheveux blonds, mal fagotés, lui cernait le haut du front.

On eût cru des épis de blé drus, ayant poussé sur sa tête. Ses avant-bras déjà musclés pour son jeune âge attestaient une nature vigoureuse propre aux gens de la terre. Sa bouche arborait une moue arrogante.

La cambrure de ses hanches déjà dessinée en disait long sur les ravages qu'elle causerait auprès des hommes. Ses yeux se plongeaient au fond des vôtres pour mieux les dévisager. La pupille limpide, en un coup d'œil la petite savait vous jauger, pour mieux monnayer ses pressentiments.

La garce était atteinte d'une acuité bien particulière. Elle possédait le don de lire dans les âmes. Aucun mensonge ne lui résistait. À un mari adultère, elle demandait le sou pour garder sa langue. Il suffisait de quelques écus pour qu'une mère porteuse puisse dissimuler son secret, sous peine d'être excommuniée dans les flammes du bûcher.

À un vagabond conteur, elle détroussait des sacs de farine, pour avoir déjoué ses ruses et forfanteries, ayant ameuté tout le village.

En ce matin d'été, pétri de sécheresse, mère et fille traversèrent le village, sous les regards furtifs des habitants barricadés derrière leurs lucarnes. Depuis la mort du père Goguenard, on racontait qu'elles ne se parlaient plus. L'homme, à peine âgé d'une trentaine d'années, était mort sous la roue d'une charrette royale lancée à toute allure dans l'unique pente d'Arbusac menant aux villages environnants. Chacun y allait de son qu'en-dira-t-on derrière sa porte.

«Pour aller voir le curé, l'une des deux ne doit pas avoir la conscience tranquille.

- Et puis, avec cette satanée sécheresse, plus personne n'ose se déplacer dans le village ! »

Autant la petite paraissait sauvageonne, autant la mère tenait de la coquette à deux sous. Chaque matin, la veuve Goguenard tentait de faire tenir droit une sorte de chignon crêpé.

Les mèches blondasses tirant vers l'amer se cassaient la margoulette au moindre souffle de vent.

Le visage badigeonné de crème et d'onguents lui donnait une allure de cire, tant les couches étaient épaisses.

Sous sa chemise de lin, brodée aux écussons de la ville, on devinait très largement deux pelotes de laine en forme d'orange, sanglées dans le bustier de daim. Quelques gouttes de précieuse bergamote achetée à un échoppier ambulant, et la veuve retrouvait ses parures d'antan.

Les voyant entrer dans l'église, le père Vialat alla se cacher dans son confessionnal. Mère et fille Goguenard s'assirent l'une contre l'autre sur le même banc minuscule, accolé à la fenêtre tressée de croisillons de bois, derrière laquelle apparaissaient les yeux du curé.

«Et comme par hasard ma petite, le soir de pleine lune, le monstre t'apparaît... »

Tout le monde redoutait la voix du père Vialat. Son timbre faussement fluët pénétrait dans les méandres de votre échine, pour glacer le dos de votre âme.

Habitué à parler en public, l'homme se plaisait à peser chaque mot prononcé. Déroulant sa pensée, comme un texte sacré, la plus petite inflexion recouvrait un sens. Les interstices laissés entre chaque phrase avaient le don de vous rendre mal à l'aise. Chaque trou de silence devenait un fossé insurmontable. Vous n'aviez qu'une envie, lui parler.

«Tu ne dis rien, ma petite Marie... ?

- Non, mon père, elle préfère garder sa langue au fond de ses péchés.

- Ma fille laissez-moi converser avec votre enfant : si vos certitudes me coupent sans cesse la parole, comment pourrai-je l'éclairer ? »

En baissant les yeux, la mère n'en perdit pas son agacement. Elle serra de toute sa force son corps contre celui de sa fille, au risque de faire écrouler le banc. «Pourquoi tu ne paries plus à ta mère... ? » La corpulence de l'homme pétri dans la terre cévenole, ayant du mal à rester coincée dans l'exiguïté de sa guérite, il changeait sans cesse de posture. Son buste prenait appui tantôt du côté gauche, tantôt du droit. Sous son postérieur, on percevait la vie du bois. Chacun de ses mouvements faisait couiner les méandres dans lesquels la sève vivait encore.

Le châtaigner, comme tous les arbres nobles, ne mourait jamais. Même coupé, tronçonné, on arrivait encore à percevoir son souffle, à travers les craquements pour quiconque s'asseyait dessus. La guérite à confesse étant faite d'une seule et même pièce, sculptée dans un tronc immense, les grincements parcouraient le bois depuis son banc jusqu'à celui du confesse. À force, une sorte de houle, à vase communicant passait entre lui et vous. «Vas-y, répète au curé ton histoire à dormir sous terre !

- Ma fille, ne coupez pas le fil des pensées, laissez l'âme s'exprimer dans la plénitude de son désarroi... »

Voyant sa mère se déhancher sur son banc, Marie préféra fermer ses paupières.

En quelques grains de sablier, le père Vialat devina que la conscience de l'enfant préférait fuguer, partir courir les massifs, s'enivrer en plein soleil de thym et de romarin.

Pendant ce temps, la voix de la veuve Goguenard, telle une poule en pleine péroration, continuait d'agacer le père Vialat. Couper le sifflet à un homme détenant la vérité était pour lui un signe d'infamie.

«Mon Père, il n'y a pas de désarroi qui tienne tout debout, je vais tout vous avouer pour elle... »

Quand la veuve Goguenard haussait le ton, elle en perdait son allure de vieille poule qu'elle rêvait d'être. Tout son être s'agitait, ses bras tournaient comme des ailes de moulin dans le vide, au risque de se cogner contre les parois du confessionnal. Ses yeux pochés sortaient de leur coquille Saint-Jacques, comme autant de crustacés abandonnés par ses flux de paroles rythmés comme des marées.

«... Donc ma gueuse rentre à la maison, et une fois grimpée dans son grenier, j'entends un hurlement assourdissant, pire encore des cris de bête en chaleur, des cris larges comme des jarres d'huile bouillante déversées sur le dos des pillards. Au-dessus de ma tête, une sorte de bête en rut cavalcadait, se fracassait l'échiné contre les poutres de chêne. Tout allait s'écrouler sous la force des hurlements poussés. »

La tête légèrement penchée en arrière, le regard absent, l'esprit de Marie courait à perdre haleine, grimpant les sentiers escarpés, dentelés par les vents. La voix du curé la réveilla en sursaut.

«À cet instant, qu'avez-vous fait?

- Rien, vous pensez bien, je n'osais pas monter. Puis, un dernier fracas, il me semble que le monstre saute par la lucarne du grenier donnant sur notre jardin de derrière.

Puis le silence complet. Je me décide à monter. Je soulève tout doucement la trappe, mon sang se glace dans mes boyaux.

Je passe ma tête dans le grenier et que vois-je sapristi... ? - Le monstre...?»

Détacher chaque syllabe, en les faisant rouler au fond du palais, avant de les jeter dans le gouffre de la gorge, se révélait habituellement d'une pratique effrayante. Mais cette fois-ci, rien ne put faire vaciller la veuve Goguenard. Transie de peur en revivant son histoire, n'écoutant qu'elle-même, la femme commença à perler, une suée rance répandant son effluve dans le confessionnal.

«Pardi mon bon curé, je vis ma fille, toute seule, comme si de rien n'était. Assise, par terre, au milieu du grenier. Toute calme. La pauvre n'avait même pas le sang tourné à gros bouillon ! »

Marie préféra replonger dans les délices de son sommeil éveillé. Elle se vit au sommet du Roc blanc, offrant son visage aux vents écorchés vifs.

Un faible rayon entra dans l'église, dessinant les stries des croisillons sur le visage du père Vialat. L'homme leva les yeux vers ses vitraux. Dehors, le temps semblait virer de bord. Après qu'une même pâleur funèbre eut peint la lumière d'Arbusac nuit et jour, une lueur tentait de redonner des couleurs au temps.

Adossées à l'église, quelques cigales sorties d'on ne sait où venaient de se poser sur des branches d'olivier pour égrener leur sérénade jusqu'à ce qu'ils acceptent de repousser.

Peu à peu, les cernes se creusaient autour des yeux du curé. À force de se concentrer sur le confesse, l'homme sentait son flux s'échapper. Quand le pécheur peinait à avouer, sa jouissance l'épuisait. Pour lui, rien n'était plus beau que d'amener une âme à reconnaître ce qu'elle refusait.

«Ma petite Marie, donc tu n'as pas eu la moindre peur... ?

Le curé réveilla Marie en sursaut.

- Le monstre n'est pas méchant, répondit Marie d'une voix ensommeillée.

- Qu'est-ce qui te fait dire cela?

- La bête pousse des cris, mais elle n'a jamais posé ses pattes sur moi, affirma Marie.

Au fil des instants, l'enfant se mit à parler droit devant elle, à travers la grille en bois, semblant apercevoir un horizon derrière la stature du prêtre. On eût cru ses yeux hallucinés, conversant avec une personne invisible.

- A-t-elle des sortes de griffes, de quelle taille, sont-elles en biseaux ?, reprit le père Vialat de son plus beau timbre pernicieux.

Au fil de grains de sablier, les assauts du prêtre se heurtaient à la voix évasive de Marie.

- Ce sont des griffes de loup.

- En es-tu certaine...?

- ... Peut-être.

- De quelle taille ?

- ... Il y en a des immenses tranchantes comme des couperets et d'autres aussi fines qu'un ongle taillé...

La voix de Marie ne trahissait aucun sentiment. Comme des oiseaux prenant leur vol, les mots sortaient de sa bouche, portés par le souffle d'un timbre tranquille. Brandissant son index comme un glaive, le père Vialat tentait de les attraper, en vain.

- La même main porterait donc des griffes de tailles différentes ?

- ...Il m'a semblé.

- Tu veux dire que sa patte s'apparenterait à une main d'être humain... ?

- Sa patte gauche m'a paru ainsi faite, mais sa droite portait des griffes de taille identique, longues comme des couteaux édentés...

- Il a donc deux pattes... ?

La gorge du curé se noua peu à peu. Accélérant le débit, sentant sa proie se rapprocher, l'homme d'Église connaissait les fluctuations de la pensée, surtout chez une jeune enfant. Seule la fulgurance de son esprit pourrait la confondre.

- Vous voulez parler de ses pattes avant ou arrière... ? demanda naïvement Marie.

- Parce qu'il a aussi des pattes arrière... ? s'interrogea avec surprise le curé.

- Oui, trois.

- Trois quoi... griffes... ?

- Non pattes. Il a trois pattes arrière.

L'enfant l'agaçait. Le curé avait beau accélérer son débit, tenter d'étrangler sa pécheresse dans la précision de ses questions, elle restait imperturbable, devant les soupirs de sa mère.

- De quelle couleur est son pelage? Sa taille te semble-t-elle plus haute que ce confessionnal? Saurais-tu la décrire au point d'en tracer le contour sur un parchemin?

- Cette bête ne veut pas le mal.

- Comment oses-tu prononcer des propos de la sorte ? En guise de réponse, Marie baissa la tête et se plongea

dans un mutisme absolu. Pendant quelques instants, les grains de sablier regardèrent le temps passer. N'y tenant plus, la mère lui coupa la parole.

- Répète au curé ce que tu m'as dit ! Pour une fois que tu m'adresses la parole, depuis que ton père est parti au ciel sur une roue de charrette !

- La bête m'a parlé à l'oreille, des sortes de paroles que j'arrivai à comprendre entre ses grognements.

- Tu ne m'avais jamais dit que le monstre t'avait parlé ! La mère perdit son sang-froid, son corps tressauta d'un

bond. Le haut de sa tête alla se cogner contre le toit dentelé du confessionnal. La voix lancinante du père Vialat reprit, comme si de rien n'était.

- Ma fille, laissez-la reprendre ses esprits, après tout si une bête est venue converser avec son âme, il est important de laisser ses dires se libérer de leurs multiples entraves. Plus vite son péché sera avoué plus vite Dieu pourra lui pardonner de fanfaronner.

- Mon père, jamais je n'ai menti, affirma l'enfant sur un ton ne supportant aucun reproche.

- C'est ce que tu crois, ma pauvre enfant, répondit le prêtre au comble de l'agacement.

Puis elle pencha légèrement sa tête en arrière, prenant le ciel à témoin.

- Père, mes mots disent vrai. »

Du haut de ses huit années dévergondées, la petite venait d'asséner sa phrase avec un aplomb n'acceptant aucune réponse.

Le curé en eut le souffle coupé. Il reprit lentement sa respiration.

La mère se frottait le crâne avec sa main droite, pour se donner une contenance en reprenant ses esprits.

Puis Marie reprit sa stature bien droite, scrutant intensément le regard de l'ecclésiastique :

«La bête m'a susurré qu'elle reviendrait, à la prochaine pleine lune.

Aussitôt, le père Vialat referma le volet de sa lucarne. Plus de croisillons, la confession était terminée. Il sortit de sa guérite, tira la veuve Goguenard par le bras, murmura à son oreille d'une voix glacée :

- Madame Goguenard, je me dois d'en avertir les instances de Montpellier. Votre fille est peut-être victime d'une forme de possession bénigne. Si celle-ci est soignée à temps, la clémence de notre Dieu miséricordieux sera attestée. Sinon, les affres de l'excommunication pèsent sur sa conscience et vous-même.

- Mais mon père, les hurlements du monstre, je ne les ai pas inventés. Je les ai entendus comme je vous vois !

Même en parlant à voix basse, le timbre de la veuve Goguenard se répandit dans l'église, allant résonner de piliers en voussures.

Le curé drapa sa voix dans sa solennité de prédicateur.

- Je vous en conjure, ne sombrez pas à votre tour dans ces superstitions païennes. En ces temps de disette, de sécheresse, il en va de l'avenir de notre village si des âmes se laissent aller au démon. La pluie pourrait ne plus jamais revenir sur Arbusac. »
Quand le père Vialat trônait ainsi dans son confessionnal, on pouvait le croire au sommet de sa chaire, surplombant ses troupeaux ignorants.

Ce matin-là, Jean ne prêta pas attention au retour de la veuve Goguenard et de sa fille traversant à nouveau le village sous les yeux des habitants, dissimulés derrière leurs lucarnes. Il sortit de son coffre-lit, le plus beau des moignons de jambe qu'il eût jamais sculptés. «Voilà ma Clotilde, c'est ta nouvelle jambe. Elle est belle. Elle est en bois. Je l'ai gravée à ton nom. À ma femme, Clotilde. Tu vois Thibault, une jambe de bois ça ne pense pas, ça ne tombe pas, ça ne peut pas tomber malade. Maman n'aura qu'à la sangler, avec des lacets bien serrés. »

Le membre finement dessiné, poli par de longues nuits, semblait presque réel. Les nervures de la branche soigneusement vernies donnaient l'apparence des veines. On eût cru que le sang y coulait, comme une sève revenue. En son haut, une bosse se prenait pour un os de hanche, prêt à s'emboîter. À son autre extrémité, cinq orteils recouverts de nacre n'attendaient plus que de se mouvoir. Jean en était certain. Clotilde allait marcher, comme si de rien n'était.

Quand Jean tendit la jambe de bois à sa femme, ses mains se mirent à trembler. Ses épaules ployèrent sous le poids des larmes, bouillantes, déversées du haut des souvenirs revenant pêle-mêle dans sa tête. En quelques semaines, la gangrène avait fait des ravages dans le membre.

Ne tenant que sur une patte, comme un héron décharné de maigreur, Clotilde le prit dans ses bras, le serra contre son torse plat, sans prononcer le moindre mot. Depuis des mois, peut-être des années, tous les deux ne s'étaient plus étreints. Jean sentit son corps défaillir. Ses jambes si solides refusaient de le tenir debout. Il se laissa glisser sur le sol, s'assit sur la terre battue. Clotilde posa son moignon de membre difforme sur l'épaule de son mari. Celui-ci ligota la jambe de bois en prenant soin de ne pas trop serrer.

« Tu vois Clotilde, ainsi tes conduits pourront mieux acheminer le sang dans ta nouvelle jambe. »

Clotilde ne lui répondit pas. Avec Jean, elle savait y faire. Se comporter comme si de rien n'était, refuser la vérité, était la seule manière de l'aider. Il avait passé des nuitées à pétrir sa jambe de bois. Pour lui elle semblait vivante. À quoi bon le contredire. Sinon à provoquer ses colères incontrôlables.

«Thibault, tu ferais mieux d'ouvrir tes yeux ! Maman va se remettre à marcher. Allez Clotilde, montre-nous comment tu avances. »

D'un coup de rein, Clotilde se mit à esquisser un pas. « Maman apprend à marcher comme les nouveau-nés, comme toi mon Thibault quand tu étais aussi gros qu'un moineau. »

Entre deux vacillements, elle trouva son équilibre d'unijambiste. Maigre comme un roseau, mais traversée par une volonté d'acier, Clotilde fit un pas, toute seule. Jean resta à terre, contemplant les nouveaux pas de son épouse. D'une seconde enjambée, elle se retrouva devant la porte d'entrée, la poussa avec sa main, et sortit. Aussitôt, un attroupement se forma autour d'elle. Chacun y alla de son compliment sur sa jambe, sur son courage pour se déplacer à cloche-pied. Très vite, les questions se mirent à fuser. «Pourquoi restais-tu cachée au fond de ton logis?

-Et le Thibault, ça lui fait quel âge ce mois-ci... ?»

En guise de réponse, elle baissa la tête, sentant venir en elle une irrésistible montée de larmes.

Tout émue de se voir enfin debout, elle n'arriva pas à articuler le moindre mot.

Des sourires fleurirent entre ses lèvres. Des fleurs jaillirent dans ses yeux émerveillés. Tout autour d'elle, la nature reprenait ses teintes. Des rayons de soleil traçaient des aqueducs au-dessus d'Arbusac. Alors les enfants, pris par on ne sait quel pressentiment, coururent vers la fontaine. Même si l'eau n'y coulait pas, chacun voulait dormir devant pour guetter les balbutiements du premier jet. Au fond de son être, Clotilde entendit l'eau de la vie couler à nouveau. Tout redevenait possible. Jean lui fit signe de rentrer, comme on demande aux troupeaux de regagner leur mangeoire.

- Mes amis, il ne faut pas présager de ses forces. Notre fils est encore gagné par la fièvre, il a besoin de ses pansements macérés dans sa salive. »

La nature cloua le bec de Jean, avec une simple goutte d'eau. Descendue par on ne sait quelle volonté, semblant ciselée dans un pétale de rosée, elle lui tomba sur le bout du nez.

C'est à ce moment-là, en ce jour d'été 1033 perdu dans les Cévennes que la pluie se remit à tomber sur Arbusac. Quelques précieuses gouttelettes bénites, que plus personne n'attendait, descendirent du ciel comme par enchantement.

On sortit des jarres, des sceaux, des abreuvoirs, tout ce qui pouvait ressembler à des formes concaves pour recueillir la vigne des prières, comme l'appelait le père Vialat.

Il avait suffi que la Clotilde sorte pour que la pluie lui emboîte le pas. Une fois de plus, les adages valaient leur pesant de vérité : les boiteuses portaient bonheur. Jamais, de mémoire de villageois, on n'avait contemplé si belle pluie. Une à une, les gouttes semblaient glisser dans l'air soyeux. En se posant délicatement sur le sol ridé, on crut voir des gousses pousser, annonçant la récolte d'une vie heureuse retrouvée. Sur le pas des mesures, en lisière de chemin, au bord d'un lit de rivière asséché, chacun tentait de cueillir les précieuses gouttes comme des fruits translucides. Entre deux doigts, on les déposait sur ses papilles pour s'en régaler. Après tant de sécheresse, sentir une perle d'eau éclater, en libérant l'arôme de sa fraîcheur, se révélait comme la plus belle bénédiction que la terre ait pu créer.

Pour tous, cette eau fut un signe. La Clotilde ressortie, tout allait reprendre son cours. Bien sûr, le marché ne serait pas aussi fourni qu'à l'accoutumée. Les tomates demeureraient moins juteuses, les châtaignes automnales donneraient moins de sève, les étalages de viande ne disposeraient que de quelques tripoux rances. Mais peu importait, la vie ferait semblant de reprendre son cours. Et en ces ans, chaque jour gagné valait une nuit de plus.

Profitant de la diversion de la pluie, Jean referma sa porte, empêchant quiconque d'apercevoir son fils.

Dès le vendredi suivant la première goutte de pluie, un marché réapparut sur la place adossée à l'église. Il ne s'agissait pas du traditionnel marché d'Arbusac, réputé dans tous les hameaux, où des civets de lapins présentés sur des lits de châtaignes tenaient la dragée haute aux corbeilles de fleurs, abricots, figues, vrilles fraîches et autres mottes de beurre de brebis.

Avec la disette, les habituels marchands approvisionnant Arbusac avaient pris la fuite, derrière le seigneur, chacun prétextant la fin d'expropriation, le mariage d'un cousin éloigné, le décès annoncé d'une parente vivant au nord du Loiret.

Quelques marchands venus d'on ne sait vraiment où avaient emprunté la côte du village, histoire de tenter leur chance auprès de la grappe d'habitants y vivant encore. En ces temps de sécheresse, la rumeur des premières gouttes d'eau attirait toutes sortes de malandrins. Comme des rapaces avisés, chacun avait sa pratique pour plumer les derniers sous cachés au fond des coffres, ressortis comme par enchantement avec la pluie.

Dès l'aube, quatre charrettes arrivèrent les unes après les autres, tirant derrière elles de précieuses cargaisons bâchées. En moins de deux sabliers, quatre étalages furent dressés face à l'église.

Derrière l'un d'eux, on aperçut un vendeur portant une superbe gueule de sanglier, avec un nez si large qu'on eût cru un museau. La largeur des narines devait permettre d'y passer des draps de coton, soigneusement enroulés. Sous ces fosses, un gosier, immense ; le rebord des lèvres paraissait inhumain. Même les peuples vivant dans les contrées lippues ne devaient pas en posséder de tel. De chaque côté de cette bouche avalante, des bajoues farcies de graisse se plaisaient à pendre. Mais le détail qui frappait les plus en contemplant cette force de la nature se trouvait sur son crâne. À Arbusac, personne n'avait sans doute vu une touffe de cheveux si grasse, semblant presque collée sur le front. Des rigoles de sueur aimaient à passer dessous, à tracer des rivières, jusqu'en bas du cou.

La carcasse de cet homme évoquait une sorte de goret monstrueux.

Sous les chausses, on devinait la membrure de deux jarrets, faisant office de cuissardes charnues.

Sans parler des pieds, qu'itenaient plus de pattes d'animaux, à se demander si un rebouteux n'avait pas tenu à rafistoler l'homme après une blessure de guerre.

De tout temps, il y eut des êtres humains dont l'hérédité génétique se plaisait à rappeler la mémoire animale. Cet homme en était l'illustration parfaite.

La voix était à l'image de la bête. Une gouaille à plumer une brebis, raclant des fonds de tiroirs, jurait à qui voulait l'entendre que ses brins d'herbes folles étaient mangeables. L'homme portant le buste solidement campé sur ses jarrets, plaçait sa voix si fort, que très vite tout le village accourut. Il répéta par dizaines, centaines de fois la même chose :

« Ce ne sont pas des herbes, ce sont des salades mêlées, cultivées dans mon potager de Montpellier. Depuis quatre jours, on raconte que votre village a enfin retrouvé le goût de la vie, alors je suis venu, en me disant que ma fraîcheur ferait des envieux. »

Les nombreux villageois massés devant son étal ne pouvaient s'empêcher de plonger leurs mains dans les tas d'herbes, sans savoir s'ils vivraient encore après les avoirs mastiquées.

Leur apparence luisante ragaillardissait les yeux et les papilles de ceux qui les approchaient. Après tant de sécheresse, d'herbes massacrées, voir de si belles salades mêlées donnait presque envie de pleurer.

« J'ai parcouru toute la contrée pour venir vous apporter à manger, tenez, servez-vous, soyez heureux, pour deux bottes achetées je vous en offre trois. »

Les prix s'en donnaient à cœur joie. Jamais au marché d'Arbusac on n'avait vu de tels montants. Il s'en achetait à la volée. Très vite, le marchand fut débordé. Un jeune garçon, visiblement son fils, faisait la navette entre la charrette et l'étal, pour en ramener des paniers. Une femme faisait promettre au marchand de revenir la semaine prochaine. D'autres lui passaient déjà commande pour la Noël. Désormais, tout le village viendrait le voir en délaissant à jamais les étals habituels.

Sur un autre étalage, on trouvait un amoncellement aux reflets d'argent. Une montagne de poissons.

Évidemment aucun n'était frais, pour la bonne raison que le poisson fumé pouvait se conserver durant des jours et des nuitées.

Derrière cette montagne de truites, rascasses, dorades, apparaissait une vieille dame, burinée, la peau trouée de rides, dont le bec semblait cloué par les années. Les os tressant son corps de brindilles lui donnaient l'apparence des squelettes de corbeaux accrochés aux arbres par la sécheresse. On aurait pu croire qu'un simple souffle de vent suffisait à soulever cette femme. Il n'en était rien.

Au fond d'elle luisait une force de caractère plus solide que le roseau. Dans son regard, on devinait la malice des gens qui savent vendre sans prononcer le moindre mot. La vieille jubilait, sachant que tout le monde viendrait pour manger ses poissons empaillés dans le sel, soigneusement disposés en quinconce pour que les reflets salés donnent l'illusion de leurs tons argentés.

Maligne jusqu'au bout de ses ongles noirs, elle semblait rompue à toutes les ruses des marchés. Quand les gens meurent de faim, mieux vaut attendre que l'eau revienne pour leur vendre du salé, dont le corps est si friand, en s'alignant juste en dessous les prix pratiqués, histoire que tout le monde raconte que par les temps qui courent votre poisson est bon marché.

Un troisième étalage se prenait pour les halles Cham-peaux. Célèbres de Paris jusqu'aux confins des villages cévenoles, ces immenses comptoirs, installés près de la prison du Châtelet, se plaisaient à présenter toutes sortes de drapés, accoutrements pour les danses de Saint-Guy, harnachements pour femmes voulant la poitrine haute, oripeaux multicolores et criards pour troubadours en quête de spectateurs.

Une jeune fille, de petite stature, mais portant la taille bien fine, irradiait de beauté. Pour être franc, disons tout de suite que son atout principal résidait dans le balconnet largement garni que lui avait offert la nature. Dans les yeux des hommes, la petite avait dû tenter des milliers de mains, tremblantes à l'idée de se glisser sous la chemise de lin, un tantinet ajourée.

Son sourire, emprunté aux gens bien élevés, n'avait pas son pareil pour vous proposer la taille exacte à porter, la tenue à laquelle vous n'aviez jamais pensé.

En un clin d'oeil, elle faisait de vous son complice.

Tendre avec les maris, attentive à leurs épouses, espiègle avec les enfants : quelques instants lui suffisaient pour vous faire acheter ce qu'elle avait décidé. Précisons que ses prix étaient aussi bien étudiés.

Elle ne voulait pas profiter de la sécheresse pour vendre plus cher, contrairement à de nombreux confrères. Elle estimait qu'il fallait bien venir en aide aux gens, surtout par ces temps de sécheresse. Ses fines mains exhibaient pêle-mêle chausses, guêtres, guenilles rapiécées par des premières mains de velours, soi-disant jamais encore portées à Paris.

Les femmes du village en vinrent presque aux injures pour se disputer leurs dernières économies en voulant acheter ces vêtements qui s'en iraient droit au fond des greniers, ne pouvant être portés avant l'hiver prochain.

La plupart des pièces présentaient l'avantage et l'inconvénient d'être doublées. Comme le disait la jeune fille, mieux valait prévoir l'automne qui, d'après ce qu'on disait dans la contrée voisine, s'annonçait comme l'un des plus redoutés. En ces saisons tourmentées, prévoir n'avait pas de prix.

Mais ce qui attira le plus sur ce marché impromptu, c'était cet homme, de belle taille, arrivé en dernier, sur une minuscule charrette, tirée par un mulet assorti d'une collerette fleurie. Portant un gilet brodé, l'allure élancée, rien qu'à le regarder, on savait que cet homme savait lire ou écrire. Sa chevelure toute noire, mais soigneusement lissée, contrastait avec la négligence des habitants ayant affronté la sécheresse.

En s'approchant de lui, on devinait sous sa peau, légèrement hâlée, quelques crevasses bourgeonnées. Une sorte d'onguent recouvrait ces traces, attestant que l'homme était venu de contrées qu'il valait mieux éviter. L'homme avait du sang gitan.

Mais à moins d'aller regarder sous la couche de crème, lui fondant le teint, personne ne pouvait l'imaginer.

Dans les villages, on voyait toutes sortes de faciès vissés sur toutes sortes de corps. Les maladies donnaient naissance à des êtres difformes, portant yeux globuleux, moignons de bras plus longs que d'autres, ou se terminant par des lacets à la place des doigts.

Entre les efforts de soi-disant rebouteux vous rectifiant l'arête nasale pour remettre droit un nez tordu par une flèche, les yeux globuleux de cerf semblant donner la vue à un aveugle, il existait toute une gamme d'espèces inhumaines.

En croisant le visage du Gitan, un trait frappait immanquablement les esprits. Un trait, de belle allure, que personne n'avait encore vu sur un homme dans la contrée. Il arborait une fine rayure de poils noirs, juste au-dessus de sa bouche, agrémentée de fossettes. Dès qu'il souriait le ciel semblait s'embraser autour de lui. Une incroyable chaleur humaine se dégageait de son être.

Il attendit que le marché batte son plein pour s'installer bien au centre du carré des étals. Puis il prit tout son temps, alignant son attelage dans l'axe du soleil, sous les regards des badauds intrigués. Il siffla son mulet. Comme par enchantement, la bête alla se placer, toute seule, le long du mur de l'église, attendant patiemment qu'on la rappelle. Au fil des instants, chacun commença à se demander ce que cet homme venait bien faire au marché d'Arbusac.

«Je ne viens rien vendre.»

En montant sur sa carriole, il avait su de sa voix mélodieuse captiver la petite assemblée.

«Je viens simplement vous offrir mes conseils, mon savoir-faire prouvé.»

Sur sa charrette, une bâche attisait les questions. Elle semblait dissimuler une cargaison précieuse, tant l'homme prenait soin de ne pas la heurter.

Avec une délicatesse extrême, ses mains soulevèrent l'étole de tissu. Il n'y avait rien qu'une simple fiole, qu'il présenta à la foule, comme les prêtres tendent leur calice vers les cieux.

« Tout mon savoir tient dans cette bouteille. J'ai conçu ce breuvage pour apaiser la soif par temps de sécheresse. Il suffit d'en boire quelques gouttes pour qu'une sensation de fraîcheur entre dans vos boyaux.

Très vite, les voix des habitants d'Arbusac se mirent à fuser.

- Qui me prouve que tes racontars sont vrais ?
- Oserais-tu la boire, devant nous tous ?
- L'an dernier un rebouteux de ton espèce a fait vomir tout le village pendant deux nuitées, avec son prétendu breuvage pour désengorger les tripoux !

Au milieu des questions lancées à toute volée, l'homme resta de marbre.

- Il y a dans cette fiole une préparation faite avec des variétés de menthe rapportées des pays où vivent les peuples sarrasins. C'est dans ces contrées, où poussent des fruits de forme ronde comme des balles, gorgés d'eau sucrée, aux teintes rappelant les rayons du soleil en fin de journée, que l'on trouve ces plants précieux. Aucun n'existe dans nos contrées...

- Et comment t'en es-tu procuré... ?

- En me rendant moi-même en terre sarrasine, par deux fois, sur des chalands de marchandises, j'ai pu voir comment faisaient les grands mages de ces contrées pour soigner les habitants de la sécheresse. Car celle que l'on connaît ici n'est rien comparée aux rayons du soleil de là-bas. Chez eux, la terre a si soif qu'elle donne naissance à des fleurs aux piques acérées. Des fleurs aux tiges remplies d'eau fraîche, pour mieux donner l'envie de boire. Une fois que vos doigts les touchent, les épines se plantent dans votre peau, à jamais. Vous devez accepter de vivre avec, de ressembler à la plante. »

«... Celle-ci se révèle très simple. Il suffit de prélever sur chaque pousse de menthe poivrée le suc dit de floraison, de moudre les tiges de ces plantes, d'en extraire à leur tour une poudre que l'on laissera fermenter sous la pleine lune...»

Tout en dévoilant sa recette, l'homme mimait. Ses mains fines et burinées traçaient des champs de menthe à perte de vue. On avait déjà vu des campagnes immenses toutes vêtues de lavande, des massifs entiers embaumés de thym, des plaines ondulantes au vent d'ouest ivres de romarin, et encore tant de choses merveilleuses qu'un livre entier ne saurait conter tant la nature se plaît à combler les hommes, quand Dieu exauce la pluie. Mais à regarder cet homme à l'élégance raffinée, chacun restait médusé.

Selon ses mains, il existait bien des champs entiers de menthe, plantés au beau milieu d'un désert de sable. Rien qu'en les pressant délicatement entre le pouce et l'index, les feuilles vous offraient un jus dont les vertus vous revigoraient l'envie de vivre.

À travers le fil de son récit, on apprit que cet homme se nommait Ignace. Une autorité naturelle, rassurante, se dégageait de lui. Son allure distinguée en disait long sur son érudition, formée à la faculté de Paris, dans la classe même de Robert de Sorbon, qu'il assurait avoir encore côtoyé l'an dernier.

Ignace avait failli s'engager dans les ordres, tant son désir de sauver les plus malheureux lui coûtait. Il parcourait les villages touchés par la sécheresse pour soulager ses prochains. Se disant très croyant, il pensait ainsi apporter paix à son âme lors de son voyage au paradis.

«Qui de vous tous a le plus souffert de la sécheresse? Jean leva la main, avant celle des autres.

- Ma femme a attrapé le mal des ardents, sa jambe dévorée par la gangrène est tombée. Et puis notre fils Thibault, âgé seulement de huit ans, se plaint de maux dus à la soif, au point de vouloir se fracasser la tête contre la fontaine. Si tes dires sont vrais, je veux bien être le premier à essayer, à me dévouer pour Arbusac.

Tous applaudirent Jean à tout rompre. Avoir un fils malade, une femme malade, et faire passer les autres avant soi-même était le signe d'un grand croyant.

Ignace descendit de sa charrette, versa quelques gouttes de sa fiole dans un godet, qu'il reboucha à l'aide d'un bouchon de liège. Chacun de ses gestes semblait compté, porté par une incroyable volonté d'aider autrui. Ses déplacements, sa voix évoquaient les grandes cérémonies sacrées dans les cathédrales, où les évêques se savent regardés au plus profond de leur dévotion.

- Tiens, je te l'offre, va lui donner, et reviens me voir dans la foulée. Les effets auront déjà commencé.

Jean partit vers chez lui, le pas haletant. Pendant ce temps, Ignace dut répondre à des dizaines de questions lancées à toute volée.

- Tes peuples venus de Sarrasie, comment font-ils pour vivre si le soleil se fracasse contre leurs nuques ?

- On dit qu'ils boivent le sang de leurs femmes, est-ce vrai?

- Il y a à ce qu'on dit des étendues de craie qui n'en finissent jamais, des craies si petites qu'on dirait des grains. As-tu vu de tes yeux ces plaines qui finissent au-delà de l'horizon?

Ignace ne cherchait jamais à couper la parole. Il attendait patiemment que la marée des questions ralentisse son rythme, pour trouver le sien. Puis se lançait entre deux giclées.

- Mes amis, ces pays sont plus incroyables que tout ce qu'on vous en a dit...

Ce jour-là, les histoires d'Ignace furent interrompues par un cri venant de l'orée du village. Jean arriva, trempé de sueur, hurlant sa joie.

- Mon fils est guéri, mon fils est guéri ! »

Tous les habitants regroupés sur la place de l'église n'en revenaient pas. Thibault, que l'on n'avait pas revu depuis de longues semaines, Thibault l'épouvantail à moineaux portant le cheveu dru couleur de blé beauceron allait donc réapparaître.

« Mon Thibault, en a bu, il va déjà mieux. Pour la première fois depuis des semaines, il s'est levé de notre coffre-lit. »

« Les feuilles de menthe venues des contrées sarrasines portent des vertus qui, une fois mélangées à leurs tiges, moulues et fermentées, elles libèrent une sorte de jus agissant au plus profond du palais. Car ne l'oublions pas, la soif vient toujours par le palais.

Mais plus personne ne l'écoutait, toutes les questions rusaient autour de Jean.

- Et ton Thibault, on va le voir alors ?

- On va avec toi, pour le chercher?

- Il a la force de venir jusqu'ici?

- On disait qu'il était mort, dépecé par des vautours, ou des loups...

- Ignace venez avec nous, allons dans la mesure du Jean.

Jean monta d'un bond sur la charrette au côté d'Ignace. À son tour, il apostropha la petite foule.

- Mes amis, Thibault s'est levé, mais il est encore fragile. »

Tout en contant, Jean imita la démarche de son fils, feignant de tomber de la charrette.

«Il tient à peine sur ses deux jambes ; à son âge, il ressemble déjà aux vieux corbeaux desséchés marchant dans les rues du village... »

Un malaise, plombé comme un nuage, tomba brusquement sur la place. En quelques mots, Jean venait de glisser sur le fil de son don. Allant trop loin, s'étant laissée entraîner sur la gaudriole, sa finesse d'esprit se mit à vaciller devant les villageois gênés. Un conteur pouvait jouir d'un langage fleuri, se gausser d'un négociant, mais se moquer de son enfant souffrant relevait de la même infamie que ridiculiser un seigneur.

Sentant que la situation lui échappait, Jean se reprit d'un regard, scrutant quelques trognes bien rougeaudes, bien décidé à les entraîner dans ses pirouettes. En vain. Le fil de son esprit se mit à vaciller, poussé par une brusque rafale de ridicule. Paniqué, il tenta d'agiter ses grands bras, de plus en plus vite. Son envol partit du haut de la charrette, et se retrouva le cul par terre au milieu des spectateurs.

«Et faut dire que le Thibault n'est pas très doué pour voler ! »

En tombant au beau milieu de la place, Jean perdit son sang-froid. Son poing rageur s'enfonça dans le sol sableux. Les traits de son visage racontèrent la tristesse du conteur n'arrivant plus à jongler avec ses mots d'esprit. Devant lui, la foule s'ouvrit, formant un cercle. Au centre, point de feu, mais un silence glacé. Il avait eu beau se déchaîner, se jouer d'une charrette, en vain. Agacée, la foule réclama d'aller voir son fils, sur un ton n'acceptant plus les gaudrioles. Le regard baissé comme un chien errant, Jean prit le chemin de sa mesure.

Les villageois le suivirent, formant un cortège derrière lui et Ignace. Le rebouteux fascinait les habitants. Avec l'aisance des êtres emplis de grâce, il prétendit avoir parcouru une partie de la route des Indes, aperçu la mer, racontant avec détails la force des océans capables, selon lui, d'agir comme la lune, sur les règles des femmes et leur don de procréation.

Il n'avait qu'à lever les bras pour saluer une vieille à sa lucarne, pour que l'horizon lui trace une ligne. Sa voix chantante peignait des champs de fleurs multicolores s'élevant vers les cieux, des poissons volants aux côtés des cigales, des branches de thym tressant des tapis de parfums délicats, sur lesquels plus personne n'osait marcher.

À ses côtés, blessé comme un taureau, Jean ruminait son humiliation, à en vomir. Il se sentit basculer dans le précipice de la tristesse. Ce Gitan arrivé sur sa charrette brinquebalante venait lui voler le respect, comme le chef d'une bande organisée. Derrière ses yeux, la rancune alluma des braises, que seule la vengeance pourrait éteindre.

Il glissa quelques murmures à l'oreille d'Ignace, lui demandant d'entrer chez lui pour sauver sa Clotilde. Tous les deux ne pouvaient plus avoir d'enfants. Entre eux le manque avait creusé un abcès. Le puits béant s'était écarté jour après nuit, laissant place à un océan, infranchissable.

Pendant ce temps, les marchands remballèrent leur restant de poisson en croûte, salades mêlées, et autres accoutrements vestimentaires. Tous redescendirent le chemin escarpé d'Arbusac, et disparurent entre deux vallées.

"Mes amis, je ne peux vous laisser entrer, Thibault vient de vomir une bile laiteuse dont l'odeur empeste si fort, qu'elle risque de se répandre dans tout le village, si je laisse ma porte ouverte. » Un grand «ah» de déception accueillit Jean, devant sa porte. À voir sa mine, personne n'osa entrer. «Mes amis, je ne pense pas qu'il s'agisse du breuvage mentholé. Ignace, pourriez vous entrer, accepteriez vous de soigner mon enfant ?»

Aussitôt, Ignace entra dans la maison. Il ne vit rien. La lucarne fermée, peu de lumière passait sous la porte. Jean alluma une bougie, la posa sur la table, tenue par des pieds de vigne. Recroquevillée sur elle-même comme une chouette hirsute, tordue de douleur, la Clotilde lapait avec sa bouche une sorte de breuvage au fond de son assiette creusée dans la table.

«Merci Clotilde, d'avoir toi-même épongé les vomissures de notre fils. »

La femme ne prononça pas le moindre mot. Dans la fragile lueur, Ignace aperçut son regard halluciné.

Les pupilles comme dilatées, la peau d'une pâleur marbrée donnaient à son être l'apparence des cadavres.

Jean fit signe de s'asseoir à Ignace. Aucune odeur ne s'échappait du sol en terre battue.

« Elle a même tout badigeonné avec de l'huile sauvage, pour que les effluves putrides soient digérés dans l'éponge. Vous voyez Ignace, ma femme a la grâce des fleurs à collerette. »

Clotilde, plongée dans un mutisme absolu, continua de laper son auge comme les animaux.

Pendant ce temps, Ignace prit place, sans rien dire. Jean lui expliqua qu'après avoir voulu enfanter maintes fois, avec ou sans pleine lune, aucun enfant n'était descendu du ciel.

« Thibault, tu peux sortir du grenier? Viens voir papa, il y a un rebouteux qui va te guérir. »

Devant Ignace, Jean commença à se sentir gêné. Son fils refusait de répondre. Visiblement l'enfant ne voulait rien savoir.

« Si tu ne descends pas de ton maudit grenier, je vais monter te chercher ! »

Le timbre de Jean changea comme l'éclair. Ignace y entendit le souffle des colères puissantes, imprévisibles, comme les tempêtes cévenoles prenant leur source dans la mer azurée.

Il suffisait qu'un vent se mette à gonfler leurs voiles pour qu'elles se soulèvent d'un bond, et viennent empaler leurs gueules moutonnées, bavant d'écume, sur les crêtes dentelées des massifs, ravageant tout sur leur passage.

Ignace se ressaisit. Après tout, on pouvait aussi comprendre qu'un homme supportant une femme rongée par la gangrène, le fardeau d'un fils gravement malade avait le droit de laisser aller ses humeurs.

« Alors, votre breuvage pour procréer... où est-il... »

La voix de Jean réveilla Ignace de ses interrogations. N'osant prononcer un seul mot, il plongea ses yeux dans le regard de Jean. Il crut y déceler le mensonge.

« Clotilde, réveille-toi au lieu de laper ta soupe comme les gorets ! Le rebouteux va nous aider à mettre bas ! »

Jean avait beau user de son regard clair, sa voix pouvait tant qu'elle voulait jouer sur des tons rassurants, Ignace sentit un frisson lui parcourir l'échine. Le frémissement glacé lui remonta jusqu'à la nuque. Un malaise lui gagna les jarrets. Il se sentit défaillir. Sous ses pieds, les rides de la terre battue semblaient former des vagues ondulantes. Pour toute réponse, il tendit sa précieuse fiole.

Jean feignit de ne rien comprendre, prenant Clotilde à témoin. Plongée dans sa soupe, la femme ne trahit pas l'ombre d'une réponse.

«Mais je croyais que votre fiole agissait uniquement pour la soif? »

Ignace avait croisé des milliers de visages sur tous ces marchés, jamais un tel être ne lui était apparu. Autour des yeux, ses traits creusés comme des fossés au pied des massifs paraissaient remplis d'huile bouillante. Plus Jean parlait de son timbre doux, plus Ignace frissonnait.

«Ignace, mon bon Ignace, je ne vous ai pas fait venir jusqu'à chez moi pour m'entendre conter des sornettes !

Ignace lui répondit d'une voix blanche.

- Tous les maux viennent des flux asséchés... c'est très simple... »

Ignace se lança dans le dédale d'un exposé sur les rythmes sanguins chez les femmes, liés à la lune, aux saisons, aux mouvements des marées, aux inflexions des vents contraires tourbillonnant dans les Cévennes.

Jean esquissa un sourire pervers. Le rebouteux parlait comme un conteur, noyant ses poissons, attirant l'attention pour mieux la détourner, compliquant à outrance les choses les plus simples, feignant d'avancer dans sa logique tout en retournant au point de départ.

Pour la première fois de sa vie, il eut l'envie de tuer un homme.

En quittant la mesure de Jean, Ignace vit un petit attroupement. Chacun lui demanda comment allait le pauvre Thibault. Tout naturellement, Ignace accepta de se laisser aller à quelques confessions.

«Pour dire vrai, il est mal en point. Son haleine putride est immonde. Sa peau rappelle celle des serpents. Froide, humide, rance au toucher. Mais en buvant mes breuvages et avec vos prières, il se peut que Dieu entende sa volonté. L'enfant veut vivre parmi vous tous. Il m'a dit se sentir heureux à Arbusac. »

"Madame Goguenard, je ne peux rien pour votre fille, soigner les visions ne relève pas de ma compétence, seule notre sainte Église est en droit de ramener les brebis vers son Dieu... Comprenez-moi, si j'enfreignais ces règles on me...

- Moi je vous ai fait venir ici, pour que ma fille soit sauvée. Je ne vous laisserai pas repartir, tant que... !

»

La veuve Goguenard pouvait bien lui couper la parole tant qu'elle voulait, Ignace était épuisé. Depuis sa visite chez les Falgueras, tout le village le réclamait.

L'homme avait dû se rendre dans la plupart des maisonnées. Chacun se sentait soudainement malade. On lui demandait des potions pour toutes choses, des plus farfelues aux plus indigestes.

Un homme prétendait vomir du pus argenté à chaque fin de pleine lune, un peu comme si l'astre écoulait sa teinte en son être.

Une femme, assurait que ses pieds s'étaient mis à pousser en biais, après la première goutte de pluie revenue.

Un couple de génisses avait soi-disant enfanté une ânesse.

Une vieille femme était prête à offrir son logis pour goûter l'élixir de jeunesse, dont se servaient toutes les femmes de Paris.

Sur le pas de la porte des Goguenard, Ignace ne savait plus comment se débarrasser de la veuve. Plus elle pérorait, plus ses cheveux se dressaient droit, hérissés par le flux de ses diatribes convulsives.

« Mais enfin Ignace, quand une fille de huit ans jure avoir vu un monstre avec des crocs... ! »

Ignace ne l'écoutait plus, fasciné par sa chevelure formant sur son crâne une crête de poule. Il ne put s'empêcher de penser aux étrangetés que se plaisait à créer la nature. Certains humains avaient le don de retrouver leur ancestrale animalité, sans le savoir.

«... Moi-même, sa mère, j'ai juré sous le secret de la confession avoir entendu les pas de la bête dans mon grenier... »

Avec la fatigue, le visage d'Ignace se creusait peu à peu, laissant en jachère les crevasses sous sa couche d'onguent. L'homme savait qu'il valait mieux ne pas s'éterniser. Même si avec la tombée du jour les regards distinguaient moins aisément les méandres de sa peau basanée, la crème finirait par se dissiper. «Il doit bien y avoir un remède pour éviter que de tels troubles ne se reproduisent !

- Qui peut dire qu'il s'agit de troubles?»

La discussion aurait pu durer encore pendant de longs sabliers, mais elle fut brusquement interrompue. La petite Marie descendit l'échelle menant à son grenier. Au premier regard, Ignace fut pris d'un vertige. Tout autour de l'enfant, il vit une sorte de halo lumineux.

Dans la mythologie gitane on enseignait que certains êtres étaient pétris dans la glaise d'une claire lumière. Une sorte de clarté les auréolait, formant une traînée de grâce sur leur passage.

Des milliers de cristaux d'étoile, d'infimes particules solaires traçaient les contours d'une aura les enveloppant. On les disait doués de pouvoirs liés au monde des esprits.

Le rêve, la vision, la prémonition se révélaient chez ces créatures dans une évidence rare. Point de simagrées de transes propres aux diseuses de bon profit, ni même encore d'état second dû à l'absorption de breuvages hallucinatoires.

Chez ces êtres, le don était aussi pur que la lumière les nimbant. Éveillé ou endormi, leur ressenti s'ouvrait à n'importe quel moment de la journée ou de la nuit. À cet instant, l'être recevait comme une sorte d'appel. La fulgurance d'un message, d'une pensée, d'une image lui traversait l'esprit.

En prenant l'habitude d'apprivoiser ces instants se manifestant dès l'enfance, il pouvait ainsi rester de longs sabliers dans une sorte d'état paradoxal. Accédant aux champs magnétiques invisibles, aux énergies sacrées, aux milliards d'émanations de consciences naviguant autour des vivants, l'être se sentait relié au cosmos, comme le représentaient certains tympans christiques.

Vu de l'extérieur par des consciences ne connaissant pas le phénomène, l'homme ou la femme apparaissait en proie à une banale rêverie. La tradition orale gitane, colportée au hasard des routes, jetée aux quatre vents comme des graines de connaissances secrètes, se gardait bien de divulguer ce savoir.

Pour les consciences fermées aux réalités dépassant leurs simples sens physiques, ce constat s'avérait être une manigance, à mettre sur le compte des Gitans. Les autorités cléricales veillant sur la santé morale de leurs paroissiens craignaient particulièrement la propagation de ces idées héritées du paganisme.

Ignace en avait eu vent, mais le constater de visu se révélait une tout autre expérience. Pour lui, aucun doute n'était permis. La petite Marie Goguenard, descendue tout droit de son échelle, possédait ce don. Aussitôt, la petite le fixa droit dans les yeux. Il sentit chavirer la terre ridée sous ses pieds. Pour ne pas effrayer la mère, il se pinça la lèvre inférieure. « Marie, dis-lui toi à l'Ignace ce qui t'est arrivé... ! »

La vieille pouvait pérorer tant qu'elle le voulait, le Gitan retenait entre ses doigts les grains du temps écoulé dans une contemplation fulgurante. Il ne l'écoutait pas.

De sa vie, jamais un regard ne lui avait confié une telle limpidité. Sa profondeur abyssale ne pouvait que receler des secrets que cette enfant tentait de communiquer, en vain. Une voix blanche sortit de ses entrailles :

« Marie, je suis là pour toi, tes instants seront les miens, prend bien tout ton temps car si jamais...

La mère s'interposa aussitôt :

- ... Mais je vous croyais pressé d'être en chemin pour un prochain hameau... »

D'un revers de la main, il l'écarta, prit la fillette par le cou, en direction de l'échelle. Aussitôt ses pas et ceux de Marie montèrent les barreaux de liège. À mi-parcours, il se retourna et d'un regard furtif fit comprendre à la veuve de le laisser seule pour soigner les prétendus troubles de l'enfant.

Marie s'assit sur le rebord de son coffre-lit. Un drapé tressé dans une épaisse couche de molleton le recouvrait, servant de couche à la petite.

Les stries du bois ciré indiquaient que l'enfant prenait grand soin de son unique meuble, trônant comme un soleil dans la pièce grande comme une écurie à mulet. Des lambris de paille jonchaient la terre battue.

Elle sortit un chandelier du coffre, frotta deux pierres, alluma une faible lueur, qui se mit à danser en feux follets sur les murs de torchis.

Ignace prit place sur le sol, aux pieds de l'enfant. Il avait beau croiser ses jambes en tailleur, relever une à une les larges manches de sa chemise en lin, son assise seigneuriale vacillait.

Marie le fixa droit dans les yeux, semblant apercevoir l'horizon de sa conscience, les tréfonds de son esprit.

« Il est entré par là. Un frisson traversa son échine. »

Avant même de lui avoir posé la moindre question, l'enfant répondait déjà, comme sachant ce que le Gitan voulait.

Instinctivement sa voix blanche lui répondit:

Tu veux dire par la lucarne... ?

Plus l'enfant l'impressionnait, plus il se sentait benêt. Pour se donner une contenance, il décida de mener un interrogatoire serré, comme les autorités cléricales en instruisaient à foison, coupant et recoupant les dires, jusqu'à plus soif.

Le voyant empêtré dans sa maladresse, Marie éclata de rire. Le chant d'une cigale s'envola de sa gorge.

- Oui,... la lucarne, là, juste en face de ma couche, pardi ! »

Ignace détendit son dos, allongea ses pieds, mais très vite il se redressa. En un instant, le regard de Marie venait de changer. Ses yeux semblaient s'être dilatés, envoyant une étrange luisance dans toute la pièce.

L'enfant détourna son regard. Ignace se sentit abandonné. Marie ne le fixait plus. Elle se mit à parler toute seule d'une voix grave. Le timbre inhabituel pour une enfant de son âge résonna entre les quatre murs de chaux.

« Je ne dormais pas. Mes mains sur mes yeux, je vis les étoiles passer en chemin... »

- Tu veux dire que tu découvris des étoiles sous tes paupières ?

- Oui. c'est bien ça. »

Ignace comprit le phénomène auquel il assistait. Marie venait de plonger dans une sorte de somnambulisme, les yeux grands ouverts.

Ces états correspondaient en tout point aux récits gitans racontés lors des veillées. Fasciné depuis l'enfance par ces histoires, Ignace avait passé des nuits entières à les écouter autour du feu. Mais là, devant lui, dans un grenier niché au fond d'un village cévenol, la légende prenait toute sa réalité.

On lui avait appris à ne jamais réveiller un somnambule. Si on voulait percer l'entendement de ces créatures, mieux valait les aider à parler, en accompagnant le chemin de leurs pensées, par de simples questions posées ici ou là, tout en revenant au sujet, sur la pointe des pieds.

Et ce soir-là, Ignace sentit que Marie cachait des faits à tout le village. Le secret du monstre terrorisant Arbusac se dissimulait entre les mots de l'enfant.

«As-tu déjà essayé de compter les étoiles sous tes paupières... ?

- Il y en a trop et je ne sais pas compter. Les gens ne prennent jamais le temps de les regarder. Moi j'aime voir lentement les choses et les êtres. Le monstre, s'il vous intéresse... Je pourrais vous le conter pendant des sabliers. »

Ignace resta stupéfait. En un éclair, Marie avait fait bifurquer sa pensée, des étoiles à la bête. Le Gitan sentit que l'enfant lisait dans sa conscience. Elle savait où l'homme voulait en venir. Elle y alla, tête légèrement baissée. Ses yeux écarquillés semblaient illuminer le sol strié, tant ses pupilles luisaient.

«Il ne ressemble ni à un animal, ni à un homme.

- Est-ce un esprit... ?

- Non. C'est juste une peau vivante, couverte de poils tantôt longs, tantôt courts.

- Cette peau vivante a-t-elle une gueule... ?

- Oui, de très grande taille, estropiant presque la moitié de son visage.

A chaque phrase, le timbre de Marie semblait descendre ton par ton, jusqu'à tomber dans les ténèbres d'un râle.

- Quand il ouvre sa gueule, on voit ses crocs, pointus comme des poignards pour trancher le cochon. »

Ignace n'osait plus remuer le moindre de ses cils. Entre les vacillements du chandelier, il tenta d'apercevoir le visage de Marie. En vain.

Elle parlait, seule au monde, profondément absente, sans lui adresser le moindre regard.

Plus aucun bruit ne montait du rez-de-chaussée. La mère s'était tue, recroquevillée au rez-de-chaussée, affalée sur son coffre. De toute façon, elle n'aurait rien pu entendre.

Le râle s'était fait murmure, presque inaudible. On crut percevoir le souffle d'un ruisseau, tant le filet de voix semblait infime.

«As-tu eu peur en le voyant... ?

- Pourquoi aurais-je dû avoir peur... je l'avais déjà vu.

- Dans tes rêves... ? »

Ignace se hasarda à poser la question de trop, mais il sentait qu'au bout de cette nuit, il découvrirait le mystère des Cévennes. Il se heurta au mur d'un silence impénétrable.

Pour la première fois, Marie cherchait ses mots. Elle ne paraissait plus sûre d'elle. L'avait-il sortie de son sommeil éveillé ? De longs instants se suspendirent dans le sablier du temps.

Marie fixa à nouveau Ignace. Ses yeux avaient retrouvé leur luisance habituelle. L'enfant semblait revenue du pays des songes. Un timbre clair s'élança de tout son être :

«Quand ses gémissements sonnèrent dans toute la vallée, j'ai su qu'il viendrait ici. Avec ce que je sais de lui, ce ne pouvait être qu'ainsi. »

Puis Marie se tut. L'élan de sa voix se brisa comme un vol de mouette au-dessus de la mer azurée. Un silence pesant envahit le grenier. Ignace comprit que leur conversation venait de s'achever. Elle lui avait tout dit. Ou plutôt ce qui la dépassait avait terminé de se faire entendre. Sa volonté était ainsi faite.

L'enfant et le Gitan se levèrent ensemble. Lui se dirigea vers l'échelle menant au rez-de-chaussée. D'un trait, elle souffla les chandeliers. Les lueurs s'évanouirent comme des esprits.

En redescendant, Ignace découvrit la veuve ronflant dans un sommeil à couper au couteau. Il sortit de la maisonnée sur la pointe des pieds, et se glissa dans l'un des plis de la nuit, pour ne pas être aperçu.

Il eut envie de serrer la petite Marie tout contre lui. Sans pouvoir totalement chasser de son esprit le doute d'avoir simplement assisté au délire d'une enfant.

En cette année 1033 se colportaient toutes sortes de légendes sur le monde et le dédale de sa raison.

De nombreux pèlerins ou moines détenant des pratiques chrétiennes primitives se disaient capables de modifier leur conscience. Cet état, fruit de longs entraînements initiatiques, ne s'obtenait qu'après un jeûne répété sur plusieurs jours, précédant la pleine lune, sur des lieux-dits sacrés.

Recueilli au sommet d'une montagne, au fin fond d'une vallée, dans la crypte d'une chartreuse, le corps finissait par sécréter une substance gagnant une à une les veines du croyant.

Jeûne, neuvaines, silence absolu, encens hallucinogènes, tisanes aux compositions sacrées augmentaient la clarté d'esprit, au point d'accéder à une transsubstantiation de celui-ci.

Ressentir de son vivant l'état perdurant après la mort demeurerait chose initiatique, mais était attesté par de nombreux cas. On disait que les êtres sachant ouvrir leur esprit au-delà des facultés officiellement répertoriées rayonnaient d'une claire lumière, d'un calme éblouissant, au point qu'ils devenaient des saints.

À ces états, dûment vérifiés, se mêlaient des forfanteries vouées à l'enrichissement de quelques malandrins rusés. Un homme se faisant appeler «le maître de Hongrie», prétendait être le fils du Christ. Sévissant au sud de la Loire, le malingre réussi à enrôler nombre d'adeptes.

Par dizaines, les sectes fleurirent comme des mauvaises herbes. Les Cévennes, comme bon nombre de contrées, en étaient infestées. Chacun y allait de sa petite expérience, voulant approcher le mystère divin, la dimension dépassant l'homme dans sa splendeur enfouie. Des kyrielles de femmes soi-disant guérisseuses pratiquaient des exorcismes en cachette des autorités cléricales.

En marchant dans les rues d'Arbusac plongées dans la nuit épaisse, trouées par le chant des cigales, Ignace se sentit basculer dans les affres d'une perplexité absolue. Un combat s'engagea entre sa voix intérieure et sa raison d'homme.

Marie voulait-elle attirer le regard des autres, usait-elle de ruses et maléfices ou alors certains enfants avaient-ils le don d'entrer en communion avec les esprits... ? Avait-elle l'imagination fertile, au point d'inventer en chair et en os une bête monstrueuse, effrayant toute une région... ?

Au bout de ses pas, Ignace allait avoir la réponse.

Un frisson traversa tout le village. Ignace entendit un souffle d'une respiration rauque, juste derrière lui. Aussitôt, il se retourna, ne vit rien. Ses yeux s'enfoncèrent entre les plis de la nuit. Pas la moindre âme ne vivait autour de lui.

Mais en lui, point de doute, une voix était venue susurrer à son oreille. Que disait-elle... ?

Rien. Point de mot, ni de palabres reconnaissables, juste un filet de son, rauque, murmuré dans l'échiné de sa peur.

Le temps d'un minuscule grain de sablier, il se sentit gagné par une malformation de sa raison. Était-ce un esprit... ? Un fluide maléfique... ? La région était-elle hantée... ?

Pour toute réponse, un second souffle traversa le village. Celui-ci, encore plus rauque que le précédent, enfla comme une plainte, résonnant aux portes des masures alignées dans la grande rue, traversant de part en part Arbusac.

Derrière les lucarnes, des lueurs de bougies s'allumèrent.

Les flammèches se mirent à vaciller au bout des chandeliers tremblant sur eux-mêmes. Par la chaleur, chacun dormait les volets ouverts, offrant sa nuit aux étoiles.

À l'intérieur des masures, Ignace aperçut l'affolement général de villageois n'osant faire le moindre bruit. Leurs silhouettes dessinées en ombres chinoises racontaient les affres d'une peur collective. De grands bras traçaient des formes géantes.

Selon eux, le monstre ne pouvait être que de forte taille, au point que sa gueule soit plus haute que les massifs édentés. D'autres moulinets de mains s'agitaient dans tous les sens, contant des crocs béants, des pattes puissantes, armées de griffes retréactiles, pouvant se déplier dans la grande rue du village.

Un troisième souffle gémit dans tout le village. Plus puissant que les deux précédents, il enfla dans la grande rue, ne comportant qu'une vingtaine de masures. On eût cru que les murs rongés d'échardes en tremblaient de peur.

En y prêtant attention, Ignace comprit que ce murmure effrayant provenait du massif trônant face à l'église, elle-même située à l'orée d'Arbusac, jouxtant la mesure de Jean.

On eût dit la respiration d'une créature géante, tant son souffle résonna dans tout le village. Sur les foires, dans les exhibitions d'ours et autres animaux rapportés des contrées lippues, Ignace avait pu voir toutes sortes de bêtes inhumaines, à poil, à cou immense, à crocs édentés, mais à sa connaissance, aucune ne pouvait respirer de la sorte.

Il n'existait aucun être capable de souffler dans la veine centrale d'un village, aussi petit soit-il. À moins qu'une forme de folie ne sache se propager dans la conscience des hommes.

Le dimanche suivant, le père Vialat appela ses fidèles à se réunir, sous le toit du Seigneur. Il était grand temps d'éradiquer la funeste rumeur. Non, il n'y avait pas de monstre à Arbusac. Les sornettes de la petite Goguenard relevaient de pures turpitudes. Par temps de disette, certaines contrées désertées finissaient par s'administrer toutes seules. Dès les premiers signes de récession, les seigneurs décampaient des villages. On s'en remettait au prêtre, resté seul, capitaine des navires en pleine désolation.

Avec les années, le jeune moine d'Arbusac était devenu affable. Moins il parlait, plus on le respectait. Pour cet homme d'Église, seul le silence pouvait rassurer les êtres effrayés. Campée en haut de sa chaire, sa taille semblait s'élancer vers les cieux. Chez lui, point de gestes grandiloquents.

La force de ses mots acérés valait toutes les joutes de tournoi. Avec l'expérience, ses envolées avaient appris l'art de viser au plus juste, comme les arbalètes royales. Ses regards vous tranchaient comme une dague.

Sa pensée, rapide comme l'éclair, entrait sous votre peau d'homme, et s'aventurait dans les profondeurs de votre âme, pour ne plus en ressortir. Convaincre était son glaive.

Son menton offert aux quatre vents, son crâne luisant, ses yeux creusés au fond des orbites renforçaient l'austérité naturelle de ce personnage charismatique, dominant le village d'une tête tournée vers le divin.

«L'esprit des hommes est comme une rivière, chacun peut en changer le cours. Les maladies de sa raison proviennent de mauvaises pierres, posées en des lieux modifiant le cours de son eau...»

Ce matin-là, la stature du père Vialat vacillait en haut de sa chaire. Il avait beau relever ses manches, elles lui paraissaient trop larges. Il voulait frotter ses lèvres sèches. La salive ne venait plus. La plume de son inspiration retombait avant même de s'envoler.

«... Oui, mes frères, nous pouvons en conclure que la peur n'est qu'une maladie de l'esprit.»

La limpidité de son raisonnement se hasardait dans des voies tortueuses, au risque de lui faire dévaler les pentes de l'ineptie.

«... Il appartient à chacun de vous de la combattre. Aucune bête féroce ne pourra effrayer nos âmes pieuses... »

«Se sauver sous la terre n'est pas le chemin du Seigneur... »

Sa voix avait beau tonitruer dans le silence, en vain. Pour la première fois, il se sentit abandonné par ses paroissiens. Bien sûr chacun le regardait, feignant la plus grande attention, mêlée de respect, mais dans le silence, il entendit que personne ne l'écoutait.

Ses effets de manches se relevèrent de colère. Son verbe s'élança une dernière fois, sous la voûte.

«Mes frères, je vous exhorte au réveil de votre conscience ! »

L'envolée retomba dans un cri mou. Alors l'homme d'Église alla puiser au plus profond de son âme, pour tenter d'en faire jaillir la source de sa croyance en Dieu:

«Mes frères, voici la vérité sur votre prétendu monstre. Il n'existe sur la terre aucune créature animale douée d'une âme, donc elle ne peut être douée d'une quelconque faculté de raisonnement. Je ne dis pas que des bêtes ou toutes sortes d'animaux gémissants, ronflants ne vivent pas dans nos massifs, mais j'affirme devant Dieu que leur incapacité à penser est notre salut ! »

À cet instant, il sentit le bois se dérober sous ses pieds. Sa stature se mit à vaciller, au sommet de sa chaire. Un dégoût rance lui remonta des entrailles. Pour la première fois de sa vie, il venait de mentir sciemment à ses paroissiens.

À deux reprises, le monstre avait réussi à s'enfuir. La première fois s'était déroulée dans la forêt de châtaigniers bordant le village. Les hommes avaient creusé une fosse recouverte de feuillages. On l'avait attendu des nuits entières. En vain.

La nuit du lendemain, la bête était venue recouvrir la fosse de branchages. La seconde fois devait être imparable. Une nuit de pleine lune, une femme et son enfant avaient accepté de servir d'appâts dans leur mesure.

Suspendu au-dessus de la porte d'entrée, un filet menaçait de s'abattre sur le monstre. Un filet avec des mailles crantées, dont les pointes feraient immédiatement saigner sa chair. La bête ne vint jamais.

Le père Vialat ne pouvait ignorer cette incroyable vérité. Contrairement à tous les animaux vivant sur la terre, le monstre était doué d'une intelligence propre aux humains les plus éclairés. Il lisait dans les pensées des hommes, s'introduisait dans les arcanes de leurs ruses, pouvant déjouer leurs pièges les uns après les autres. Nous étions en présence d'un cas dépassant les légendes les plus inimaginables.

Même si je ne partage plus les idées du père Vialat, je le sens dire vrai sur le monstre. Vous pouvez avoir toute confiance en son âme. Il m'a élevé de ses mains. »

Haranguant la petite foule des paroissiens, semblant retrouver toute la vigueur de son don, Jean créa la surprise à la sortie de la messe, une fois les portes soigneusement refermées.

« À mon tour, devant vous tous, j'affirme que ce monstre n'existe pas. Et si vous y tenez, je peux vous expliquer pourquoi. »

En quelques instants, des trognes rougeaudes, cuites à l'hydromel, des bedaines farcies à la purée de châtaigne, des regards d'enfants effrayés, un borgne que l'on disait fortuné, des dents déchaussées pendues au coin d'un bec de lièvre, des cheveux gras tombant sur des épaules de femmes voûtées, tout ce que le village comptait de gueules formèrent un cercle autour de lui.

Sans effets de manches, sans hausser le ton de sa voix chaude, Jean ressentit une immense jouissance, son talent de conteur lui revenait, mot après mot.

En quelques grains de sablier, il venait de prendre à nouveau une petite foule dans le creux de sa main, bien plus que toutes les homélies de curé. Le timbre sculpté dans le bois de châtaignier, le geste sûr, la stature élancée, tout lui revint comme par enchantement. Il ne lui avait fallu qu'une bonne controverse pour que son don retrouve toute l'assise de son esprit. Faire participer une assemblée au débat, en l'entraînant par des questions, s'avérait l'une de ses pratiques préférées. «Tous ici, vous prétendez avoir vu les monstres ou entendu son gémississement avec les douze coups de minuit...?»

Les visages hochèrent la tête, en guise de réponse. Les bras de Jean se levèrent à merveille vers le ciel, feignant de découvrir une surprise.

«Mes amis, je vous en conjure ouvrez les yeux. Vous mentez à votre conscience. Ici, personne n'a jamais vu de monstre. Ces dires ne viennent que de la petite Marie Goguenard. Dans de soi-disant rêves, elle jure que la bête est entrée chez elle, en passant par la lucarne du grenier ! »

En mimant le corps d'un animal tentant de se glisser dans un trou de souris, Jean déclencha une salve d'éclats de rire. Réduire la réalité en une poignée de situations facétieuses, leur adjoindre de savoureuses envolées, mimer les outrances formait une excellente décoction pour manipuler les esprits. Mais comme l'avait dit l'homélie du père Vialat, pour conjurer la peur, mieux valait la tourner en dérision.

«La bête est peut-être passée par la lucarne pour ne pas réveiller la mère Goguenard qui ronflait à l'étage ! »

La foule hilare applaudit à tout rompre. Des trognes rirent à pleine haleine, libérant leurs effluves rances. Des bedaines finirent par éclater, sous le joug de la dérision.

À force de se fendre les mâchoires, des dents déchaussées faillirent tomber. À force de s'esclaffer, des cheveux gras tourbillonnèrent en l'air. Dans les regards d'enfants, on vit passer une bête se dandinant sur ses quatre pattes.

Puis d'un bras aplanissant l'horizontalité, Jean fit taire l'assemblée. Sa voix se fit plus grave. Une pointe de menace germa au coin de ses lèvres. On n'entendit plus que le battement des cigales, semblant suspendu en l'air.

«Et sur cette forfanterie que personne ne pourra jamais vérifier, vous bâtissez votre peur?

Une trogne cuite s'éleva du silence.

- Alors selon toi, ces gémissements affreux, qu'est-ce que c'est...?

- Je vais te le dire, à toi... comme aux autres. » Aussitôt, une immense chape de silence sembla tomber

du ciel. On eût cru qu'un nuage opaque venait de se poser sur les marches de l'église.

Il n'en était rien. Les cigales continuaient leur aubade. Le soleil resplendissait de tous ses rayons. La conviction d'un homme était capable de changer la météo des esprits, au point de leur faire voir à sa guise tantôt la vie en rose, tantôt en velours noir.

Alternant avec brio chaud et froid, ses ruptures de registre étaient aussi soudaines que magnifiquement maîtrisées.

Jean se laissa légèrement fléchir sur ses jarrets musclés, puis baissa le pavillon de sa voix, qui devint un filet de vent.

«Vous savez tous qu'avec la famine, les jeûnes répétés, l'esprit de l'homme peut se mettre à divaguer, au point de croire en toutes sortes de sornettes. En ma qualité de conteur, j'en sais quelque chose. Mes amis, que la confusion ne gagne pas vos âmes. Savez-vous que dans un village, au nord de la Garonne, on prétendit pendant des semaines que la voix d'une morte revenait chaque nuit hanter les âmes qui lui avaient déplu?»

«Quelques jours plus tard, on découvrit qu'une femme âgée vivant dans le village souffrait de fièvre aphteuse. Pour expurger sa souffrance, la vieille se livrait à toutes sortes d'exorcismes, en se fouettant l'échiné avec un poil de goret. La malheureuse avait coutume de se faire mal, en cachette, la nuit. Avec quelques rumeurs, des on-dit, tout le village crut entendre la voix d'une morte. Des esprits enclins aux pratiques magiques prétendirent avoir entendu des appels à l'aide, venant de morts dont ils reconnaissaient le timbre de voix. Pendant des semaines, les villageois se crurent possédés. Un homme âgé en vint à se suicider tant la peur lui rongeaient les entrailles chaque nuit. »

Trognes, bedaines, dents déchaussées, cheveux gras, regards d'enfants effrayés, borgne fortuné ne purent s'empêcher de laisser échapper un grand soupir d'effroi. Jean reprit son envol.

«Et tout cela pourquoi... ? Parce que le village avait souffert de disette pendant une quinzaine, et que les consciences en proie à toutes sortes de forfanteries s'étaient laissé gagner par des rumeurs.»

À peine des sourires avaient-ils illuminé les visages de l'assemblée qu'il reprit de plus belle un ton grave, ses bras traçant un paysage par-delà une ligne d'horizon.

«Là-bas, par-delà les vallées, il y a deux printemps, tout un hameau jura ses grands esprits qu'une vierge noire se dressait chaque soir au sommet d'une colline. De petits farfelus s'amusaient simplement à placer un épouvantail portant une chevelure de velours dans l'axe du soleil couchant.

De loin, l'illusion était parfaite. L'hallucination dura pendant près de deux semaines. Certains y virent un message de la vierge, d'autres le retour d'un antéchrist. Mes amis, rentrons chez nous, et méfions-nous de nos esprits. La faim et certaines tisanes peuvent changer nos visions, nos ouïes, au point de leur faire croire en des âneries.

Un grain de silence roula sur les marches de l'église. Puis la trogne cuite reprit de sa voix timide, tombant dans le piège que Jean avait tendu :

- Tout de même, ces Gitans avec leurs tisanes... s'ils y étaient pour quelque chose...

- Je n'ai pas la science infuse pour prétendre si telle ou telle famille de Gitans vous a offert de mauvais breuvages. Dans ma maison, l'un d'eux est lui-même venu guérir mon fils, je serais mal placé pour m'en prendre à cette race. »

En laissant sa raison dire vrai, Jean venait de retrouver le don de conter. De nombreux faits dits étranges ne dissimulaient qu'une interprétation erronée de la réalité. Sa voix enchanteresse avait su transporter les villageois aux confins d'une histoire fascinante, peu importe qu'elle soit vraie ou fausse. Elle mettait en garde l'homme contre ses penchants pour le Malin.

Chacun repartit vers sa mesure, se jurant de ne plus succomber aux rumeurs colportées par les rêves fantomatiques d'un enfant.

Après tout, la nuit recelait des milliers de chants d'oiseaux, de battements de cigales les plus étranges.

Aucun monstre, aucune création animale ne pouvait se mettre à geindre sur le rythme d'un clocher sonnant les douze coups. À moins que tout cela, comme l'avait si justement conté Jean, ne soit une forme d'hallucination éveillée.

Mieux valait écouter les homélies du père Vialat et s'aligner dans la rectitude bien-pensante de l'Église officielle. On pouvait enfin dormir sur ses deux oreilles. Jean pouvait s'endormir heureux.

Assise sur la terre battue, Clotilde tira sur les liens attachant sa jambe de bois au moignon de membre. Une à une, les fines bandelettes de lin macérées dans une décoction aux effluves de thym et de romarin se détachèrent.

Pour éviter que les échardes vivant dans le bois mort puissent se propager au contact des chairs, on enduisait les linges d'une décoction aux plantes aromatiques. Leurs qualités médicinales possédaient la vertu d'éviter toute contagion.

Puis, de ses deux mains, Clotilde prit appui sur le sol, comme le font les chiens blessés, sur leurs trois dernières pattes. Elle se mit à ramper jusqu'à l'unique lucarne creusée dans la pierre. Pour éviter que la chaleur ne rentre dans la pièce, Jean avait soigneusement rabattu le volet. Tout doucement, elle tira doucement sa chevillette de fer, entrouvrit une fente et s'assura que personne ne se dirigeait vers sa mesure.

Dans la rue, des éclats de voix roulaient comme des pierres sur le sol caillouteux, craquelé par la sécheresse.

La messe venant de se terminer, Jean devait, une fois de plus, haranguer sa petite foule, se prenant pour le curé qu'il ne serait jamais.

Un sourire illumina son visage. Pas la moindre âme ne pourrait venir la déranger durant une précieuse moitié de sablier.

Son corps, en position fœtale, se recroquevilla sur la terre ridée, dure comme du marbre. Ses ongles noirs se mirent à gratter le sol, comme des pattes d'oiseau. En vain. Elle s'en cassa deux. Alors, elle se pencha de toutes ses forces, et à force de salive, de doigts lui servant de râteau, Clotilde parvint à constituer un petit monticule.

Elle le prit dans ses mains, et le posa au pied du coffre-lit, comme une offrande. Dans sa chemise de lin rapiécée, se trouvait une poche.

Elle y plongea sa main, en ressortit un minuscule coquillage blanc, poli.

Elle le déposa avec soin au sommet du petit tas de sable gratté.

Elle redressa son torse, et réussit à se mettre en position d'oraison, sur un genou, devant son monticule. Les mains jointes, face au coffre, elle ferma les yeux, semblant s'abandonner à une extase.

Un soleil entra dans son être, la faisant ruisseler d'une joie retrouvée. On eût cru voir des perles d'or lui couler sur le front, les joues. Sur ses lèvres, on devina le nom de Thibault, murmuré comme une prière. Il lui restait encore quelques grains de sablier, avant que Jean ne revienne, avant que la vie normale ne lui interdise toute pratique.

En fermant ses yeux la petite Marie Goguenard, bien allongée, pouvait contempler le ciel, à travers la lucarne du grenier.

Sa mère préférait dormir dans l'unique pièce du bas.

Marie aimait ces nuits d'été, où des milliers de nuées semblaient tourner autour de sa couche.

Elle n'en avait jamais parlé à personne. Ces sortes de feux follets dessinaient des arcs-en-ciel, juste au-dessus de ses pieds.

Elle n'avait qu'à relever son buste pour les voir de près. Ces graines de lumière se déplaçaient dans toute la pièce, en chapelet. Ces formes mouvantes ne lui paraissaient pas hostiles. Dans les veillées, on racontait tant d'histoires sur les revenants que Marie ne se sentait pas surprise. Pour elle, ces présences tourbillonnantes devaient être de la poudre d'âme.

Bien sûr qu'il devait exister des esprits aux pouvoirs maléfiques.

Dans le village voisin, une femme âgée avait juré voir dans la nuit des sortes de flammèches danser tout autour de son lit.

La vieille s'était réveillée en sursaut, hurlant au feu, ameutant tout le village, décrivant avec moult détails le récit d'une tuerie dans les flammes.

Trois jours plus tard, on ramena sur une charrette le cadavre de son fils, enrôlé de force pour la prise d'un château fortifié, au sud de Nîmes. En recoupant les témoignages, le moment où les faits s'étaient déroulés, force avait été de constater qu'à l'instant même où sa mère le rêvait, le fiston se faisait transpercer d'une flèche enflammée. Au matin, la vieille se rendit à confesse. Quelques jours après, les autorités cléricales de Montpellier arrivèrent au galop, pour examiner son cas. Personne ne la revit. On raconta qu'une forme de possession maligne était entrée dans son être, lors d'une nuit d'été. Toutes ces histoires, mieux valait s'en méfier. Les intercessions du Malin pouvaient prendre les formes les plus inattendues. N'importe qui pouvait y succomber.

Marie, fatiguée, avait beau tenter de fermer les yeux. En vain. Dès qu'elle abaissait ses paupières, les présences venaient frôler tantôt sa main, tantôt sa joue.

Elle se leva, alluma une bougie.

Aussitôt les présences disparurent comme par enchantement. Elle souffla la flamme, posa sa tête contre son édredon en poil de génisse, glissa ses pieds nus sous sa couette de lin rapiécé. En dormant, il lui sembla que quelqu'un montait l'escalier menant au grenier. Des craquements sourds firent résonner les quelques marches pétries dans le bois mort. Marie n'osa plus ouvrir ses yeux, préférant s'enfouir sous sa couette. Un frisson traversa son échine, de haut en bas. Elle sentit toute la température de son corps s'effondrer en dessous de zéro. La peur lui glaça le bas des reins.

Une présence rôdait dans son grenier. Elle en était certaine. Sa main droite serra sa couette de toutes ses forces. Jamais elle n'aurait osé appeler sa mère. La veuve Goguenard aurait aussitôt appelé le curé. Qui sait si le père Vialat n'aurait pas alerté les autorités cléricales de Montpellier.

Comme la vieille du village d'à côté, on ne l'aurait jamais retrouvée. Marie préféra ne rien voir. Mais, les yeux fermés elle devinait tout. Les nuées qui tournaient autour d'elle comme un essaim d'abeilles lui rappelaient un être. Pas de doute, il s'agissait bien d'une personne qu'elle avait connue. Elle le ressentait au plus profond de sa chair.

Le mort n'avait que l'apparence d'un esprit, mais son ressenti demeurait intact. Sa conscience semblait encore jeune. Le décès n'était pas très éloigné dans le temps. Qui avait pu mourir autour d'elle, ces temps-ci? Personne à sa connaissance. La dernière personne décédée à Arbusac remontait à plus de deux ans. Les Cévennes conservaient mieux que d'autres contrées leurs valeureux habitants.

Elle bondit d'un coup, se dressa toute droite dans son lit. Plongée au fond de son ressenti, elle venait de retrouver le regard du mort. Seule face à elle-même, une certitude lui traversa la conscience. L'âme venue la visiter n'était autre que celle d'un vivant, au visage familial, ayant vécu au village, il y a encore quelques semaines.

Un homme arriva sur un mulet jusqu'au village d'Arbusac. L'échine de la pauvre bête menaçait de s'effondrer dans la côte escarpée, sous le poids de l'homme portant une étrange bedaine. La masse molle partait du bas de son ventre, pour retomber presque aux genoux.

Le visage ruisselant de sueur, se déplaçant à petit pas, de taille déjà voûtée pour son âge, encore vigoureux, il alla frapper à la porte de l'église. Le menton galoche du père Vialat apparut dans l'entrebâillement. Comme une vieille fille rechignant à ouvrir sa maison aux inconnus, le curé avait appris à se méfier des vagabonds venant demander l'aumône, pour mieux s'emparer des calices.

« Mon père, la bête posséderait des griffes de loup ! » Sa voix blanche, essoufflée après qu'il fut descendu du mulet, se mit à trembler.

« J'arrive tout droit du hameau des Fosses, au nord de Montpellier, une femme et sa fille jurent avoir vu le monstre.

Le timbre sentencieux du père Vialat se fit un plaisir de glisser un frisson d'effroi dans les plis gras du voyageur.

- Le jurerais-tu sur tes prochaines années à vivre, au point de t'en remettre à Dieu... ?

L'homme répondit d'un trait, comme on déverse cul sec un pichet d'hydromel au fond de son gosier.

- J'en remets toute la vérité sur ma tête à trancher !

Le curé accéléra son interrogatoire. Le sens du rythme se révélait un précieux instrument pour faire dire la vérité aux esprits les plus simples. Au premier abord, cet homme en portait tous les traits.

- Pourquoi viens-tu ici, dans cette maison de Dieu, précisément à Arbusac pour m'en avertir ? Pourquoi n'oses-tu pas en référer au curé de ta paroisse ? Pourquoi vouloir aller dire la vérité loin de chez soi, que te reproches-tu dans ta contrée... ?

Le curé avait beau mouliner son dard subtil, le voyageur ventripotent ne l'écoutait même pas. Sa voix de plus en plus blanche se contenta d'ânonner :

- Mon père, je suis venu jusqu'à Arbusac, parce que la petite fille prétend qu'ici chez vous, la bête serait aussi venue.

- De qui le tiendrait-elle ? murmura le curé effrayé.

- De la bête », répondit la voix tremblante de l'homme. Le père Vialat lui ouvrit la porte de son église, et le

dirigea vers l'un des confessionnaux coincés sous la chaire. Doté d'une forte ventripotence, l'homme n'arrivait pas à reprendre son souffle. Ne portant plus aucun cheveu, son crâne lisse se mit à perler d'un gros bouillon, propre aux gens souffrant de surcharge. La sueur s'engouffrait dans les replis de graisse du cou, formant une sorte de rigole lui coulant jusqu'au coccyx. La chair de son visage semblait gonflée comme une pâte à choux. Dans le fatras de peau gélatineuse, deux grains de café se prenaient pour des yeux. L'homme parlait entre deux inspirations rauques, comme pour mieux reprendre de l'air dans ses poumons. La déshydratation commençait ses ravages.

Tout en lui tendant une étoffe pour qu'il éponge ses flots de suée, le curé fit signe à l'homme de prendre place dans le confessionnal. Son corps adipeux réussit à se glisser dans l'étroit placard.

Le visage du prêtre lui apparut, ajouré par les croisillons.

« Tu prétends donc que le signalement de cette bête correspondrait point par point à celui d'une enfant du pays ?

- Mon père, les rumeurs vont plus vite que les mulets. Dans toutes les contrées autour de Montpellier, du pays nîmois, on ne parle que du monstre et de cette petite Marie Goguenard.

Le curé ne put s'empêcher d'accélérer son interrogatoire. Prendre le pécheur de vitesse s'avérait toujours la meilleure arme pour obtenir de lui les précieuses confessions. Il suffisait de lui distiller de fausses pistes. Le père Vialat prit ainsi sa plus belle voix :

- Il s'agirait donc d'un loup... ?

Le voyageur marqua un temps d'arrêt. Une longue bouffée de silence sembla signifier que l'homme cherchait ses mots. Puis il se reprit, plongeant son visage dans l'étoffe déjà trempée.

- Oui et peut-être non, car on dit que la bête aurait rampé tout autour de la maisonnée avant d'y entrer.

Feignant de vouloir comprendre, le curé poussa un grand «ah» de satisfaction, puis se lança dans une diversion.

- Mais alors si ce n'est pas un loup, de quoi s'agirait-il?

- C'est bien là la question, car la bête serait entrée dans le grenier d'une mesure, sans monter l'escalier.

Le voyageur venait de répondre sans l'ombre d'une hésitation. L'homme d'Église accéléra, usant du stratagème consistant à se mettre à la place du pécheur.

- Vous voulez dire, en volant, et passant à travers une lucarne.

- Exactement mon père.

Le curé ne put s'empêcher de sourire, tenant son misérable voyageur ventripotent dans le creux de sa main.

- Et ainsi, la bête aurait poussé des cris... ?

- J'allais y venir. Des cris immondes, des beuglantes à vous glacer l'échiné jusqu'aux boyaux.

- Poursuivez mon fils...

- Le monstre n'aurait pas tué, il se serait simplement montré à la petite fille.

À cet instant, le curé posa son visage tout contre les croisillons, scrutant avec sévérité la conscience du voyageur.

- Dois-je en conclure que comme chez nous à Arbusac, une bête immonde serait entrée chez une enfant. Comme chez nous, elle ne lui aurait rien fait, comme chez nous personne n'aurait pu l'attraper?

- Oui, mon père. Je le jure devant Dieu.

- Et qu'en ont conclu les autorités de ta contrée?

- Chez nous aussi le Seigneur du village est parti dès les premiers jours annonçant la disette. Nous sommes livrés aux mains de Dieu. Il n'y a même plus de prêtre. Le pauvre a succombé l'hiver dernier, du mal des ardents.

Tout en administrant un signe de croix grandiloquent, le curé fixa le voyageur au plus profond de sa conscience.

- Mon fils, repars en paix, et surtout garde-toi de parler, sinon les autorités cléricales finiront par t'interroger. ..

- Sur la bête...?

- Non, sur tes récits empreints d'une forme de forfanterie contagieuse. »

Le voyageur voulut répondre, mais le signe du doigt apposé sur les lèvres lui donna plutôt envie de ne plus raconter le moindre récit sur le monstre.

La sinistre renommée des autorités montpelliéraines s'était répandue dans toute la contrée. Anticipant une montée des rébellions religieuses, elles avaient décrété que toute personne pratiquant des rites contraires à ceux ordonnés, ou proférant des histoires empreintes de magie se devait d'être immédiatement dénoncée.

Tout en raccompagnant le voyageur à la porte de son église, le père Vialat décida de garder pour lui ces précieuses confessions.

Le pauvre bougre ventripotent ne pouvait mentir. Le père Vialat, rompu à l'art de conter des forfanteries, connaissait trop les méandres de l'esprit : une quelconque envie de leurrer ne pouvait venir à l'esprit d'un être si simple.

L'homme et son mulet redescendirent le chemin escarpé d'Arbusac, sans savoir qu'une âme les avait manipulés.

"Mon Thibault est parti ! » Jean sortit en courant de sa maisonnée, trempé de sueur. En ces premières lueurs de l'aube, son visage livide trahissait l'épuisement. Il avait dû lutter toute la nuit. Il courut vers l'église, ameutant tout le village d'Arbusac. « Thibault, mon Thibault est parti ! »

Le ton de sa voix blanche racontait toute l'émotion d'un père pour son enfant. Ils ne se reverraient plus. Une à une, les mines pâteuses ouvrirent leurs volets. Des traits tirés, des regards se frottant les yeux, des bras aux poils drus, hagards, dépassant des chemises de lin, sortirent des lucarnes.

Arbusac se réveillait de sa torpeur estivale. Les battements de cigales semblaient plus lourds. Les montagnes semblaient refermer l'horizon sur la vallée.

Des nuages passaient sur la pointe des pieds, poussés par le vent azuré.

Des effluves de thym, de romarin remontaient de la terre. Bien sûr, il n'y avait plus de feuillage, ni de plante, mais les odeurs semblaient encore vivre comme des esprits.

Les particules de poussière ocre, recouvrant les masures, agitées par une sorte de tramontane invisible, soufflaient à l'intérieur de chaque grain translucide.

Dans sa course jusqu'à l'église, Jean vit les belles portes en bois s'entrouvrir sous les frontons de coquillages sculptés. Des oreilles ouvrirent leurs pavillons perfides, voulant connaître les premiers qu'en-dira-t-on, pour mieux se forger un avis, chacun y allant de ses pensées compatissantes :

«Ce pauvre Falgueras est à plaindre comme notre terre !

- Le malheur n'arrive que sur la tête des honnêtes gens...

- Sa femme est déjà presque folle, sa jambe droite n'est plus qu'en bois, et maintenant si ça se trouve son fils et sa bouille sont montés au ciel cévenol. »

Soudain, la voix puissante de Jean s'éleva dans la grande rue, comme une cloche sonnant l'hallali. Le timbre livide racontait les affres d'une nuit blanche, la lutte d'un père contre son implacable destin :

« Il est parti en pleine nuit ! »

Une vieille d'Arbusac qui se rendait à l'église s'arrêta devant lui. Épuisé par le manque d'eau, son regard reflétait un lac asséché. Les mains rongées de nervures comme les branches de figuier, le corps voûté comme un bénitier à sec, la langue râpeuse, la femme âgée ne trouva même pas la force de couper la parole à Jean. Son flux se gonflait comme un torrent descendu des Causses, répétant les mêmes mots.

«Mon Thibault vient d'être emmené par des voyageurs ! »

Des cheveux gras, jamais peignés, des dents déchaussées, des guêtres à peine nouées autour de la taille, des yeux pochés au vieux vin rosé, des trognes cuites dans l'hydromel, des faux seins en pelotes de laine, sanglés dans le dos, des mines déconfites à la gelée de figue rouge, un borgne fortuné portant une cigale empaillée sur son chapeau de paille tressé, des petites lucarnes d'enfants écarquillant leur vie à force d'écouter les légendes cousues dans le fil blanc, des bedaines rances farcies aux purées de châtaignes, même la veuve Goguenard et sa petite Marie, tout ce que le village comptait d'habitants sortirent de leurs masures.

En quelques grains de sablier, tous formèrent un arc de cercle autour de Jean, face au mur de l'église. Pour la première fois, tous entendirent la voix apeurée de leur conteur.

«Vous ne les avez pas aperçus... ? »

Une bonne douzaine de visages répondirent un non d'une même tête. Personne n'avait aperçu ces voyageurs des ténèbres.

«Quand ils sont arrivés, vous dormiez tous. Moi aussi, j'étais comme vous, je ronflais sur mes deux oreilles. Les bougres sont arrivés à la tombée de la nuit, se faufilant entre les masures. À l'étage, mon Thibault avait laissé sa chandelle. Sa lueur devait se voir par la lucarne entrouverte. Évidemment, le feu follet les a attirés.»

Les premières impressions fusèrent entre les regards complices des villageois : «Oui, c'est bien sûr!

- C'est bien le genre de tous ces malandrins !
- Quand je te le dis qu'il ne faut pas laisser les chandelles allumées la nuit...
- Manquerait plus qu'ils viennent chez moi !

Le Jean disait vrai. Dans les villages blottis contre les massifs cévenols, il arrivait que des marchands ambulants, troubadours esseulés, pèlerins égarés dans leur coquille de Saint-Jacques de Compostelle surgissent une fois le soleil couché, demandant aumône et couche.

L'hospitalité était une vertu prêchée par le père Vialat. Chacun devait être à l'image du Christ, même au fin fond du plus petit village cévenol, abandonné par ses seigneurs.

- Leurs mains lourdes comme des pattes de sanglier ont frappé à ma porte. Je me suis réveillé, il faut dire qu'avec la maladie du petit Thibault sur les bras, on ne dort que d'un œil avec ma Clotilde. On guette toujours pour savoir si un bruit suspect ne descend pas de son grenier, des fois que le petit succomberait d'étouffement, ou tomberait en proie à une crise de goutte brûlante. »

Des perles de transpiration ruisselaient sur son front taillé dans le merisier.

Ses mains charnues, couvertes de poil noir, soulevaient sa chemise de lin, formant une large poche, dans laquelle son visage se plongeait, comme les bêtes étanchent leur soif aux abreuvoirs.

En vain. Jean, visiblement épuisé, en pleurait presque de sueur. Pour la première fois, les villageois découvrirent Jean leur contant une histoire, sans mimer le moindre geste, ni changer l'inflexion de son timbre.

Son talent de conteur était resté accroché sur le coffre-lit. Seule l'émotion à vif d'un être saigné au plus profond de son âme parlait d'une voix blanche, ânonnant ses mots les uns après les autres, sur un fil monocorde.

«L'un des voyageurs m'a demandé si j'avais un fils. J'ai dit oui. Il m'a dit: est-il charpenté comme toi? J'ai dit : pour sûr que oui, dans quelques années son tronc sera aussi fort qu'un chêne. Il m'a dit : il nous le faut. J'ai dit : mais pourquoi lui? Alors il a dit: ce soir, il nous manque un homme jeune, possédant une solide carcasse pour devenir notre serviteur sur notre embarcation.

J'ai dit: mais pourquoi ce soir? Alors il a dit: parce que nous partons dans une poignée de nuits, et nous n'avons pas trouvé de jeune gaillard à notre convenance.

Et il a ajouté, que tu le veuilles ou non, ton fils part avec nous, sinon nous brûlons ta mesure. J'ai dit: vers où?

La voix de la petite Marie Goguenard s'éleva dans le silence respectueux. Des conteurs va-nu-pieds avaient dû lui conter maintes fois l'histoire de ces créatures longues comme des contrées, peuplant le fond des océans. En scrutant les yeux de Jean elle crut les voir passer, même si sa voix restait plate comme une plage de sable fin.

Dans les contrées cévenoles, on connaissait les cours d'eau, les rivières, les cascades. Vers Montpellier, une rumeur sérieuse attestait que vivait une mer azurée. Mais personne n'avait ici jamais vu d'océan.

Jean tourna légèrement son visage, pour éviter les yeux de Marie. Sa manière de regarder en plongeant au fond de la conscience reflétait un étrange sentiment de culpabilité.

«Pour être plus pointu, le voyageur m'a même dit qu'il s'agissait du nord de cet océan, vers les contrées où demeurent les Celtes. »

Aussitôt, une immense rumeur se propagea parmi les villageois. Rien qu'à le prononcer, le mot «celte» suscitait des sentiments contradictoires.

Ces peuples vivant dans les contrées bretonnes fascinaient ou repoussaient, mais ne laissaient jamais indifférent. Rien qu'en évoquant leur contrée, leur langage secret, leurs rites magiques, on était sûr de rallumer le feu d'un grand débat qui ne s'éteindrait que tard dans la journée. Certains juraient que les Celtes possédaient l'art de parler aux éléments, que leurs pierres sacrées recelaient des dons de guérison. D'autres, attestaient avec certitude du contraire, forgé à force d'on-dit, alors qu'ils n'en avaient jamais croisé.

Jean se retrouva au cœur d'une volée de questions, sans avoir le temps de répondre.

« Tu veux dire que ton fils aurait été emmené par ces soi-disant druides... ?

- Ils vont lui faire subir leurs pratiques magiques ?

- À ce qu'on dit, des dizaines d'enfants seraient emmenés par ces peuplades, et jetés en plein océan pour nourrir des poissons aux crocs de loup !

- Jean, il ne faut pas que ces vagabonds de malheur prennent ton fils ! S'ils reviennent nous monterons des gardes, les taillerons en pièce de sangliers avec leurs châtaignes sous le gosier ! »

En guise de réponse, Jean baissa la tête. Son visage blême raconta l'effroi d'un père voyant son fils emmené de force par ces peuples aux pratiques mystérieuses.

Ignace, sa mère burinée, sa femme au balconnet poitrinaire et son beau-frère aux bajoues pendantes dormaient à la belle étoile. Comme toute famille de Gitans, ils préféraient se cacher sous leurs charrettes, à l'orée d'une forêt.

Dès la veille, Ignace leur avait indiqué un nouveau hameau. Chacun jubilait à sa manière.

Comme Arbusac, ce village avait été touché par la sécheresse. Lui aussi s'était senti coupé du monde des vivants. Lui aussi était une proie parfaite.

Au milieu des charrettes formant un demi-cercle, une table en chêne trônait. Avant même le chant du premier coq à la ronde, s'éclairant à la bougie, chacun s'affaira autour de cette table, le regard concentré.

Devant l'homme aux bajoues on apercevait une peau de daim, large comme un crâne. De ses gros doigts, il la lissa avec soin, comme on prend soin d'étaler sa pâte à modeler.

Devant elle se trouvait une sacoche, avec deux poches.

Dans celle de droite, il en sortit une fiole, toute fine. Son odeur évoquait un mélange de résine et de mélisse aux redoutables vertus poisseuses. Il la dégoupilla, avec une extrême attention, pour ne pas se coller les doigts. Puis en déversa soigneusement le contenu sur les contours de la peau de daim. Dans la poche gauche, il saisit une première touffe de cheveux cousue sur une fine lanière de daim. Ensuite, il encolla cette lanière le long de la peau. Puis une seconde, puis une troisième. En quelques instants, toute la surface se retrouva couverte de cheveux. D'un geste vigoureux, l'homme colla le derme sur sa tête, lisse comme un œuf.

Pendant ce temps, la jeune fille à la taille fine souriait, finissant de tricoter deux splendides pelotes de laine, en forme de mamelons généreux. Avec un fil de lin, transparent, elle les cousit sur un balconnet posé sur la table. D'un geste précis, elle le glissa sous sa chemise, avant de le nouer avec adresse dans son dos. En quelques instants, la jeune fille s'était dotée d'une poitrine aux avantages racoleurs pour les hommes, et enviés pour les femmes.

Ignace possédait également une sacoche. Minuscule, à se laisser glisser dans la poche de ses guêtres. Il en sortit un étrange crayon tout fin, dont le bout se terminait par des poils, sans doute de chèvre. Il prit dans sa poche un petit flacon d'encre, trempa délicatement le crayon tel un pinceau, puis se dessina une infime moustache. L'art du détail allait payer. Il le savait. Cette fine rayure séduirait les femmes, intriguerait les hommes, ferait causer dans les villages, car en ces ans, personne n'en portait sauf, à ce qu'on disait dans les rues huppées de la Cité, près de la prison du Châtelet.

Devant eux, la vieille burinée ne disait rien. Trop occupée à recompter ses poissons en croûte de sel. À force de se les procurer chez les fournisseurs de Montpellier, la mère d'Ignace avait su les négocier au meilleur prix.

Plus le poisson se vendait fumé, plus sa date de péremption était impossible à contrôler.

En le mangeant, il pouvait vous arriver de vomir, mais les cristaux de sel faisaient leurs effets, régulant votre digestion, au point que vous pouviez oublier que vous avaliez un poisson n'ayant plus revu l'eau depuis des saisons.

Mieux que quiconque, la vieille burinée connaissait toutes les ficelles de la mer pour vous rouler dans sa farine.

Le beau-frère, avec ses bajoues pendantes, affublé de ses cheveux encollés, se frottait les mains. Ses battoirs mêlaient avec délectation des herbes ramassées dans les fourrés, des restants de salades avariés, des ronces écosées, des tiges de fleurs tendres. Comme le lui avait conseillé la mère d'Ignace, il les présenterait dans un grand saladier d'étain face au soleil : les éclats se refléteraient joyeusement, donnant l'apparence de fraîcheur à ce muesclun fait maison.

Ignace s'en alla marcher autour des charrettes, espérant ramasser ses précieuses herbes médicinales. Même par temps de sécheresse, il arrivait que quelques plants survivent aux chaleurs les plus sèches. Bien sûr, il ne s'agissait pas de la menthe juteuse, ramassée le long des massifs, encore moins des prétendues récoltes au goût si fruité, auréolant les oasis du désert.

Les simples restes de racines pourries lui suffiraient amplement. En décoction, elles finissaient toujours par rendre une sorte de lavasse, au léger goût mentholé. Comme le lui avait enseigné sa mère, l'homme croyait en Dieu, il pouvait bien s'inventer des parfums. Tout résidait dans la présentation. Le désert, la moustache, la voix bien placée feraient le reste.

Sa femme et son balconnet n'avaient pas trop de souci à se faire. Les vêtements d'hiver, réputés invendables sur les marchés, finissaient toujours par trouver preneur grâce aux protubérances attirantes. Négociés à l'approche de l'été,

pour une minuscule poignée de riz soufflé, ces haillons chauds ne présentaient aucun intérêt, sauf pour les marchands avisés, sachant faire avaler de splendides coulevres aux gens même les plus sensés.

Allongée sur sa couche, tournée vers la lucarne s'offrant au ciel étoilé d'une nuit cévenole, Marie se massa les paupières. Plus elle frottait, plus sa conscience s'ouvrait à son ressenti, plus vite les nuées se mettaient à tourbillonner.

Tout autour de sa couche, effleurant sa peau, frôlant la conscience de son âme, elle sentit l'esprit d'un être familier.

Elle serra de plus en plus fort ses paupières, à en faire souffrir ses pupilles. Et le défunt lui apparut dans un songe fulgurant, une vision traversant son esprit.

Un cri de surprise jaillit de sa poitrine. L'être mort semblait étrangement habillé. À ce qu'on lui avait dit, les défunts étaient enterrés dans leurs vêtements préférés.

Mais celui-ci se présentait à son esprit vêtu d'une sorte de linceul luisant, recouvert de la tête aux pieds par des bandages, soigneusement enturbanné. Marie crut sentir un familier effluve de thym et de romarin, propre aux décoctions évitant aux chairs souffrantes toute contagion.

Le corps couché, le défunt ne pouvait plus remuer le petit doigt. Même ses mains étaient recouvertes de tissus aux teintes crèmeuses.

En concentrant toute sa conscience sur sa vision, elle chercha à découvrir le visage dissimulé sous les bandelettes. Comme à travers le miroir d'un lac cévenol, elle vit la luisance d'un visage. Un frisson la traversa. La petite tête de Thibault, tout enturbannée dormait, allongée, au fond d'une sorte de cercueil. En laissant divaguer sa conscience, elle vit que l'enfant se trouvait à l'intérieur d'un exigu coffre-lit, se trouvant dans l'unique pièce des Falgueras.

« Ma petite Marie, ne crains rien, Dieu et moi ne faisons qu'un dans ce confessionnal. - En êtes-vous sûr... ? »

Le père Vialat avait beau user de sa plus belle voix grave, un sentiment de peur luisait au fond de ses yeux, ajourés derrière la grille du confessionnal. Marie Goguenard ne trahissait aucune peur. Son regard se perdait dans l'infini d'un horizon assorti à ses yeux bleus ou mauves. On ne pouvait savoir.

Ce détail attisa la curiosité du prêtre. Une enfant dont les yeux semblaient changer sans cesse d'iris, selon les rayons qu'ils rencontraient, ne pouvait que porter mauvais présage.

« Marie, regarde-moi, toute la miséricorde du Seigneur est en moi, pour t'aider à démêler ce qui te fait souffrir.

- Mais je n'ai mal nulle part », rétorqua Marie.

À nouveau, elle parlait d'une voix fine, à peine posée. Ses petits pieds sanglés dans des nattes de daim se tenaient bien droit sous le banc de cèdre, ne formant qu'un même bloc avec le confessionnal.

Sa mère se tenait à l'écart, assise sur un banc, au milieu de la première rangée. Pour ne pas troubler l'enfant, le curé lui avait demandé de se placer en retrait. Sachant que ses élans incontrôlés coupaient sans cesse le fil du raisonnement, il ne voulait en aucun cas revivre la première confession, où malgré tout son talent, ses ruses de raison, l'enfant n'avait pas cédé un pouce de son secret. Car secret il y avait, le père Vialat en était convaincu.

«Marie, penses-tu que tes rêves se déroulent durant les pleines lunes...?»

- Non.

- As-tu remarqué que ces rêves reviennent régulièrement. .. ?

- Il me semble, répondit-elle évasivement.

- Leurs couleurs, leurs formes sont-elles suffisamment précises pour que tu puisses me les décrire... ?», reprit le prêtre au bord de l'agacement. Comme on assiège un château pour faire céder ses occupants, le curé essayait d'entrer dans la conscience de l'enfant. De face, par-derrière, de côté. Tous les accès de son esprit restaient bloqués.

La gamine effrontée déjouait les leurres, les intimidations, esquivait les ruses, lançait des contre-attaques, en déversant l'huile bouillante de sa sincérité enfantine sur les échelles de raisonnements bâties par le curé.

Tout intriguait en Marie. Son visage de garçon manqué, avec ses mèches blondes, hirsutes comme un champ de blé après la récolte. Sa manière de poser sa voix. Le son qui en sortait ne semblait pas naturel. On eût cru qu'une résonance parlait à travers elle. Mais ce qui surprit le plus le père Vialat, c'était le langage de cette enfant d'une huitaine d'années. De mémoire de confessions, jamais il n'avait croisé un être aussi capable de choisir ses mots, de construire ses phrases, sans se laisser troubler.

En regardant la mère du coin de l'œil, le curé se demandait d'où pouvait venir une telle hérédité. L'esprit de cette enfant relevait du mystère de Dieu. «Tu veux dire qu'il ne s'agit pas de rêves mais de visions ?

- Je ne sais pas. »

Le prêtre se passa la main dans les cheveux. Une légère suée lui perlait le long du cou. À force d'être enfermé dans sa cage de bois ajouré, son dos se courbait de rhumatismes, au point de sentir son corps se briser comme un tronc mort. Du petit doigt, jusqu'à son crâne, il lui semblait que tous les os craquaient les uns après les autres, en prenant tout leur temps. Même sous son postérieur, tout craquait. La chaleur rance faisait dilater les pores du bois. Grincements, couinements peuplaient les silences lourds laissés entre les mots de l'enfant. Puis il reprit:

« Marie, un rêve se déroule pendant le sommeil ; des formes, des sons des couleurs y apparaissent dans la forêt de tes songes. Une vision, c'est la sensation de voir autre chose que la réalité alors qu'on est éveillé.

- Je ne fais pas la différence. Je dis ce que je sais. Des pensées traversent ma tête. Elles me parlent, me racontent des choses. Et je les vois.

- La nuit ou le jour?

- Elles ne font pas la différence. Elles viennent quand elles veulent.

- Celles que tu vois plus souvent que les autres te paraissent-elle relever d'une force maléfique... ?, s'entêta le prêtre.

- Non. Rien n'y est noir, répondit Marie avec certitude.

- Tu veux me dire, que ce que tu vois ne t'effraie pas, ne comporte aucune vision violente, que tout est tranquille dans le monde que tu rencontres, reprit le curé de sa voix pernicieuse.

- Vous le dites mieux que moi » rétorqua Marie dans un sourire gracieux. »

Détourner les mots du confesse en les interprétant à sa manière était l'un des subterfuges préférés du père Vialat. L'enfant avait beau être maligne, elle venait de tomber dans le piège tendu. L'homme d'Église avait obtenu un aveu crucial.

La description de Marie pouvait rentrer dans les cases du raisonnement clérical. Elle ne comportait aucun élément évoquant une quelconque pratique de magie noire.

Pour le vérifier une seconde fois, le père Vialat usa d'une autre ruse. Fatiguer son adversaire, jusqu'à ce que celui-ci trahisse des signes d'agacements, entraînant des crises de démente. En racontant son histoire, jamais le visage de Marie ne s'était ridé, même un court instant. Aucune émotion ne lui avait traversé l'échine. Seuls les êtres sous l'emprise de forces obscures trahissaient des malaises, des tremblements, des sueurs en contant leurs visions.

«Je vois un enfant emmitoufflé dans des draps blancs. Il est allongé. Tranquille.»

Le père Vialat se redressa d'un bond intérieur. Des rivières de sang se mirent à couler dans ses veines, à en faire éclater les conduits. En quelques grains de sablier, les méandres de son large front se violacèrent. Une sueur ruissela à gros bouillons, creusant des rigoles dans les rides de son cou. Homme d'Église qu'il était, il n'en croyait pas ce qu'il voyait à travers les croisillons de bois.

Tout en parlant, les pupilles de Marie semblaient se dilater, imperceptiblement. L'iris de ses yeux avaient viré dans des teintes que les mots ne pouvaient plus décrire. Devenaient-ils pourpres, argent, translucides... ? À chaque instant, leur parure se changeaient, graduellement.

La voix de l'enfant, limpide comme une cascade fraîche égarée entre deux roches cévenoles, charriait des sons étranges. Son timbre légèrement aigu prenait source dans les graves. On eut cru qu'une autre conque résonnait dans ses tréfonds, remuant ses lèvres, lui dictant ses mots. Il ne s'agissait pas d'une transe, ni d'un comportement anormal. Sa mère, affalée sur le banc du premier rang, assoupie sous le poids de la chaleur, n'avait jamais dû s'en apercevoir.

Ce type de phénomène ne se remarquait que pour un esprit aiguisé, doté d'une concentration monastique, propre aux observations continues lors des nuits de contemplation. Mais pour l'avoir déjà rencontré deux fois en confession, le prêtre s'en méfiait plus que du démon.

«Je vois un enfant emmitoufflé dans des draps blancs. Il est allongé. Tranquille.»

Le regard absent, parlant toute seule, l'enfant psalmodiait les mêmes mots comme une prière. Pour l'homme d'Église, tout ceci attestait des pouvoirs contraires à la raison humaine.

De tout son être, le père Vialat haïssait ces manifestations contraires aux Évangiles, propres au charlatanisme de village, colportées à dos de charrette par de soi-disant rebouteux. Mais à deux reprises, il avait dû constater que ces dires prophétiques pouvaient se révéler d'une exactitude imparable.

Une dizaine d'années auparavant, une femme, portant fraîchement la vingtaine, lui avait confié sous le secret du confessionnal que son mari n'était point décédé comme les autorités de la contrée le lui avaient affirmé. Selon leur version officielle, déclarée sous serment, l'homme arrêté pour la vente de marchandises périmées sur les marchés avait succombé de lui-même à une attaque du muscle du cœur, lors des interrogatoires.

Toutes les nuits, elle le voyait la tête tranchée, dans une douve du château de Signac, à quelques lieues d'Arbusac. Une fois, dix fois, vingt fois, la même femme était venue lui confier les mêmes dires. Comme Marie, la même voix prenant sa source dans les tons graves, la même dilatation des pupilles, aucune transe ni tremblement propre aux possessions.

Au début n'y croyant pas, le père Vialat avait même signalé la femme aux autorités cléricales de Montpellier. Trois jours plus tard, son corps était retrouvé avec celui d'un homme dont le signalement correspondait à son mari. Les deux cadavres avaient été remontés d'une douve. L'homme avait la tête tranchée. La femme s'était jetée la tête dans le vide depuis un rempart. Quelque temps après, une rumeur était venue signaler que la femme portait du sang gitan. Même si par le truchement des accouplements multiples, des familles éclatées aux quatre coins du royaume, il s'avérait difficile de vérifier le sang de chacun, le curé d'Arbusac en était certain.

L'an dernier, à la même époque, soit exactement un an avant la sécheresse, une vieille femme, sèche comme un corbeau, au visage buriné, était arrivée au village, demandant l'hospitalité au curé. Sentant que cette créature devait descendre de peuplades gitanes, le père Vialat s'était aussitôt montré particulièrement prudent. Il lui avait proposé de se confesser. La vieille s'était abandonnée à prédire, avec certitude, une grande sécheresse aux ravages terribles pour la région. Elle aussi avait dit vrai.

En confession, l'expérience lui avait enseigné d'accompagner, pour aider les vers du nez à être débusqués. Déliait les phrases en boucles ne pouvait se faire qu'avec une grande douceur. La voix du prêtre se glissa dans un murmure, que même les croisillons du confessionnal peinaient à entendre.

«... Bien sûr ma petite, cet enfant est emmitoufflé et puis s'il dort tranquille, mieux vaut le laisser...

- Oui, mon père, chaque nuit, je le vois emmitoufflé dans des draps blancs. Il est allongé» répondit tranquillement Marie.

- Penses-tu qu'il va bien... ? ajouta le curé avec une insistance perverse.

- Il est allongé, emmitoufflé rétorqua Marie, toute détendue.

Laisser de grandes fosses de silence entre chaque phrase, peser ses mots au point de les porter avec grâce, c'était aussi de précieuses manies dont le curé connaissait les effets.

- ... Il n'a pas froid au moins... ?

- Depuis plusieurs rêves, il me semblait dormir... mais aujourd'hui j'en suis certaine... il ne bouge plus...

- ... Ses cheveux sont-ils décoiffés... ?

- Ses boucles blondes dorment, tranquilles. »

Peu à peu, le portrait de l'enfant endormi se dessinait dans les dires de l'enfant.

«... Il ne bouge plus d'un pouce... Parce qu'il est mort. »

La voix de Marie se brisa, comme une branche. Sous ses petites fesses, le bois du banc venait de se mettre à craquer. Un frisson glacé s'était engouffré dans tout son être.

- ... Tu sais Marie, il arrive qu'en dormant le visage prenne l'apparence de la mort, vérifie bien tes dires... prends ton temps...

L'effrontée prit une lente bouffée d'air, aspira une à une les gouttes de fraîcheur s'écoulant entre les murs de pierre, larges comme des bœufs.

- ... Il est mort depuis plusieurs jours, sa peau se décompose peu à peu...
- Marie, il y a une poignée d'instant, tu le pensais emmitouflé, comment peux-tu voir que sa peau part en lambeaux...?
- Je le sais, c'est tout, répondit sèchement l'enfant.
- Est-il dans un cercueil... ? reprit le curé plus pernicieux que jamais.
- Pas vraiment... mais cela peut y faire penser... Comme un reptile ne lâchant plus sa proie, le prêtre enlaçait de questions la petite conscience de l'enfant. À force, elle finirait bien par se détendre, lâcher entièrement le flux de son esprit.
- ... Pourrais-tu décrire le cimetière... ? »

Aussitôt, la voix de l'enfant se tarit. L'interrogation du prêtre venait d'aller trop loin. L'homme n'arrivait plus à contenir son impatience. Il avait beau s'éponger discrètement de sa main gauche, tenter de ne plus faire grincer les échardes de bois, en vain. Il trébuchait devant une enfant de huit ans.

«... Je veux dire... penses-tu que son enterrement a été célébré avec décence... es-tu venue apporter des fleurs sur sa sépulture... ?

Entre deux souffles rauques, le curé réussissait à se reprendre. Sa voix blanche se glissait entre les silences, son corps se tortillait moins sur le banc. Les échardes de bois acceptaient de se taire.

- Personne ne l'a enterré, il gît au fond d'un coffre. Son corps est enturbanné, asséna calmement Marie.
- ... Son odeur doit être exécration... ?
- Non.
- Tu veux dire qu'il est parfumé... ?
- De thym et de romarin, comme on en trouve sur nos massifs. »

- «Mes magnifiques salades mêlées n'attendent que vos palais. Eh oui, mes amis, même en plein soleil, même après la sécheresse, il y a encore des marchands qui pensent à vous. »

Bajoues pendantes, touffes de cheveux encollées à la résine, le beau-frère d'Ignace n'avait pas son pareil pour haranguer la foule. Après dix, vingt, trente marchés, rien ne pouvait venir à bout de sa verve intarissable.

En quelques clins d'oeil discrets et autres mouvements de balconnet, la jeune femme d'Ignace avait déjà su embobiner des familles entières qui lui achetaient des vêtements ne servant à rien, par ces chaleurs.

Quant aux poissons, ils se fendaient la poire dans leurs croûtes de sel. Leur vieille mère burinée s'en purléçait les babines.

Ignace n'avait plus qu'à arriver, trémousser de sa moustache, de son mulet à collerette, de ses gestes précieux, sortir sa fiole de lavasse bénie. Le tour était joué.

Ce matin-là, il suffit d'un sablier entier pour que le village de Jonzac tombe dans le piège. Et tous, femmes, enfants, hommes s'y plongèrent avec délices.

Un hameau peuplé de masures, perdu dans les flancs du Grand Aigoual, des habitants se faisant toute une montagne en voyant apparaître trois charrettes, une sécheresse à damner les lèvres, quelques vagues gouttes d'eau se prenant pour une première pluie revenue offraient Jonzac sur un plateau.

Le génie de la mère d'Ignace allait faire le reste. La vieille avait inventé la règle marchande suprême, pouvant contenter tous les clients, des plus petits aux plus croulants : vendre à prix très bas des choses n'ayant aucune valeur.

Salades avariées mêlées de ronces, poissons périmés conservés dans le sel, vêtements molletonnés en été, racines de menthe ne valant rien, la tête du client y gagnait.

Une touffe de cheveux, de la résine, un saladier en étain, un crayon à moustache aux poils de chèvre, deux pelotes de laine en forme de seins, une fiole remplie de lavasse et le tour était joué.

Assise derrière ses poissons, la vieille cachait avec délectation sa jubilation. D'un coup d'œil, elle veillait sur son traquenard.

Tout avait soigneusement mijoté dans sa tête de chouette ridée, vissée sur un corps de corbeau desséché. On ne savait même pas d'où elle venait. Tout en exhibant sa fiole de menthe, en écartant ses bras pour dessiner le désert, il arrivait qu'Ignace se demande parfois si derrière ces traits burinés, aussi prolixes qu'un bénitier, se cachait vraiment sa propre mère nourricière.

Dans ces familles ambulantes, on ne comptait plus les enfants. Entre les parents adoptifs, les cousins éloignés ne retrouvant plus leurs arbres généalogiques respectifs, les amis se prenant pour des frères, les sœurs cachées, on n'y comprenait plus rien. Peu importe, depuis leur plus tendre enfance, Ignace, sa femme et son beau-frère vivaient avec cette vieille. Les avaient-elles achetés, ou échangés contre des poissons... ? Aucun des trois n'avait osé lui poser la question, tomber sur une mère qui accepte de vous nourrir relevait déjà d'un miracle, qu'il valait mieux ne pas percer.

Des gardes royaux avaient eu beau arrêter cette vieille burinée, se doutant que du sang gitan coulait dans ses veines, prétextant qu'elle se livrait à de menus larcins. À tour de rôle, ils avaient tenté de la faire parler, de lui faire avouer ses origines douteuses. En vain. La vieille, plus têtue qu'un massif cévenol, s'était plongée dans un mutisme absolu. Signalée aux autorités de plusieurs contrées, elle effrayait par sa force de caractère.

En la regardant de près, tous avaient été saisis par un frisson d'angoisse. Plus on l'approchait, plus une sorte de magnétisme opérait, plus ses yeux de vipère enlaçaient. Chez elle, le maléfice semblait érigé en art absolu. Les ruses les plus redoutables, aiguës jusqu'au parfaitement lisse, sommeillaient dans ses tréfonds. Plumer le badaud avec de simples poissons périmés assurait son gagne-pain quotidien, tout en lui permettant de jouir d'un poste d'observation de village en hameau. Au fil des marchés, son regard se fronçait. Son fils l'inquiétait. Depuis Arbusac, Ignace avait changé.

Sa moustache frémissante retombait sur elle-même, pas assez bien dessinée au crayon en poil de chèvre.

Son aplomb hispanique perdait de sa superbe. La vieille avait senti que son fils se courbait, sous le poids d'un secret.

Sur chaque marché, l'homme se livrait à de curieuses manigances. En contant ses histoires mentholées, devant les assemblées transportées, il repérait une enfant, de préférence âgée d'une dizaine d'années. Vérifiant que ses parents ne l'accompagnaient pas, il en profitait pour se rapprocher d'elle, à l'insu de tous. Entre ses deux bras traçant un désert dans lequel il jurait être allé, il lui décochait des regards langoureux. Une forme de complicité que seuls lui et l'enfant pouvaient voir se nouait. Après sa diatribe, il faisait mine de la raccompagner, quelques pas, feignant de répondre aux énièmes questions de la petite. Puis sa tête s'approchait doucement de l'oreille enfantine, et lui murmurait des semblants d'histoires ou de mots que personne ne comprenait.

Se sentant épié par la vieille, il ne restait que quelques grains de sablier aux côtés de la petite. Mais à voir les yeux écarquillés de l'enfant, on pouvait imaginer que celle-ci portait à son tour un secret.

D'abord, on crut qu'il s'agissait du vent. Durant les heures précédant minuit, de longues plaintes avaient dévalé les pentes rudes des massifs encerclant Arbusac. En été, il arrivait que des rivières transportant des sons étranges se faufilaient entre les carcasses d'arbres morts, faisant rugir toutes sortes de présences. Entre deux troncs de châtaignier, dans l'écorce percée d'une branche de thym, le souffle du vent vous faisait croire au mystère des femmes chantantes.

Cette légende, répandue dans les Cévennes, racontait que des femmes se réunissaient la nuit pour célébrer les esprits. La limpidité des voix était d'une telle pureté que même les cieux en pleuraient. Ces chants de l'extase possédaient, disait-on, la vertu de guérir les maladies les plus sévères. Dans les chapelets de villages accrochés sur les flancs du Grand Aigoual, de nombreux cas de guérison avaient été constatés.

Ce soir-là, il n'en fut rien. Au second coup de l'angélus, tout le village comprit. Comme lors de la première nuit, onze coups résonnèrent dans les montagnes, allant de hameau en village. Onze coups troués dans leur gorge par des hurlements à la mort. Chacun transperça les oreilles, les corps, les murs de chaque âme vivante à Arbusac. La bête avait attendu le premier coup de minuit, pour accorder son gémissement atroce au rythme parfait du clocher. Des mines défaites, des trognes ahuries, des bedaines farcies des châtaignes rances, des borgnes fortunés, la veuve Goguenard, le père Vialat se réveillèrent en sursaut, traversés par un frisson glacé. L'onde venait de se propager dans l'échiné, ranimant les pensées les plus angoissantes. Pourquoi la bête s'en prenait-elle à Arbusac? Pourquoi le curé ne voulait-il pas que les habitants aillent se réfugier dans le souterrain de l'église? La Clotilde unijambiste avait-elle des pouvoirs, comme on commençait à le murmurer? Ces gens boiteux portaient donc malheur?

Seule la petite Marie ne dormait pas. Guettant à la fenêtre, l'enfant attendait, scrutant la nuit entre les étoiles.

Perché au sommet d'un pic dominant la vallée, le monstre scrutait toute la vallée. Après chaque hurlement, la bête se raclait la gorge, remontant des torrents de glaire. Tout son corps velu tressaillait sous la force des raclements rauques. Puis, elle prenait une sorte d'élan intérieur, calait son souffle sur le rythme impeccable du clocher, et lançait son hurlement à s'en décrocher les mâchoires, en sang. Gueule béante, griffes acérées se tordant de plaisir, tremblements lui parcourant l'échiné dorsale, elle jouissait de toutes ses forces, en terrorisant les âmes à ses pieds. Son regard globuleux dominait le monde, tenant entre ses griffes le village d'Arbusac. Son cri se fracassait comme un maillet dans la tête de chaque habitant, à le rendre fou.

Au douzième coup, tout s'arrêta. Le village reprit son souffle.

Le clocher ne résonnerait plus avant demain cinq heures.

Chacun se dit qu'il allait enfin pouvoir dormir, se replonger dans sa nuit éveillée, en se disant que décidément, à Arbusac le vent réservait bien des surprises, que rien n'avait existé, qu'aucun monstre ne vivait perché sur les hauteurs, qu'aucune bête, ni même aucun sanglier, n'avait été aperçu par les chasseurs depuis les débuts de la sécheresse, que le père Vialat avait raison quand il admonestait la raison gardée du haut de sa chaire.

Une grappe d'hommes armés de torches en feu sortit de l'église, suivant le père Vialat. Encapuchonnés, les visages découpés à la serpe dans la lueur des flammèches, marchant d'un pas décidé, ils allèrent frapper aux portes de toutes les habitations. «Au nom du Dieu miséricordieux, moi curé d'Arbusac vous demande de l'aide ! »

Écharpe de soie abandonnée au vent léger, voix blanche ayant revêtu toute sa puissance cléricale sermonnaient à tout-va.

«Sortez de vos nuits et suivez-nous !, ordonnaient en chœur les hommes l'accompagnant.

Comme dans un chant d'ouverture, le prêtre lançait sa voix, donnant le la à l'exhortation collective. La meute, restant derrière lui, à quelques pouces, reprenait ses refrains à la volée.

- Il en va de notre village ! Le prêtre reprenait en solo :

- Au nom du Dieu miséricordieux, levez-vous et marchez, l'heure de l'action est venue ! «

Puis il se reculait d'un pas, laissant la grappe d'hommes passer devant lui. Leurs poings tambourinaient aux portes, jusqu'à ce qu'elles cèdent. Elles s'entrouvraient timidement, grinçant de toutes leurs échardes, se demandant quelle lubie prenait le curé de venir réveiller ses ouailles en pleine nuit.

Entre les lueurs, on apercevait les visages sortant d'un sommeil emmitouflé de rêves, entrebâillant des langues chargées, des cuites levées du mauvais pied, des gosiers secs aboyant des gueulantes trouées. D'autres réveillés en sursaut, sous leur chemise sale, promettaient de suivre immédiatement le cortège. Des mirettes d'enfants embuées de larmes juraient qu'elles voulaient être de la partie.

La meute arriva devant la mesure de Jean. Les voix se mirent à tambouriner, en vain. Le père Vialat usa de son plus beau timbre grave, mais rien n'y fit. Aucune bougie ne leur répondit. Ni Jean, ni sa femme, ni Thibault ne vinrent leur ouvrir.

« Mes frères, je connais bien Jean, depuis tout petit, quand il dort rien ne peut le réveiller, laissons-le en paix. Avec sa Clotilde et son Thibault souffrant, il a dû ne trouver le sommeil qu'après de longs sabliers » dit le prêtre en haussant la voix.

Tous se rangèrent derrière son avis. Les boiteuses portant malheur, mieux valait les laisser croupir chez elles, sur leurs jambes de bois.

- D'autant que son Thibault est parti, qu'il ne peut même pas être utile ! » maugréaient les mauvaises langues.

La veuve Goguenard ouvrit son volet de bois sculpté, et cria par la lucarne sa surprise d'être prise à partie, en pleine nuit. En quelques mots, la meute lui intima l'ordre de descendre venir en aide au village. Elle promit d'aller réveiller sa fille pour s'engager à leurs côtés. Le borgne fortuné, en guêtres brodées lui descendant jusqu'au bas du mollet, se tenait devant l'entrée de sa maisonnée.

Il prétendit ne pas avoir dormi, attendant qu'on vienne le chercher.

Cette nuit-là, tous se portèrent volontaires pour partir en battue dans la montagne.

«Une arme, juste une, pour chacun de vous et Dieu vous donnera le reste. »

La consigne du père Vialat était formelle. Refusant d'obéir, chacun emporta tout un fatras de crécelles, manches de pioche, pics à égorger les porcs, couteaux effilés à trancher les doigts, colliers de griffes de loups ayant déjà servi et autres tenailles et filets à mailles crantées hérissées de dards en fer. La colonne sortit du village et prit la direction du Roc blanc. D'un simple geste, le curé instaura une règle absolue : pas le moindre bruit, ni le moindre chuchotement. Il en allait de la vie de chacun. Si l'on voulait se parler, seul le chuchotement au creux de l'oreille, à voix basse, était autorisé.

Entre deux murmures, chacun échangeait ses impressions. Aucun doute, les hurlements à la mort, mêlés aux onze coups du clocher, provenaient des flancs d'un mont surplombant le village. Un mont maudit, que personne n'aimait, tant son arête en bec de lièvre rappelait les peuples d'infirmités : le Roc blanc.

Tout autour d'Arbusac, le paysage se plaisait à dessiner des contours harmonieux, vaquant entre deux vallées en pente douce, massifs rondouillards. Vers l'est, la nuque du relief se brisait, sur ce pic, tordu, pointu. En voyageant dans les Cévennes, mieux valait ne pas remarquer cette anomalie. D'abord, elle effrayait par son aspect. Sur son bec crochu ne poussait aucune fleur. À se demander si les plantes, les arbres, ne s'étaient pas eux-mêmes méfiés de cet être écorné.

Sa peau, blanc cassé, comme de la craie, ne prenait jamais les teintes du soleil, refusant les parures ensoleillées.

Elle restait terne, immaculée. Par le jeu des contreforts, des autres massifs, il semblait que le soleil ne pouvait jamais la regarder en face.

Les contre-jours des couchers et levers solaires effrayaient, tant le bec prenait des formes maléfiques, semblant vouloir se refermer comme des pinces sur les villages à ses pieds.

En regardant attentivement la peau de cette créature, on distinguait des crevasses, comme en portent les Gitans. Malheur à celui qui tombait dedans.

On prétendait qu'elles dissimulaient des précipices vertigineux, dans lesquels bon nombre d'hommes, de femmes, et d'enfants avaient disparu, en se jetant depuis le haut du Roc blanc. Les nuits pleines de lune, les chants mortuaires montaient de leur gorge, par le truchement du vent s'engouffrant dans les méandres, interstices, de ces cathédrales naturelles, creusées à flanc de massif.

« Mes frères, notre peur n'a aucun fondement. Ce roc n'est qu'une montagne, une création sans âme, comme les femmes en sont. Mais le monstre, lui, est un être bien vivant. Sa menace est réelle. Les seigneurs de la contrée ayant fui, il en va de notre survie d'aller éradiquer cette bête. Le Seigneur notre dieu me l'a intimement demandé lors de mon oraison, par deux fois. Je vous le confesse, j'ai senti une pensée me traverser au plus profond de mon âme. Si j'en crois le Seigneur, les dires de la petite Marie Goguenard seraient vrais. L'enfant n'aurait pas menti. La bête existerait bien, quelque part dans les massifs. »

La voix du prêtre avait parlé toute seule, sans emphase ni gestes grandiloquents. Son autorité naturelle, sans hausser le ton, valait mieux que tous les discours.

En quelques mots, elle avait aboli les montagnes d'appréhension collective. Le passage s'était ouvert, pour monter à l'assaut de la peur, au milieu des murmures formant le grondement d'une rumeur sourde. Tous le regardèrent avec stupeur. Pour la première fois, leur homme d'Église avouait avoir changé d'avis. La force de son aveu souleva l'âme de sa meute avec encore plus de force.

« Il faut relever nos têtes de mulets, redresser nos échine, et poignarder le monstre, en plein cœur !

- Que son sang jaillisse des entrailles ! Qu'il coule du haut des massifs, qu'il forme des rivières pour aller se jeter dans la gueule du diable !

- Voyez sur ma poitrine... des griffes de loup forment ce collier ! J'ai hâte de voir sortir la moelle de cette bête, prise au piège, entre mes serres !

- Marchons aux côtés du Seigneur, et allons porter la mort comme une joie dans la montagne.

Arrosée de menaces proférées dans les oreilles, de cris dégoulinant de vengeance, vomis entre deux crachats, la rumeur enivrait les hommes.

L'alcool de la folie montait à leurs têtes. Cul sec. Visages bouffis de haine, encapuchonnés dans leur chemise, découpés dans les lueurs de torches, tenant entre leurs pattes des chants guerriers, les ouailles avaient pris l'apparence de chiens-loups. Trognons, borgne, veuve, gosiers, bedaines formaient un troupeau, derrière leur berger. Marchant quelques pas devant, le père Vialat plantait son bâton de pèlerin, flairant le sol, se méfiant des pierres prêtes à dévaler sous ses sabots.

Du haut du Roc blanc, la bête devait sans doute les regarder, comme un essaim de guêpes ivres, se réjouissant à l'idée de butiner la mort.

Il est des marches qui se vengent au bout de quelques kilomètres. Le Roc blanc était de celles-là. Sa montée débutait par un chemin tranquille, prenant sa source au cœur de la vallée, sous des branchages de thym. Cette ancienne voie romaine se plaisait à porter ses voyageurs sur son dos. Certains l'appelaient même «le mulet» tant la douce courbure de son flanc se plaisait à soulager les corps. La sécheresse avait durci sa terre battue, comme de la caillasse. Insidieusement, les faux plats se déroulaient sous vos mollets commençant à souffrir de courbatures.

« Je l'ai vu, il est là... devant vous ! »

La veuve Goguenard, fit éclater de rire le groupe. Sa voix blanche comme sa chemise était passée à travers sa peur bleue. Une simple branche de romarin, soulevée par un lapin, avait eu raison de son courage.

Puis le sentier se tordait de rhumatismes articulaires, à force de tourner sur lui-même. Les Romains avaient décidé de s'arrêter en chemin. Pour eux la montagne se terminait en ce premier pallier. Le père Vialat n'allait pas en rester là : devant la grappe feignant de marquer un temps d'arrêt, sa voix claqua comme un fouet l'échiné des esclaves.

« Le Seigneur nous demande toujours d'avancer, il nous envoie des épreuves pour découvrir notre claire volonté. »

L'homme portant autour de son cou le collier de griffes fit un pas, exhortant les autres à le suivre. Un souffle rauque le traversait, comme les rivières de sang s'écoulaient dans les douves après les assauts. En regardant sous son capuchon, un œil attirait immanquablement l'attention.

La pupille globuleuse, incurvée dans le fond de la lucarne, semblait attester que l'œil avait été remplacé par celui d'un loup. De minuscules filets sanguinolents tressaient des méandres autour de cette anomalie. Hommes et femmes, toujours soucieux de leur apparence, n'hésitaient jamais à recourir aux services des rebouteux et autres redresseurs de corps, allant de village en place de marché. Jambes trop longues, nez tordus, pieds rentrés reprenaient forme entre leurs tenailles, pinces, saignements de truie égorgée. Pour remplacer des erreurs de la nature, on utilisait des restes d'animaux. Une patte de mulet pouvait être sanglée à la place d'un pied bancal. À Arbusac, un globe de loup avait pris la place d'un œil poché dans le regard d'un habitant. Un peu de résine pour encoller les chairs et le tour était joué. Pour remercier son rebouteux, cet homme portait en collier les griffes de la bête sacrifiée.

Sortant peu de chez lui, cet homme intriguait. Il prétendait vivre de rentes, annexées sur des lettres de change.

Son frère possédait un immense champ dans la juteuse plaine beauceronne.

Propriétaire de blé, il restait chez lui, à percevoir une infime dîme sur toutes les cargaisons écoulées vers le sud. Mais aussi petites qu'elles soient, ces taxes s'additionnaient comme autant de fagots, bâtissant une fortune, soigneusement cachée.

Maigre, portant le cheveu gras en bandoulière, sur un crâne visqueux, son aspect repoussait. S'adonnant au péché de chair tarifé, on racontait ses penchants pour le sordide. Le père Vialat s'était maintes fois interrogé sur son comportement. Ne venant jamais en confession, participant aux offices en se glissant entre les tout derniers bancs, comme le font les araignées, il ajoutait à la suspicion. La lueur de sa torche réfléchissant son œil de loup lui donnait un aspect abominable. L'inquiétude du curé fit tache d'huile. En le regardant, chacun put voir à quel point certains hommes finissent par révéler leur ancestralité animale. On devinait chez lui d'effroyables pulsions, poussées dans ses tréfonds par les pleines lunes. La nature se plaisait à créer des monstres, celui-ci en était un. L'envie d'aller tuer la bête remontait au plus profond de ses entrailles. En tête de cortège, juste derrière le prêtre, sa torche traçait des cercles dans la nuit noire.

Et puis tout dégénéra, en une poignée de grains de sablier. Un courant d'air surgit entre deux massifs, secouant les branches de thym mortes, une à une, jusqu'à les faire craquer.

« Mes frères, éteignez vos torches ! »

L'ordre du père Vialat claqua comme un coup de fouet. Son index pointé vers le ciel appela le sens du vent. L'homme d'Église habitué aux brusques rafales se méfiait des ravages de la tramontane. Brutale, imprévisible, sa plus petite étincelle pouvait former une boule de feu, dévaler les pentes, devenir une avalanche de foudre, encerclant villages et troupeaux, jusqu'à les étrangler, un à un. Aussitôt, toute la petite grappe souffla ses bougies. Un frisson parcourut l'échine de chacun. Sans feu, l'homme n'existait plus. Sans flamme, sa condition humaine redevenait poussière, graine de peur lâchée au vent mauvais des présences furtives parcourant la nuit.

L'habitant portant son œil de loup refusa d'éteindre son flambeau.

Voulant tuer la bête, au péril de sa vie, il s'élança tout seul sur le chemin montant au sommet du Roc blanc.

À cet instant, une rafale cingla son destin, en pleine tête. Son corps devint une torche humaine, empaillé de braises rouges. Flammes et chairs se consumèrent dans un même souffle. Poussant des cris de bête immolée, l'homme bascula dans la gorge d'un précipice, entre les suppliques du prêtre. Et le monstre attaqua. Par surprise. Entre deux arbres morts, sa silhouette jaillit.

La veuve Goguenard s'effondra, prise d'un malaise. Les trognes confites lancèrent des cris tordus, allant s'empaler contre les massifs. Une bedaine farcie éclata sous la pression du ceinturon. Les consciences explosèrent d'un coup, libérant des flots d'effroi, dans les veines de chacun.

Tous crurent que la montagne se refermait sur eux. Les crêtes menacèrent de les enserrer entre leurs crocs dentelés. Et la bête allait pouvoir les dépecer, un à un, plantant les griffes de sa folie au hasard des gorges, des moignons.

Rapaces de la pénombre, vers translucides, rampants venimeux finiraient le travail, plongeant becs et ongles dans les viscères de leurs petites vies.

Mais le prêtre fut formel. Cette nuit-là, point de monstre, ni de bête. Juste la peur de se sentir abandonné en pleine montagne, lâché sur le territoire des morts vivants, parcourant les massifs. Le vent avait attisé l'effroi. Le feu avait pris dans la tête des hommes. Leur raison s'était consumée en un souffle.

Au petit matin, tous avouèrent leur faiblesse. Dans les volutes de l'obscurité, chacun avait fini par croire à toutes sortes de présences. Une hallucination collective avait enveloppé la nuit, au point de la prétendre habitée par un monstre.

Ignace et sa bande décidèrent de changer de région. À force d'aller dans la même contrée, les rumeurs allaient finir par se propager. La vieille se méfiait des affaires trop juteuses.

Bajoues pendantes, ronces mêlées, jeune femme au balconnet, guêtres d'hiver se croyant en été, poisson salé jusqu'à la trogne, plants de menthe aux vertus magiques firent leurs bagages.

Un matin, on vit leurs silhouettes disparaître, sur un chemin de crête, à dos de charrette, entre les lueurs d'un soleil levé sur la pointe des pieds, pour ne pas les déranger.

Comme par hasard, le jour de leur départ, la nature reprit sa parure d'été. Sans oser le dire à haute voix, chacun put vérifier que les peuples gitans entretenaient d'étranges liens avec les éléments, au point de provoquer leur colère ou de les amadouer. De peur de recevoir une malédiction, tous se jurèrent au fond d'eux-mêmes de n'en parler à personne.

Ce matin-là, en un clin d'oeil, l'azur se refit une beauté. La lumière pâteuse retrouva son teint éclatant. Les vallées offrirent leurs flancs aux regards coquins des massifs plongeants. Les cultures en terrasse, suspendues au-dessus des gorges vertigineuses, mirent en avant leurs balconnets flatteurs. Les crêtes dentelées briquèrent l'émail de leurs pierres calcaires. Les cascades asséchées astiquèrent leurs pentes cuivrées, se disant prêtes à recevoir l'eau du ciel. Les rivières firent leur lit, accueillant d'un coup de vent de nouvelles caillasses blanches, bien lisses. Les branches mortes décidèrent de tomber, laissant aux arbres le soin de gratter leur écorce, jusqu'à retrouver une peau de bébé.

Du Roc blanc, on vit les toits des masures ponçant leurs tuiles jusqu'à les rendre translucides. La poussière prit la poudre d'escampette, au coin de chaque rue d'Arbusac, se sauvant sur le dos de petits nuages flottants.

Dieu voyant que les hommes, les bêtes et la nature y mettaient du leur fit retentir l'hymne à la joie, au cœur des montagnes.

Les clochers de tous les villages se tinrent par la conque, d'une même main. Les maillets frappèrent l'étain de toutes leurs forces pour scander le rythme, abolissant les sabliers, les heures difficiles, les nuits blanchies par la soif, les journées harassantes sous le poids des chaleurs. Les cloches sonnèrent à toute volée, emportant le temps disparu. Le bonheur revint sur la terre, célébrant la fin de la sécheresse. Son souffle s'engouffra dans chaque créature vivante. Branches de thym, gousses de romarin, cigales drapées en papillons firent sonner leurs archets. Chiens hurlant dans le lointain, chats sortant ébouriffés par les gouttières, oiseaux multicolores jouant de leurs ailes comme des cymbales tracèrent les premiers contre-chants.

La rumeur des habitants sortant de leurs masures, poussant des hourras, des bravos ouvrit la voie aux harmonies héroïques. Et dans ce défilé, les enfants d'Arbusac s'élancèrent, en courant, vers la fontaine du village, chantant la mélodie du bonheur sur tous les tons de l'unisson.

À leurs côtés, on vit des trognes se promettant des cuites encore plus mémorables, des borgnes ouvrant grand leurs yeux cyclopéens, des bedaines

se frottant la panse, la petite Marie posant ses mains sur les paupières pour mieux goûter l'instant présent, la veuve Goguenard dansant sur elle-même, comme une dinde de Noël. Jean, soulevant la Clotilde à bout de bras, la posa à califourchon sur ses épaules larges comme des massifs cévenols. Et le père Vialat, en tête du cortège, se mit à bénir tout ce qui lui tombait devant le nez : chiens errants ayant retrouvé la foi de leurs maîtres, chats de gouttière bien recoiffés, cigales multicolores se prenant pour des papillons.

Arrivés devant la fontaine, tous formèrent une ronde autour du bassin. Les trognes confites retinrent leur souffle imbibé d'alcool.

Les bedaines farcies se maintinrent la panse à deux mains, le long des ceinturons boursouflés. La petite Marie n'osa pas soulever les mains de ses paupières, de peur de ne rien voir couler.

Sa mère, genoux à terre, se prit pour un bénitier attendant le retour des grenouilles.

La ronde des enfants tourna de plus en plus vite, comme une toupie autour de la fontaine. Le prêtre s'avança d'un pas, ouvrit ses bras au ciel.

Ses mains comme des prières supplièrent l'azur éclatant.

Tous les yeux se tournèrent vers le bassin de la fontaine, s'offrant comme un calice.

Et la grâce de Dieu exauça la bonne volonté des hommes. Le divin se prit pour de l'eau et coula à flots. Les premières pluies envoyées par Dieu sur les hauts massifs avaient bel et bien repris le chemin du village. Le bassin perdit ses premières eaux. Quelques gouttes saumâtres de vase sortirent en premier, annonçant l'arrivée du prochain jet. Par le bec de la fontaine, on le vit sortir du corps de la terre, découvrant la vie azurée, se plongeant dans le grand bain de la vie retrouvée. Sa pureté virginale brilla de mille et une pépites argentées dans les reflets du soleil. On crut voir le feu briller, dans chacune de ses paillettes solaires.

Par vagues entières, l'eau jaillit dans les yeux de chacun. Tous voulurent la goûter. Après avoir passé des semaines dans l'air rance des guêtres, la peau ne tenait plus à l'idée de se frotter contre les gouttes juteuses. Le bassin, large comme un calice, accueillit l'irrésistible soif de vie. Tous s'y jetèrent. Tous voulurent tremper leur corps dans le bain voluptueux de rosée, descendu miraculeusement du ciel, après le départ des Gitans.

Les trognes confites plongèrent leur gosier, jurant qu'elles voulaient boire cul sec le bassin entier. Une bedaine farcie jeta sa chemise à terre, offrant ses abattis gluants à la vue de tous. Puis ses chairs molles se glissèrent entre les remous soyeux. Les enfants devinrent des dauphins, nageant au milieu des vagues, formées par les reflux de chacun. La veuve Goguenard prit sa jupe-culotte à deux mains, la battit de toutes ses forces. Et ses guêtres se crurent au lavoir du village. Marie monta en équilibre sur la rambarde du bassin, et bascula en riant dans le précipice d'eau bénite.

Jean prit son élan, traversa toute la place en courant, et exécuta un plongeon. On vit son visage disparaître dans les profondeurs aquatiques.

Dans l'euphorie des jeux d'eau, personne ne remarqua les agissements discrets de Clotilde. Arc-boutée sur le rebord de la fontaine, elle sortit de sa poche une minuscule fiole. D'un geste vif, elle la remplit de quelques gouttes, et referma soigneusement le bouchon de liège. Se faufilant au milieu de la foule déchaînée, elle repartit chez elle, sur sa jambe de bois, tenant dans sa poche la précieuse fiole.

Clotilde défit un à un les liens sanglant sa jambe de bois à son moignon de cuisse.

Rampant sur une patte et deux mains, elle rampa jusqu'au coffre-lit.

Puis ses ongles noirs s'enfoncèrent dans la terre friable, comme des râteaux voulant fouiller le sol, à la recherche d'un trésor.

Un sourire illumina son visage, quand ses mains déterrèrent une clef.

Comme un animal sur ses gardes, craignant d'être épiée avant de se jeter sur sa proie, elle jeta un regard à travers la lucarne entrouverte. De sa main droite, elle remonta sa manche pour épancher une goutte de sueur égarée sur son front. Un soupir lui traversa l'échine.

Elle pouvait agir sans crainte. Trop occupés aux jeux d'eau, tous les villageois préféraient se baigner dans la luxure d'une eau descendue du ciel plutôt que de surveiller les agissements étranges d'une unijambiste. Avoir une jambe de bois pouvait donc se révéler fort précieux en pareil cas.

Prenant appui sur ses mains, elle réussit à s'agenouiller devant le coffre. Sa clef glissa dans la minuscule serrure maculée d'argent. Et la chape du coffre s'ouvrit dans un infime grincement.

Aussitôt, elle abaissa ses longs cils sur la lucarne de ses yeux entrouverts. D'un geste vif, elle défit la barrette de chanvre soutenant sa chevelure. Sa toison brune se relâcha en arrière, comme une récolte de blé offerte au minuscule courant d'air engouffré sous la fente de la porte fermée.

Puis ses mains avancèrent lentement l'une vers l'autre, semblant presser une force invisible. Ses doigts s'entrelacèrent tout doucement, tressant une corbeille en offrande au ciel. Et elle se mit à prier, glissant sa respiration dans le souffle de son être profondément apaisé. À cet instant, son corps tenant en équilibre sur un seul genou s'éleva dans une parfaite verticalité, reliant l'humain au divin, dans une misérable mesure ployant son dos sous le soleil de plomb.

En la contemplant, on eut cru qu'une rivière de joie lui traversait le corps de part en part, tant son être paraissait en paix. Son visage défit une à une toutes les rides que la vie lui avait creusées. Durant quelques grains de sablier, sa peau retrouva toute sa fraîcheur d'antan. Des gouttes de rosée semblèrent perler sur son teint. Un effluve de pêche enveloppa l'air rance de l'unique pièce.

Tout en restant les yeux fermés, elle plongea sa main dans sa poche, en sortit sa précieuse fiole. Elle dégoupilla le bouchon de liège, et en versa quelques gouttes, recueillies de la fontaine, au-dessus du coffre grand ouvert.

Après avoir refermé ce flacon de fer, elle sentit son corps se raidir brutalement. Des fourmillements se propagèrent dans son unique jambe. Un frisson glacé lui traversa toute l'échine, comme un éclair de glace. Et puis tout bascula. Un grondement, sourd comme le tambour de la mort, vif comme la fulgurance d'un instant, monta des profondeurs de la terre, résonna dans toute la pièce, faisant tressaillir la table et le coffre-lit. Aussitôt, Clotilde ouvrit les yeux et s'aperçut que rien n'avait changé dans la pièce. La lucarne de la fenêtre toujours entrouverte grinçait de son doux murmure, au gré des coulis d'air traversant le village. La porte de l'entrée soigneusement fermée ne laissait filtrer qu'une fine lueur de jour. Dehors, les éclats de voix s'en donnaient à cœur joie, roulant depuis la fontaine jusque dans la grande rue. À Arbusac, comme dans toute la contrée, il arrivait que des coups de tonnerre rugissent contre les nuages se hasardant seuls sur les chemins de crête.

Elle reprit ses esprits et ouvrit son plus beau sourire au monde qui l'habitait, savourant chaque goutte de cette magnifique matinée estivale, nichée au cœur des Cévennes.

Mais un goût amer lui remonta des entrailles. Si fort qu'elle en cracha par terre, en se tournant vers la porte pour éviter le coffre. Aussitôt, une panique entra dans son être, s'engouffrant dans les veines de ses membres, de sa raison. En prenant appuis sur ses mains, elle rampa de toutes ses forces, jusqu'à sa jambe de bois. Ses mains saisirent les liens de chanvre et sanglèrent le moignon à bride abattue.

Soudain, une rafale de vent fou enfonça à pieds joints la lucarne de la pièce. Le volet de bois peint vola dans la pièce, cinglant tout ce qu'il trouvait sur son passage. Clotilde le reçut en pleine tête. Son front éclata, en sang. Sous la violence du coup, elle s'effondra sur son unique jambe. Sa cheville se vrilla sur elle-même, comme un ressort broyant des ligaments.

À cet instant, Clotilde sentit sa conscience vaciller, en sachant qu'elle ne la retrouverait plus jamais. Sentant la mort arriver sur la pointe des pieds, elle se tourna vers le coffre, les yeux en larmes.

Au second coup de tonnerre, la furie sonna dans sa corne. Un roulement de tambour dévala les massifs, à rendre fou.

Ivre à force de ne plus boire pendant des semaines, la nature décidait de se rattraper, en buvant cul sec l'ivresse de sa folie.

Toutes les cuves de nuages s'ouvrirent en même temps, déversant leurs baquets d'eau saumâtre. Sous la force des flots, l'azur éclata en mille morceaux sur la tête des habitants d'Arbusac.

Des effusions sanguines jaillirent de la terre, en milliers de vaisseaux, faisant éclater les boyaux de leurs nappes. Les capillarités déchaînées s'infiltrèrent sous les portes des mesures, dévalèrent par les lucarnes. En quelques grains de sablier, elles tracèrent des douves au pied des murs de l'église.

De ses mains trempées, l'eau pétrit la terre pour en faire une boue spongieuse. Et le sol devint marécage.

Hurlant à tous de ne pas approcher, le père Vialat se jeta dans la bataille, grimpa quatre à quatre les marches menant à son clocher.

Du haut de sa vigie, il se jeta dans le vide. Ses mains de charpentier saisirent au vol la corde de la cloche. Les tresses érafièrent sa peau. Il lança tout le poids de son corps pour actionner le maillet. La bogue du marteau partit se fracasser contre la conque et la cloche hurla, avertissant alentour villages et hameaux du danger imminent. Une course à la mort s'engagea entre pluies diluviennes et créatures vivantes. Trognons, femmes et enfants d'abord, bedaines ensuite, se mirent à courir dans tous les sens, se bousculant entre eux comme des troupeaux de brebis, lâchés devant le diable. Fourmis désarticulées, ils prirent leurs jambes à leur cou pour tenter d'aller plus vite que la nature.

À peine les trois coups sonnés, les flots dévalant les massifs surgirent comme des chevaux lâchés au galop, au coin de la grande rue, bavant des torrents d'écume à leurs naseaux.

Une marée ivre charriant moignons d'arbres, rognons de chiens, têtes de chats surnageant dans la mélasse encercla la première maison.

Ce fut celle de Dieu. L'église était à l'entrée du village.

Fracassant son échine, une vague enfonça d'un puissant coup de rein la grande porte nuptiale. Les coquillages sculptant ses tympans se jetèrent à l'eau. Les armatures tressées dans le châtaignier volèrent en morceaux, comme autant de radeaux éparpillés sur une mer verdâtre. La vague remonta la nef à bride abattue. Ses pattes rétractiles arrachèrent tout sur leur passage. Les bancs furent jetés en l'air, comme de vulgaires coquilles de noix. Le confessionnal se retrouva le cul en l'air, ressortit par l'entrée de l'église, allant fracasser ses souvenirs sur le parvis.

Soudain, le jubé dentelé se dressa devant la vague, lui interdisant d'approcher la statue de Jésus posée sur l'autel. Aussitôt, elle le contourna, se faufilant sournoisement par les galeries latérales, puis ses deux affluents formèrent le bras d'une formidable pression, explosant en mille morceaux le muret sculpté et sa dentition de pierres taillées. Alors dans la déflagration inouïe, les vitraux explosèrent en milliers d'éclats de verre translucide. Visages d'apôtres balafrés de sang, ailes d'anges brisées à jamais furent projetés tout autour de l'église.

Se sentant irrésistible, la vague ivre prit son élan entre les dernières colonnades, et empala la jouissance de son écume impétueuse contre la table eucharistique.

Elle souleva à bout de bras la table du Seigneur, sous les pieds ballants du père Vialat, pendu à sa cloche, au-dessus du massacre. Les yeux peints de Jésus statufié partirent en arrière, révoltés. Son crâne poli éclata sous la violence des flots déchaînés.

Capitaine de son navire en perdition, le curé voulant lutter jusqu'au naufrage final se jura d'indiquer le nord, jusqu'à sa mort. Dans le fracas ivre, ses mains, sanguinolentes à force de se frotter sur les échardes de la corde effilochée, réussirent à sonner l'alarme, pour toutes les vallées environnantes.

Alors les lames devinrent puissantes comme des taureaux, s'en prenant à toutes les mesures.

Leurs vagues cornues défoncèrent murs, parois, clôtures, volets. Les maisonnettes furent jetées dans la gueule de la tempête.

Et ses crocs se refermèrent, ne voulant plus relâcher leurs proies, au milieu des suppliques d'enfants ne sachant pas nager, des femmes avortant leurs cris tordus de désespoir, sous les regards impuissants des hommes emportés par la colère des eaux. Cette nuit-là, des familles entières partirent en cortèges de cadavres flottants. Des visages violacés, des moignons de mains sortant de l'eau, implorant qu'on les arrache des flots, des pans de jambes sans taille, ni genoux, des doigts croisés les uns dans les autres sans mains.

Et les vagues voraces entrèrent comme une horde de guerriers dans la maison de Jean. Leurs dents d'acier brisèrent la porte d'entrée, en deux morceaux. Armées de griffes en fer, leurs pattes saisirent la table à bout de bras et la balancèrent de toutes leurs forces contre les murs de pierre. Les assiettées creusées à même le bois volèrent en mille morceaux. La vie passée partit en copeaux de bois sur la mer de la mort ivre. En deux grains de sablier, son niveau monta jusqu'à hauteur de la tête.

D'un bond, Jean grimpa sur le coffre-lit, prenant Clotilde dans ses bras. Juché sur son radeau, affrontant les courants déchaînés, les tramontanes cinglantes, il entendit au plus profond de lui monter le hurlement du désespoir.

Des cris de bête sacrifiée à l'abattoir, sentant le couperet de la fatalité lui frôler l'échine, jaillirent de ses entrailles en feu.

Mais rien ne put effrayer les assauts d'écume. Une à une, les vagues vinrent se fracasser contre les rebords du coffre-lit, se jurant de revenir encore plus fort la prochaine fois.

Les remous se soulevèrent comme des pieuvres, enlaçant leurs tentacules verdâtres autour de ses chevilles.

Campé sur ses jarrets puissants, il se jura de ne pas fléchir. Soit, il allait mourir, mais personne ne lui emporterait son coffre.

Blottie dans ses bras de charpentier, Clotilde se laissa tranquillement partir vers l'autre rive. Jean ne put s'empêcher de la regarder. Son corps tiède sombrait peu à peu dans un précipice de glace. Les yeux révulsés en arrière, Clotilde lui offrit le plus beau sourire apaisé, dans le fracas des éléments.

Il avait beau ne plus l'avoir aimée pendant des années, pendant toutes ces nuits où son tronc refusait ses avances, il en pleurait de tout son amour, de tous ces sabliers déversés dans le temps gâché. Elle lui cligna un minuscule pardon du bout de ses paupières.

Dans le grondement des lames cinglantes, il lui promit de la ramener sur son mulet couvert d'un voile d'or et durant son passage vers la mort lui conta l'histoire d'une princesse venue des terres lippues.

Ce jour-là, on crut que la fin du monde était arrivée. Elle avait beau avoir changé d'apparence, prendre la carapace de l'eau à l'instar de la sécheresse, peu importait pour le monstre ça ne changerait rien.

La bête fracassa la porte des Goguenard. La gueule couverte de vase, le corps enduit de boue marécageuse, elle entra dans la mesure. Les globes de ses yeux exorbités semblaient pendre de leurs cavités oculaires. Jamais elle n'avait paru si effrayante.

Campée sur ses puissantes pattes, elle marcha entre les vagues lui arrivant jusqu'à mi-jarrets. Au milieu des eaux montantes, la veuve se débattait, debout sur son coffre-lit, perdu comme un radeau sur les eaux montantes. Ses bras comme des ailes de moulin en pleine tempête lançaient des appels à l'aide.

La veuve n'eut même pas le temps d'apercevoir la bête. À peine entrée, elle engloutit une bouffée d'air puis plongea. On ne vit plus que son museau hors de l'eau, comme un aileron se dirigeant à toute vitesse vers l'escalier du grenier.

Soudain, une frange d'écume s'engouffra dans la maisonnée.

Sa force vive souleva d'un coup le coffre-lit.

La mère Goguenard bascula en arrière, emportée dans les courants tumultueux. Une vague tranchante lui cingla le visage. Elle avala de force une tasse de boue. Dans un ultime effort, ses mains réussirent à s'agripper au rebord du meuble à la dérive. Une seconde giclée surgit par-derrière sa nuque, menaçant de la fracasser. Pressentant la mort imminente, la vieille se retourna, hurlant sa peur à la gueule de la vague. Puis elle ferma les yeux, comme pour s'en remettre au divin. Son visage partit en arrière, mais avant qu'il ne puisse être englouti, une patte la rattrapa au vol, tenant son cou à bout de griffes. Aussitôt elle rouvrit les yeux. Un cri immense résonna dans toute sa poitrine, à en faire éclater sa carcasse. Devant elle, le monstre sortait sa gueule hors de l'eau et la regardait.

Pour la première fois, elle le voyait de près. Quelques minuscules centimètres les séparaient. Il existait bien des êtres difformes au point de renier l'ordre de la nature. Des créatures pétries dans la chair du diable tant leur aspect repoussait. Mais celle-ci venait de lui sauver la vie.

Elle n'eut pas le temps de contempler le monstre, aussitôt ses pattes la déposèrent sur les premières marches de l'escalier, juste au-dessus, hors de portée des vagues. D'un bond la bête grimpa quatre à quatre, vers le grenier. Aussitôt Marie apparut en haut de l'escalier.

La mère Goguenard hurla de ne pas toucher à sa fille, qu'aucune créature ne la lui prendrait. Immédiatement, ses yeux se tournèrent vers le mur de l'escalier. Une hache y était sanglée. La vieille l'attrapa de rage, et la brandit juste au-dessus du crâne de la bête. Au même instant, une vague entra dans la mesure pour aller se jeter contre les marches de l'escalier. Sur son passage, sa houle glissante fit basculer la veuve. Sa gorge s'empala sur la lame de la hache. L'eau verdâtre devint rouge sang.

Perchée en haut de l'escalier, Marie eut envie de pleurer, pour la première fois de sa petite vie.

Aussitôt, le monstre plongea sa gueule sous les flots, pour ne pas être reconnu. Son museau hors de l'eau se dirigea vers la sortie de la mesure.

« Jean, tous les terribles faits survenus à Arbusac font partie du passé. En quelques semaines, le village s'est reconstruit. Le monstre a visiblement disparu, lui aussi emporté par la montée des eaux. La voix rassurante du père Vialat résonnait de toute sa chaleur dans le bois du confessionnal. A ressentir la chaleur émanant de son être, on eût dit qu'un brasier d'amour se consumait dans les profondeurs de son âme. - Mon père, je souffre à jeter ma raison depuis le sommet du Roc blanc. »

Le visage blafard, les épaules voûtées sur sa haute stature, Jean semblait avoir pris vingt ans en quelques jours. Son timbre engoncé au fond de la gorge racontait la pâleur de ses nuits blanches, ses prières tordues, à genoux sur la terre battue de sa mesure.

« Jean, on dit même que les seigneurs de la contrée devraient arriver ce soir. Même si ta femme et ton fils ne sont plus de cette terre, cela ne changera rien. Dès que le village sera à nouveau sous tutelle seigneuriale, la vie rentrera dans l'ordre.

- Mon père, je...
- Depuis les premières années où tu me servais la messe, tu ne m'avais pas appelé de la sorte. »
Un immense sourire illumina l'homme d'Église. À travers les croisillons du confessionnal, la lumière tenta de s'infiltrer dans le regard de Jean. En vain. Les yeux baissés sous d'épais sourcils, Jean avait fermé les volets de toute ouverture.
Détourner la controverse était l'une des pratiques choyées par le père Vialat. Même si Jean connaissait ces usages rondement menés, il ne put y résister :
« Je porte un secret lourd comme une croix, les remords entrent dans ma chair comme des épines.
- Tu n'en perds pas ton langage enluminé.
Feindre le ravissement à merveille, banaliser la douleur pour aider la langue à se délier ne pouvait qu'aider le confesse.
- Mon père, j'ai menti murmura Jean.
- C'est le propre de tous les conteurs, mon enfant, s'exclama le curé, dans un rire facétieux.
Mais la joie paternelle du curé s'effondra aussitôt. Sans prononcer une seule parole, Jean plongea sa tête dans un lac de larmes, enfoui au creux de ses mains.
- J'ai menti... »
Un long silence étira ses grains de sablier. Peu à peu, le visage de Jean, ruisselant de larmes tristes, se releva. Pendant un instant, le curé le chercha des yeux. En vain. À cet instant, l'homme d'Église comprit que l'enfant recueilli par ses soins ne le regarderait plus jamais. Jean se tourna vers le ciel en bois du confessionnal, scrutant un horizon juste au-dessus de sa chevelure blonde, abandonnée comme un champ de blé hirsute, traversée par des rigoles de sueur rance.
« Père, je vous ai menti, j'ai menti pendant des mois à tout le village. »
S'il avait pu, le père Vialat aurait disparu dans un trou de souris. En pareil cas, quand le confesse s'en remettait à Dieu, mieux valait se faire oublier.
- As-tu menti à ta propre conscience... ? lui souffla le curé.
- Oui, je le confesse. »

Égaré dans les profondeurs de sa conscience, jetant sans cesse sa tête en arrière, comme en proie à des spasmes ivres, Jean se mit à ânonner tout seul. Sa voix blanchie de fatigue raconta le désespoir d'un homme refusant la souffrance de sa femme, rongée à grand feu par le mal des ardents. Une verve soudainement revenue lui traversa l'échine, trempant sa plume dans l'encre d'une inspiration plus noire que l'enfer. Une peinture mortuaire jaillit de sa bouche, tissée par des oiseaux de malheur s'engouffrant dans le confessionnal. Au centre de la toile, on découvrait la maigre lueur d'une bougie se reflétant dans les pupilles jaunies de Clotilde. La ligne de fuite de son regard indiquait la fuite de sa conscience dans le gouffre de la folie. L'index posé sur ses lèvres signifiait que plus jamais elle ne voudrait parler. Vêtue de haillons, recroquevillée sur sa vie comme un oiseau blessé, elle attendait, hagarde, que sa patte putride tombe du coffre-perchoir.

À genoux devant son buste voûté, Jean lui tenait la main avec la prestance d'un chevalier refusant de croire au combat perdu d'avance.

Le rictus d'une joie peinte en rouge vif sur ses lèvres tordues de douleur contait la misère des pauvres gens, auxquels Dieu n'adresse même plus la parole.

Blotti comme un faon contre les flancs de sa mère, on apercevait Thibault. Plus rien ne semblait vivre en ce petit fagot. Son corps tressé de bois mort, planté de cavités vides à la place des yeux, attestait que la mort était survenue depuis plusieurs nuits et que personne n'avait songé à le couvrir d'un linceul, avant de le jeter dans la fosse commune, où croupissaient déjà de nombreux cadavres déchiquetés par les rapaces de la famine.

«Père, je ne pouvais pas vous redonner mon enfant, à quoi bon le mettre en terre. J'ai préféré l'enrouler de linges frais, enduits de vos plus beaux effluves de thym, de romarin, dont vous connaissez les vertus pour conserver les corps flétris. Aujourd'hui, personne ne pourra me l'emmener, même les flots de vos eaux ivres n'ont pu emporter le coffre-lit au fond duquel il coule une mort heureuse. »

Voyant Jean, à genoux, ânonner sur le plancher du confessionnal, les yeux tournés vers le ciel de la folie, le prêtre sortit de sa guérite, et le souleva, à bout de bras.

Les deux hommes, de forte stature, portant la même crinière blonde, s'étreignirent dans le silence. Devant eux, un christ aux morceaux de visage encollés de résine sembla les bénir de toute son éternité.

Puis Jean ressortit de l'église, portant en bandoulière un large sourire. Il l'offrit à tous les villageois qu'il croisa, comme on offre des tranches de pain à ceux qui partent vers les massifs dentelés. À la sortie d'Arbusac, il prit le chemin du Roc blanc. On sentait en lui l'envie de prier, d'aller toucher le ciel cévenol, pour fêter sa réconciliation avec le goût d'une vie retrouvée. Une existence où, comme lui avait murmuré le père Vialat, chaque branche coupée donne naissance à des arbres fortifiés à jamais.

Traversant les précipices en chantant, longeant les corniches en prenant soin de ne pas dévaler, ne serait-ce que d'un soulier, il arriva au sommet. En attendant que le soleil finisse d'éplucher ses quartiers d'orange confite par la douce chaleur cévenole, il sortit de sa besace un saucisson de sanglier truffé de châtaignes confites, macéré aux herbes de pays. Hummer le thym et le romarin lui ouvrit l'appétit pour les prochaines années.

Perché sur la crête du Roc blanc, il scruta à perte de vue la peinture que la nature offrait à qui voulait la regarder. Des vagues de roches édentées se jetaient par-delà l'horizon dans une mer azurée. Les grains d'instant délicieux s'écoulèrent dans le sablier de cette merveilleuse soirée d'été.

Puis la nuit déroula son tapis incrusté d'étoiles, comme on remonte un drap nocturne sur les âmes allant se coucher. À ses pieds, les masures s'endormaient au fond de la vallée, blotties contre la nuit, pleine de lune. Dans la splendeur des éclats lunaires, tout lui apparut nacré. Les montagnes se prenaient pour des dunes, poudrées d'argent. En bas de la vallée, les toits des maisons se comptaient par milliers, comme des coquillages phosphorescents. Les pierres du chemin sinueux montaient au village, comme une voie lactée égarée sur la terre.

Le clocher se mit à sonner ses douze coups de maillet, renvoyant sa conque de village en hameau. Jean reposa son saucisson dans sa besace, puis il se leva face à l'immensité. Du haut du Roc blanc, il ouvrit grand ses bras, s'offrant au ciel telle une croix. Il respira profondément et se jeta dans le vide comme un oiseau.

Le père Vialat attendait derrière la porte de son église entrouverte. Comme prévu, une main frappa trois coups. Le prêtre ouvrit.

Comme prévu, personne ne pouvait voir son visage. La personne ayant pris bien soin de le dissimuler sous un épais capuchon. Tous deux se glissèrent dans les plis de la nuit jusqu'à la maison de Jean, jouxtant celle de Dieu. En un tour de main, l'homme d'Église fit céder le verrou de fer. Tous deux purent pénétrer dans la mesure. Le père Vialat sortit une bougie de sa poche, et l'alluma en frottant deux minuscules pierres à feu.

Une lueur illumina la pièce. La petite Marie Goguenard défit sa capuche. Le père Vialat la serra dans ses bras. Sans prononcer le moindre mot, tous deux échangèrent un regard nimbé de larmes. Jean, l'enfant du pays, venait de mettre fin à ses contes.

En la dépliant sur la terre battue, l'enfant lui commenta ses différents aspects. On reconnaissait aisément, les contours d'une sorte de masque facial. Il suffisait d'y glisser un visage pour que celui-ci prenne l'apparence d'une bête immonde. Deux yeux globuleux, révoltés, donnaient l'un des regards les plus atroces que la nature ait pu enfanter. Ces globes oculaires, sans doute arrachés à la carcasse d'un cerf, effrayaient quiconque les croisait. En y prêtant attention, on s'apercevait que deux fentes, finement ciselées sous chacun d'eux, permettaient une vue parfaite pour l'être s'étant glissé à l'intérieur de la peau.

Puis l'enfant montra au prêtre des griffes en acier cousues minutieusement au bout de bras larges comme des manches d'aubes religieuses, dans lesquels seul un être solidement charpenté pouvait trouver sa place.

Ces pinces coupantes étaient actionnées par deux verrous se situant sous les aisselles du monstre. En remuant à peine ses épaules, l'être se trouvant sous sa peau pouvait aisément trancher une gorge, un doigt, une clôture. Marie fut formelle, il s'agissait bien de la peau du monstre tel qu'elle l'avait aperçu dans son grenier. En cette année 1033, les prémisses de ce qui allait devenir la rumeur des hommes-loups commençaient à hanter les contrées. Craignant que ce penchant ne se mette à pousser dans la conscience d'âmes en proie au mal-être, le père Vialat proposa à Marie de venir, sous sa haute protection, jusqu'aux autorités cléricales de Montpellier, seules habilitées à diligenter un interrogatoire en pareille situation.

Face au collègue clérical montpelliérain, Marie ne se départit pas de ses certitudes. Elle raconta à plusieurs reprises la version de son histoire sans jamais se contredire.

Elle prétendit que Jean Falgueras était venu la visiter, à plusieurs reprises, sous l'apparence d'une bête à tête monstrueuse lui évoquant une sorte de loup.

Quand on lui demanda pourquoi, selon elle, cet homme était devenu une bête, elle en expliqua les raisons avec une clarté biblique, que tous trouvèrent incompatible avec son jeune âge. La douleur de Jean remontait aux premiers jours de son existence, depuis son abandon sur les marches de l'église. Les enfants du village lui avaient fait payer sa différence, au point de l'attacher au sommet du Roc blanc, une nuit de pleine lune. Face aux esprits rôdant dans les massifs, aux affres de la nuit, l'idée de se venger avait dû germer en lui, en ces longs sabliers. L'imagination deviendrait son arme absolue. Son talent naturel de conteur ferait le reste.

En revenant au village, il avait pu l'expérimenter à la surprise de tous, en inventant sa première histoire d'ours, d'un réalisme effrayant. Face au père Vialat perplexe, Jean avait su utiliser les faits réels relatés par un homme venu lui parler de sa propre mère, pour s'inventer une soi-disant lignée de luthiers.

En quelques années, il avait su prendre l'ascendant sur tout le village et captiver qui le croisait. En contant à la plus belle jeune fille de Jonzac une délicieuse épopée de princesse lippue, la femme de sa vie lui était tombée dans le bec, en un tour de main. Mais la roue de la destinée allait en décider autrement.

En 1033, où tout le royaume dut faire face aux intempéries, la sécheresse, la disette, avaient eu très vite raison de la santé de sa femme. Ne supportant pas sa vie sur une jambe, diminuée devant les siens, le village, Clotilde s'était laissée glisser dans les affres du mutisme, finissant par refuser toutes les avances charnelles de son mari. Peu à peu, la douleur avait repoussé comme une mauvaise graine dans l'esprit de Jean. Celui-ci se sentait à nouveau rejeté.

Quelques semaines plus tard, la mort de son fils Thibault avait précipité sa dérive. La raison et son talent de conteur s'étaient envolés en un éclair. Sachant qu'une femme gagnée par le mal des ardents ne pourrait plus jamais lui donner d'enfant, Jean avait découvert le piège d'une vie insupportable.

Sans parents charnels, souffrant d'être rejeté par les autres, voulant toujours prendre l'ascendance sur son prochain, une idée abominable vint à son esprit : devenir une sorte de monstre, capable de tenir Arbusac dans sa main.

Ne voulant pas en entendre plus, les moines du collège rétorquèrent à Marie qu'elle ne répondait pas précisément à la question : « pourquoi elle ? »

Marie, sans faiblir dans sa verve, en déduit qu'étant la seule enfant du village, ayant le même âge que Thibault, arborant également une chevelure blonde, hirsute, offerte aux quatre vents, il était naturel que Jean veuille s'en prendre à sa petite personne.

Quand on l'interrogea sur les soi-disant gémissements poussés la nuit, elle assura que ces bruits venaient d'une fente large comme une crevasse, dont les parois pouvaient envoyer la résonance à toutes les vallées environnantes.

Quand l'un des moines chargés de l'instruction lui répliqua que tout cela était impossible, elle répondit que cette crevasse avait la même forme que les conques de cloche d'église.

Il suffisait qu'une voix puissante s'y glisse pour faire office de maillet. Mais que seul un enfant ayant eu une éducation religieuse, comme Jean, pouvait en connaître le secret.

Marie Goguenard précisa que le décès de sa mère relevait d'un accident et que jamais Jean n'avait eu d'intentions violentes à l'égard de personne. Avant de clore sa déposition, elle voulut pendant un long sablier expliciter son don de voyance. Les moines lui coupèrent la parole, refusant toute dérive vers la forfanterie. Elle rétorqua être visitée par une sorte de voix intérieure, comme bon nombre de saints l'avaient été. On lui demanda de ne pas blasphémer. Elle répondit que toutes ses visions s'étaient révélées exactes, qu'elle ne voulait aucun mal sur la terre, mais simplement user de sa disposition pour aider son prochain. On la laissa parler toute seule.

Elle termina en pleurs, suppliant la vierge de lui accorder grâce, implorant les moines de croire aux forces existant au-delà des certitudes tangibles, disant que de tout temps les hommes avaient passé leur vie à remettre en cause leurs connaissances, que celle-ci n'était qu'un fluide en perpétuel mouvement.

Devant cet exposé teinté de tant d'érudition, de reparties, pour une enfant de son âge, les moines prirent peur.

À sa surprise et celle du père Vialat, le collègue clérical ne se déclara pas surpris des faits énoncés. Depuis plusieurs mois, de nombreux témoignages attestaient la présence d'un monstre dans toute la contrée. Des dizaines de petites filles en avaient donné moult détails. Mais en menant une enquête serrée, on avait découvert qu'un Gitan, portant le nom d'Ignace, arborant une moustache finement ciselée, colportait la rumeur auprès de ces enfants, au point certainement de leur donner des cauchemars.

Marie se dressa d'un bond pour défendre le Gitan. Une fois entré dans la maison de Jean, l'homme avait découvert les étranges agissements du conteur d'Arbusac.

En jetant un oeil discret au-dessus du coffre-lit, il avait aperçu le corps d'un enfant embaumé, dont seule la petite tête de cire dépassait.

Le village étant sans aucune autorité seigneuriale, le Gitan avait eu l'idée d'en glisser quelques mots à l'oreille de toutes les petites filles qu'il rencontrait sur ses marchés.

Pour lui, le seul moyen d'alerter les autorités consistait à propager une rumeur dans toute la contrée.

L'un des moines l'interrogea en privé sur le père Vialat. Marie conta tout le bien qu'elle pensait de cet homme pieux. Elle ajouta que selon elle, le curé avait dû lui-même déposer le couffin de Jean devant les marches de son église. Quand on lui demanda pourquoi, elle répondit que sans doute, le père Vialat portait la paternité de Jean. En observant la parfaite ressemblance des deux êtres, elle assura que ses conclusions se révéleraient imparables.

Personne ne put vérifier les dires de Marie Goguenard.

On fit en sorte qu'elle disparaisse de la région.

Le père Vialat ne revint jamais à Arbusac. On perdit sa trace à la sortie du collège clérical.

Quelques années après les faits, Gervais de Tilbury attesta sa croyance en des hommes-loups: «Les destinées humaines étant ce qu'elles sont, je sais seulement que chez nous, certaines personnes aux changements de lune se sont transformées en loups.»